

le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire

Directeur : Pierre FONTAINE
Rédaction-Administration
216, rue de la Poste, Bruxelles. Tél. 16.77.66

LA VIE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, THÉÂTRALE, PUBLIQUE.
POLITIQUE, JUDICIAIRE, SOCIALE & SCIENTIFIQUE

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
Cpte ch. post. 2883.74 - Reg. Com. 45.855



A bas la censure!

Un film interdit au Studio des Beaux-Arts

Bien des gens, généralement sages, que l'on rencontre, en ce moment, dans tous les milieux, vous disent avec mélancolie que la Belgique est un pays fichu et « que tout cela finira mal... » Il convient de reconnaître que nombre de signes avant-coureurs justifient ces propos.

Ah! l'heureux pays que la Belgique de 1930-1931!

Bientôt nous n'aurons plus rien à redouter des dictatures et semi-dictatures d'ailleurs. Nous ne voulons même pas parler de l'attitude (ou plutôt du manque d'attitude) du plus lâche des gouvernements dans la question flamande. C'est une affaire qui aboutira, dans peu de jours, à la démission (une fois de plus!) du Cabinet.

Ce que nous voulons dénoncer ici, c'est l'intrusion constante de ce gouvernement dans quantité de domaines, où ses interventions sont d'autant plus indésirables qu'aucune compétence ne les justifie.

Nous avons maintes fois parlé de censure, car, heureusement, on peut encore en parler. Il y a plusieurs sortes de censures : la censure officielle et directe, sans équivoque, — celle des Soviets et de Mussolini, pour n'en citer que deux. Il y a également la censure hypocrite, celle dont on use chez nous.

Wibo est aujourd'hui rentré dans la coulisse. Ce n'est plus qu'un fantôme pour jours de désespoir. Wibo a cédé la place à la censure politique.

On s'indigne, en Belgique, quand on apprend que le film *L'Ouest, rien de nouveau* est interdit en Allemagne, en Autriche et en Pologne... Patience! ça viendra chez nous.

En attendant, un autre film, *La ligne générale*, d'Eisenstein, film soviétique que l'on projetait depuis une dizaine de jours au Syndic du Palais des Beaux-Arts, devant un public limité, sans qu'il provoquât le moindre incident, ce film, d'un caractère artistique que nul n'a contesté, vient de disparaître du programme: INTERDIT!

Interdit par qui? Voilà où l'affaire devient lumineuse. Interdit non point par un quelconque ministre, mais par le Conseil d'administration de la Société Auxiliaire du Cinéma, c'est-à-dire par l'exploitant lui-même! Or, l'exploitant se fut bien gardé de modifier son programme, de renoncer à la projection de ce film qui faisait recette sans déterminer aucun scandale, s'il n'y avait été forcé par quelque personnalité gouvernementale.

× × ×

La ligne générale, tout en étant ce qu'il est convenu d'appeler un film d'art, est un film de propagande soviétique. La chose est assez apparente pour que cette propagande ne soit pas insidieuse. On sait à quel point tout ce qui vient de l'U. R. S. S. (à l'exception des dépêches soigneusement sélectionnées des Agences d'information) est insupportable à la majeure partie des gens qui assument, en Belgique, le rôle d'informateurs.

Dans l'affaire qui nous occupe, la Presse — presque entièrement — est coupable. La *Nation Belge* écrit notamment :

« ...La ligne générale, film de propagande soviétique, réalisé par Eisenstein, dans le seul but de faire croire aux imbéciles que les paysans russes sont les plus heureux du monde, que la politique agricole russe a obtenu les plus beaux succès, que la Soviétique est un nouveau paradis terrestre. »

» Nous refusons de discuter le caractère artistique de ce film. Nous savons bien que le snobisme aidant, il est de bon ton, dans certains milieux qui se disent éclairés, de placer la production cinématographique russe bien au-dessus de celle des autres pays. Quand bien même ce serait vrai, c'est là un aspect du problème que nous ne voulons pas examiner. Mais ce que nous désirons savoir, c'est si le Palais des Beaux-Arts, dont, chaque année, les contribuables belges doivent combler le déficit, est bien qualifié pour se livrer à la propagande soviétique. »

Admirez d'abord combien la question des gros sous est habilement mêlée à tout ceci. C'est de cette façon que l'on convainc le mieux le public, pense, avec raison, la subtile *Nation Belge*. Mais où elle ne convaincra certainement pas les esprits libres, c'est lorsqu'elle écrit : que ce film soit un bon film, peu nous chaut!

Précisément, c'est ce qui nous chaut... La question de propagande soviétique nous indiffère absolument.

Les journaux ont tort de considérer sans cesse le public comme un ramassis d'imbéciles dont il faut mâcher le pain. Le public est parfaitement capable, ô chers confrères, de discerner, sans qu'on le lui dise, les motifs politiques d'un film ou d'un article de journal. Il est peut-être abusif de l'insulter ainsi, dans chacune des colonnes de vos journaux, de décréter qu'il ne doit pas faire ceci, ni cela; qu'il ne peut lire tel livre ni connaître telle œuvre artistique susceptible de lui être néfastes!

Le gouvernement, dans bien des cas, et les pouvoirs publics, ont, de même, la fâcheuse manie de s'immiscer en toutes choses, de se substituer au citoyen, de penser pour lui, de décréter que, dans tel cinéma, le père de famille pourra conduire son enfant, mais que, dans tel autre, il ne pourra pénétrer, parce qu'il a suivi les sages conseils de la nature, de Dieu et du gouvernement...

En ce qui concerne *La ligne générale*, au Studio des Beaux-Arts, nous répétons que l'interdiction n'émane pas officiellement des pouvoirs publics; mais nous avons démontré qu'elle ne pouvait pas émaner de la direction même du Studio. Tout cela est clair. On sait comment ces choses se pratiquent et comment on provoque des incidents, quand ceux-ci ne se produisent pas au moment escompté.

Le retrait du film a d'ailleurs eu une conséquence assez inattendue: il a amené les incidents que la projection n'avait jamais déterminés! Le public venu pour voir *La ligne générale* et mécontent du camouflet, a manifesté très violemment à la projection d'une autre bande cinématographique, bien inoffensive, celle-là! On dut faire venir la police et l'entretien fut assez chaud...

« Le monde renversé, penseront les censeurs; on fait cela pour le bien des gens et ces pauvres idiots ne sont pas charmés. »

× × ×

On nous dira peut-être: « Les Soviets interdisent, eux, les films de propagande bourgeoise. »

Mauvais argument. Ceux qui interdisent ici les films soviétiques, réprouvent le régime soviétique... et ils s'emparent de ses procédés dans ce qu'ils ont, précisément, de plus odieux. Mais mieux encore: si nous en croyons le *Peuple*, le ministre de la Défense Nationale s'en est également mêlé. Sa croix de guerre, encore une fois, ne dut faire qu'un tour! Voilà ce qu'écrit le *Peuple*:

« ...Déjà, quelques jours auparavant, nous le savons, M. de Brocqueville faisait dresser une liste des officiers de réserve qui assistaient au même spectacle. »

» Tout cela est profondément grotesque.

Que le gouvernement moucharde les gens de cette façon, c'est une indignité. S'il veut faire interdire un film, qu'il prenne au grand jour ses responsabilités. »

Ces choses sont intolérables. Il faut que ceux qui pensent librement, en ennemis de toute censure, que ceux qui veulent être leurs propres juges, intellectuels, artistes, que tous se lèvent et protestent énergiquement contre ces faits odieux, contre la main-mise sur les œuvres de l'esprit, en un mot, CONTRE TOUTES LES CENSURES OFFICIELLES ET OFFICIEUSES.

Messieurs du gouvernement, vous avez beaucoup à faire en ce moment. Il ne semble pas que vous vous en doutiez. Occupez-vous de votre charge et ne cherchez pas à nous empêcher de penser comme nous l'entendons.

Et si, comme beaucoup d'hommes le croient, votre charge est trop lourde et que ce soit pour masquer votre insuffisance qu'il vous plait de nous importuner ainsi, alors, vieillards branlants, ALLEZ-VOUS EN!

Pierre FONTAINE.

Les étrennes du Rouge et Noir...

LE ROUGE ET LE NOIR
REMERCE nombre de ses amis et lecteurs qui lui ont fait part de leurs souhaits de voir le journal prospérer et décupler son tirage en 1931. Ces vœux sont aussi les nôtres, mais pour qu'ils se réalisent pleinement, nous devons pouvoir compter sur l'aide efficace et incessante de tous ceux qui portent intérêt à notre entreprise.

A nos abonnés, nous demandons de faire quelque propagande pour nous amener de nouveaux abonnés.

A nos lecteurs non abonnés, nous demandons qu'ils s'abonnent et qu'ils propagent notre journal.

A nos amis commerçants et industriels, nous demandons qu'ils comprennent le Rouge et le Noir dans leur budget de publicité pour 1931.

Ce n'est pas pour réaliser de plantureux bénéfices que nous vous demandons de nous aider, mais bien pour nous permettre de paraître le plus rapidement possible en 12 pages et de continuer la lutte pour l'art vivant et triomphant pour une politique saine pour une pensée libre, tolérante contre l'hégémonie des castes contre toutes les censures et contre la bêtise.

CHACUN SA VÉRITÉ

Joffre.



Le maréchal Joffre n'est plus.

Voici, dans le grand repos cet homme que le destin s'est plu à charger, à certaines heures, d'une tâche qui parut le dépasser.

Joffre eut des heures de gloire triomphale, des heures de popularité sans nuage.

Il eut aussi des journées d'amertume, des journées noires.

Comme il arrive toujours, on passa la mesure, aux moments d'enthousiasme.

On passa la mesure aussi, aux moments de découragement et de colère.

On en vint à lui refuser son titre de vainqueur de la bataille de la Marne.

Nul ne lui aurait disputé la honte et le désespoir de l'avoir perdue.

Admettons qu'il fut l'homme du Destin.

Mais Joffre fut digne et infiniment respectable dans sa retraite, dans sa disgrâce.

Il ne fut jamais de ceux qui s'abandonnent à la rancune, à la colère. Il ne distilla point le venin.

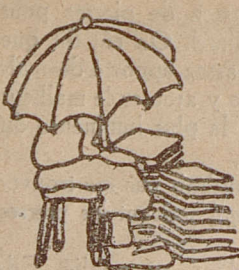
Il ne fut pas de ceux qui sollicitèrent l'aide et la voix des clans, des groupements de politiciens, ou, encore, qui ont recourus à la publicité d'insidieuses interviews.

On lui doit une noble, une impeccable leçon de silence.

Peut-être, dans ce silence, s'est-il jugé?

Mais, peut-être aussi a-t-il jugé les autres? Il eut la pudeur élégante de se taire.

Mais il paraît qu'il a écrit. Deux volumes. Tant pis.



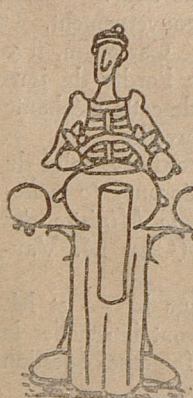
Ce qui fut assez déplaisant c'est la hâte avec laquelle certains journaux ont poussé cet illustre vieillard dans la tombe.

Plusieurs secrétaires de rédactions, éternés par son interminable agonie, se sont décidés à publier, avec une certaine avance, des nécrologies qui, depuis des jours et des jours, traînaient sur le marbre.

Ainsi, la *Gazette de Charleroi*, ne publiant qu'un seul numéro pour les 1^{er} et 2 janvier, redouta vraisemblablement d'arriver... en retard.

Et dès le jour de l'an, elle écrivait : « Après Foch, après Clémenceau, la France perd avec Joffre, etc... » Mais tout cela venait fort à point pendant les jours de fête, jours maigres pour l'information dite pure.

— ??? —



Dans une récente déclaration, faite au correspondant romain d'un grand journal anglais, M. Mussolini a déclaré :

« Outre la réduction des armements, la révision des traités de paix est nécessaire pour établir la sécurité en Europe. »

Dans une déclaration toute fraîche, à la presse de Varsovie,

M. Venezios a déclaré, lui :

« Tout essai de révision des traités de paix constituerait pour l'Europe un grave danger de guerre. »

Il faudrait une bonne petite guerre pour mettre ces gens-là d'accord.

Révolutionnelle.



Après la plupart des Etats de l'Amérique du Sud, la République de Panama vient de s'offrir une petite révolution.

On sait que l'indépendance du Panama n'est qu'une flatteuse fiction et que ce pays — comme quelques autres d'ailleurs — vit sous la haute et ferme protection des Etats-Unis.

Le véritable gouvernement de Panama se trouve à Washington.

Or, comme par hasard, c'est M. Piccardio Alfaro, actuellement ministre de Panama à Washington, qui « cédant aux instances de ces amis » a accepté de prendre la place de M. Arosmena, président de la république limogé.

Bien entendu, le mouvement révolutionnaire a provoqué la plus vive surprise aux Etats-Unis, où, nous annonçons les dépêches, on ne s'attendait à rien de pareil.

Bien entendu encore, les Etats-Unis ont décidé de ne pas intervenir dans toute cette aventure qui, re-re-bien entendu ne les intéresse pas.

Révolutionnelle.

Onze morts, plusieurs blessés.

Au Palais d'Egmont, à Bruxelles

Un banquet a réuni, samedi soir, deux cents convives à l'occasion du X^e anniversaire de la fondation de la Société Générale d'Assurances et de Crédit Foncier à Bruxelles.

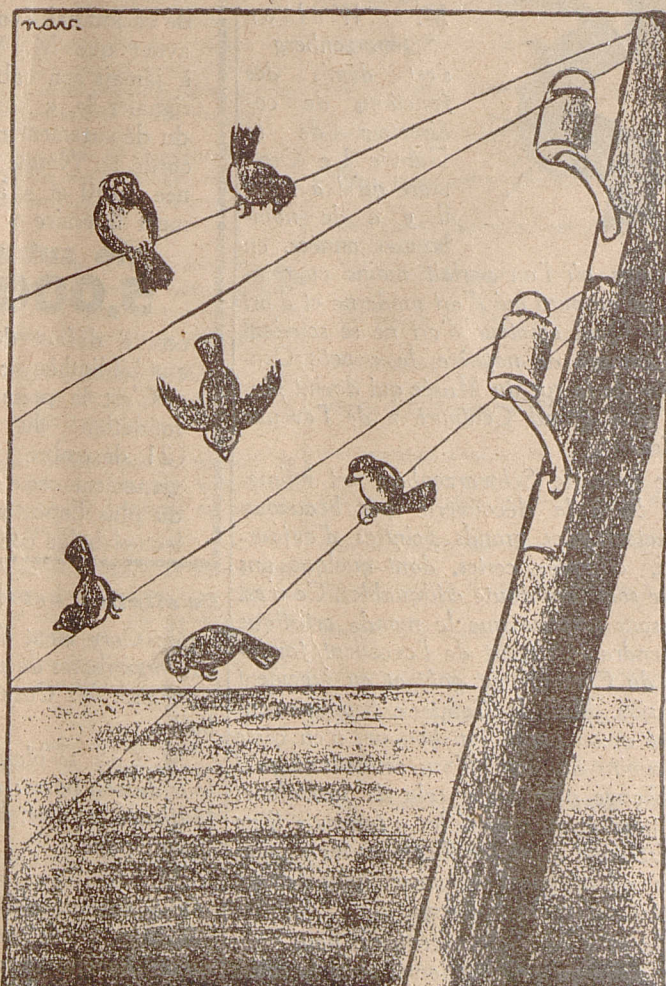
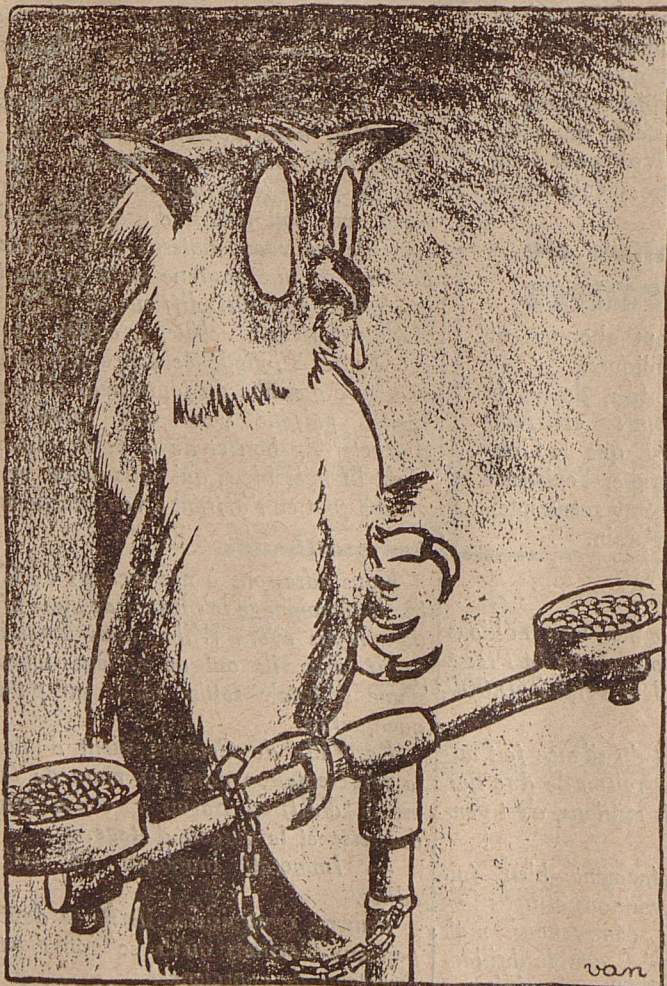
Des directeurs belges et étrangers de sociétés d'assurances et de réassurances, venus de Paris, Londres, Zurich, Copenhague, avaient tenu à s'associer à cette fête, au cours de laquelle des discours ont été prononcés qui ont fait ressortir la progression remarquable des affaires de ce grand organisme national.

Avis aux abonnés défaillants

Ceux de nos abonnés qui par suite d'absence ou pour toute autre raison n'ont pu payer à présentation leur quittance de renouvellement d'abonnement voudront bien en virer le montant au plus tôt à notre C. Ch. P. 2883.74, ceci pour éviter toute interruption dans le service qui sera supprimé dès le prochain numéro à tout abonné défaillant.

Prix de l'abonnement pour toute l'année 1931
45 francs

Vieux hiboux et petits moineaux (fable)



Les deux écoles...

(Dessin de VAN NAV.)



CAIN, film de Léon Poirier.

Léon Poirier pouvait faire mieux. L'auteur de *Geneviève*, qui sait filmer en quelques images l'essentiel d'un pays, n'a pu dans ce sujet particulièrement favorable cependant, créer l'atmosphère attendue. Evidemment, nous avons tous à l'esprit, lorsqu'il s'agit d'un film exotique, le *Moana* de R. Flaherty. Mais Léon Poirier lui-même ne connaît-il ce film? Dès lors, nous nous étonnons de ces impuretés, ce début quasi policier sur un bateau reconstitué en studio, cette finale de comédie américaine, ces ficelles de ciné-roman pour expliquer anecdotiquement (pourquoi?) la régénérescence d'un homme au contact de la vie primitive: un bateau au moment propice est en vue de l'île sauvage; signaux, embarquement, regrets, retours à la nature. De cette belle nature des mers du sud, peu ou prou. Rien qui n'ait déjà été fait et, de plus, avec quelque habileté, une bonne partie des extérieurs exotiques du film, eussent pu être tournés au studio de Joinville ou de Billancourt.

Sonorisation insuffisante et techniquement faible: on distingue à peine les voix d'hommes des voix féminines. Quelques monologues de Tommy Bourdelle sont outrancièrement sentimentaux et Rahma Tahé n'est, elle aussi, qu'une piètre indigène si on la compare à l'interprète de *Moana*.

× × ×

ACCUSEE, LEVEZ-VOUS, film de Maurice Tourneur.

Maurice Tourneur a acquis dans les studios d'Hollywood l'habileté technique commerciale des Américains. Son film a, comme on dit, de « l'allant ». La technique sonore « cent pour cent parlant français » est meilleure que dans les deux autres films français dont nous parlons aujourd'hui. Les voix sont claires et personnelles. Quelques dialogues (entre le concierge et le mari de la victime, par exemple) sont bien menés. Au surplus, cette histoire policière, avec dénouement en cour d'assises, est faite pour plaire au public. Bref, un succès, puisque le public ordinaire des cinémas se contente de films d'honnête médiocrité.

× × ×

L'ARLESIENNE, film de J. de Baroncelli.

Quelques belles images entre de longs dialogues sentimentaux, déclamés comme au théâtre. Comme dans *Cain*, les voix manquent de netteté. Au surplus, l'introduction de quelques chœurs de l'opéra de Bizet, auxquels l'auteur a donné, on se demande pourquoi, un accompagnement d'images rappelant des tableaux d'opéra, achève de donner à ce film une impression d'une chose mal venue.

Il faudrait, pour réussir un film sur une formule si périlleuse pour la musique et pour l'image, beaucoup plus d'habileté et de sensibilité. La musique n'apporte rien à des images complètes en elles-mêmes et semble artificielle à côté d'elle (ceci dit sans juger Bizet lui-même, qu'il est inutile de remettre en faveur par le film sonore). Des images suggérant le sujet par quelques gros plans fragmentaires, permettraient à la musique de compléter l'impression finale et sans doute arriverait-on ainsi à des résultats plus heureux. Les quelques essais de sonorisation réaliste, chants de coq, etc.) sont ridiculement timides, surtout dans un film qui lui aussi, comme *Cain*, eût dû devoir beaucoup à la nature.

Les Français, en voulant copier le théâtre se sont laissés distancer par les Américains au début du muet; s'ils continuent, en dépit du bon sens, à faire de l'opéra et opérette sonores, ils se laisseront distancer à nouveau. Déjà les Américains ont toute une production sonore faite en plein air, utilisant les bruits multiples de la vie des campagnes et des villes.

× × ×

ARTHUR, film français de Léonce Perret.

Un film raté. Ce Boucort aurait peut-être été amusant si ses gesticulations Buster Keaton-Zigoto n'étaient soulignées de sourires « parisiens » qui leur enlèvent toute apparence mécanique et donc tout comique. M. Léonce Perret devrait lire Bergson avant de faire de la mise en scène comique et à M. Osso, ex-directeur de la Paramount et habitué aux tapageuses méthodes de publicité américaine, nos condoléances pour ce premier spectacle auquel nous avons assisté en soirée en une salle loin d'être remplie.

Ch. DEKEUKELEIRE.



8 JANVIER. — Trente-cinquième anniversaire de la mort, à Paris, de Paul Verlaine (1844-1896). Voici en quels termes M. Lucien Aressy évoquait, il y a quelques années, le décès du « pauvre Lélian »: « Dans sa triste chambre, maniaque inoffensif s'occupant à peindre en couleur d'or tous les objets qui lui tombaient sous la main, Verlaine déclinait. Un jour, il s'alita. Eugénie, habituée à le voir malade, n'attacha guère d'importance à ce qui lui semblait être un rhume mal soigné. L'état empira. Prévenu par Raymond Maygnier, employé aux Objets Trouvés, auteur d'un roman spirituel, Cazals alla voir Verlaine, rue Descartes: — Je suis fichu, mon prince! — Cazals, pour l'égayer, fit quelques jeux de mots, mais Verlaine répétait: « Je suis fichu! fichu et bien fichu! »

Cazals s'était éloigné et interrogeait Eugénie sur les origines de cette maladie qui lui semblait des plus graves. Verlaine entendit chuchoter. Se dressant sur son séant, il s'écria avec une voix impressionnante et creuse: — Surtout, ne chaussez pas les souliers du mort! Cazals était de nouveau près du lit de Verlaine: — Vous n'êtes pas mort, alors? Voyons, soyez courageux! C'est un malaise, peut-être plus douloureux, mais vous en avez vu bien d'autres! — Je suis fou! — Et comme Cazals s'apprêtait à partir pour dîner, Verlaine lui recommanda de revenir bien vite. C'est dans ce laps de temps qu'il mourut. Cazals, exténué par les veilles précédentes, laissa à Gabriel de Lautrec le soin de demeurer auprès du mort. Ce fut une douloureuse veillée pleine de tristesse et de relents cadavériques. Il gelait à pierre fendre, et malgré l'absence de feu, de Lautrec dut ouvrir la fenêtre. Il passa la nuit à gémir et en se noyant dans des spirales de fumée. A l'aube Gabriel de Lautrec prit une mèche de cheveu sur les tempes du pauvre Lélian. Et par une matinée triste d'hiver, quelques fidèles et rares amis suivirent le convoi du poète, qui avait su garder son admirable attitude de rébellion, en dépit de la pauvreté et de la maladie. Plus tard, le nombre des thuriféraires devait étrangement augmenter.

Eugénie Krantz connut alors la misère. Pour se procurer quelques subsides, elle vendit aux Anglais les porte-plumes du maître... qu'elle achetait par douzaines dans un bazar voisin.

9 JANVIER. — Cinquante-troisième anniversaire du jour où Graham Bell fit breveter son invention, le téléphone. On raconte qu'une femme, le rencontrant à une réception donnée en son hon-

A la Tribune libre du Rouge et Noir

II PROGRAMME DE JANVIER 1931 II

toutes les séances ont lieu à la Grande-Harmonie

Mercredi 7 janvier, à 21 heures

La Jonction Nord-Midi

La jonction Nord-Midi est-elle utile? Est-elle possible? Est-elle opportune?

La question sera exposée par

M. CASTIAU

Directeur Général au Ministère des Transports.

Orateurs inscrits :

M. Robert Catteau, conseiller communal de Bruxelles ;
M. Victor Bourgeois, architecte ;
M. F. Seeldrayers, architecte.

Sont convoqués :

Les sénateurs VINCK et WAUCQUEZ, le député FISCHER, l'ingénieur MASION et le professeur BEAUDHUIN.

Mercredi 14 janvier

Le Procès de la S. D. N.

Mercredi 21 janvier

La salle de la Grande Harmonie n'étant pas libre, exceptionnellement pas de séance.

Mercredi 28 janvier

Aurons-nous la Guerre ?

Programmes détaillés dans les prochains numéros.

Toutes les séances ont lieu le mercredi, à 21 heures, en la Salle de la Grande-Harmonie, 81, rue de la Madeleine.
 Une enceinte est réservée aux abonnés de la tribune. Entrée générale : 5 francs

neur à Washington, lui aurait dit: « J'en suis parfois à souhaiter que vous ne soyez jamais né. » A quoi Bell aurait répondu: « Je ne saurais vous en vouloir, Madame, je ne me sens jamais moi-même de ce maudit instrument! »

10 JANVIER. — Trentième anniversaire de la mort de Camille Saint-Saëns, compositeur français Benjamin Godart (1849-1895) dont l'opéra *Jocelyn* fut créé à Bruxelles en 1888. Quatre ans plus tôt, Benjamin Godart avait fait représenter à Anvers, sans grand succès, une autre œuvre lyrique intitulée *Pedro de Zalamea*.

11 JANVIER. — Troisième anniversaire de la mort du romancier anglais Thomas Hardy (1840-1928). Par le caractère de ses œuvres, Hardy s'apparente quelque peu à Dostoïevski. L'action de la plupart de ses romans se déroule dans l'ancien royaume axon de Wessex, au sud de l'Angleterre. Les ouvrages de Thomas Hardy les plus connus dans les pays de langue française, par les traductions dont ils ont fait l'objet, sont *Tess d'Urberville* et le *Roman du pays natal*.

12 JANVIER. — Deuxième anniversaire de la mort, à Marseille, du peintre belge Henry de Groux auquel notre excellent confrère Georges Raamekers a consacré un article dans ces colonnes (numéro du 10 décembre 1930, page 5).

13 JANVIER. — Soixante-dix-septième anniversaire de la mort, à Lima, de l'écrivain Silvio Pellico (1789-1854). On sait que Pellico fut emprisonné durant quinze ans au Spielberg. Silvio Pellico a décrit dans un livre devenu célèbre et intitulé *Le mie prigioni* (Mes prisons), les tortures physiques et morales qu'il endura en captivité.

Albert BOUCKAERT.

Gourrier des Lettres et des Arts (suite)

Les Lettres

× M. Fidaou-Justiniano, dans *Figaro*, a rappelé une date oubliée, celle du classicisme, dont on n'a pas célébré le troisième centenaire. « Tout autant que l'année 1830, l'année 1630 avait été marquée par les destins. En 1630, en effet, ces règles dont le Romantisme allait s'affranchir bruyamment, deux siècles plus tard, prenaient possession du théâtre, avec la *Silvanire* de Molière. La même année, soit le 29 novembre 1630, Chapelain adressait au « nain de Julien », Antoine Godeau, la lettre-manifeste où la règle de l'unité de temps était pour ainsi dire promulguée avec les autres, et longuement justifiée. « ...La chose n'allait pas, il est vrai, sans débats. Romantiques avant la lettre, un Ogier et un Mareschal revendiquaient la liberté de l'art ou de l'artiste. Ils entendaient se réserver le droit d'entendre à leur gré l'action et le lieu, de nous transporter, s'il leur plaît, en deux heures de temps, de Paris à Madrid, ou de Bohême en Silésie ». Leur va-t-on interdire, en outre, de mêler le tragique et le comique? Ce serait « ignorer la condition des hommes, de qui les jours et les heures se bien souvent de ris et de larmes. » A l'issue de la lutte, les deux querelles (1630-1830), on peut le dire, n'en font qu'une. »

× Les écrivains prolétaires de l'U. R. S. S. ont entrepris de convertir leurs confrères du monde entier. Ils viennent de publier dans la *Gazette Littéraire* de Moscou trois lettres ouvertes, dont la dernière s'adresse à Jean Toussaint, Jacob Wasserman, Luc Durtain et Victor Marguerite, qu'ils adjurent de mourir dans les rangs des ouvriers plutôt que de se livrer à la bourgeoisie.

Il faut vous abonner au Rouge et Noir...

Abonnez-vous dès aujourd'hui pour 1931

45 francs

Le journal vous sera servi le mercredi matin

chez vous

Un bon conseil : collectionnez Le Rouge et le Noir

N'hésitez pas !

Versez sans tarder 45 francs au compte ch. post. 2883.74

Les Arts

× La Société de l'Art Vivant, fondée à Bruxelles par Pierre, T. Thys, Odry, etc., organisera une première exposition du 17 au 28 janvier concernant l'évolution de l'Art Vivant en Belgique.

× Un des grands sinologues de ce temps, M. George Soulié, vient d'exposer, au Musée de Francfort-sur-le-Main, le résultat de ses recherches sur les bronzes chinois. M. Soulié de Morant conclut à l'impossibilité d'attribuer aux Chang Tchou les vases splendides dits de ce temps. Les vases chinois seraient en réalité d'origine saxonne, des faits nombreux venant appuyer l'hypothèse selon laquelle les ancêtres de nos métallurgistes d'Europe et les magiciens-fondeurs des Rann étaient de même race. L'*Européen* du 24 décembre a publié le texte de la conférence de M. de Morant.

Ventes
 × La *Présentation au Temple*, de l'Ecole de Tournaï : 410.000 francs. — *Adam et Eve*, de Memling : 62.000. — Un dessin de Fragonard, *La Bohémienne* : 30.000.

Décès.
 × Le peintre Louis Gallia, décédé à Dijon. — Kasatkine, un des plus vieux peintres russes, fondateur de l'école impressionniste russe. — Le peintre Antonio Mancini, membre de l'Académie d'Italie, décédé à Rome. — Le peintre américain Wallace de Wolf, décédé à Chicago. — Le compositeur Charles K. Harris, décédé aux Etats-Unis.

Le Théâtre

× Un curieux procès, qui soulève un point de droit nouveau. Une pièce de M. Claude Anet, présentée récemment dans un théâtre parisien, échouait. Il faut dire que le directeur, rompant avec les usages, ne confia la critique que cinq jours après la première. La plupart des critiques, froissés du procédé, s'abstinrent de rendre compte de la pièce. Or, au moment de ces incidents, M. Claude Anet était malade. Il argue aujourd'hui, li- son nous dans *Comœdia* du traité-type établi par la Société d'Auteurs, qui prévoit que « le directeur doit fixer le jour de la répétition générale et de la première représentation, et, avec l'auteur, » M. Claude Anet réclame 200.000 francs de dommages-intérêts.

Le Cinéma

× Mme Aline Bourgoing, interrogée, pour le compte de *Pour Vous*, la « benjamine » du cinéma, Micheline Masson, âgée de quatre ans et demi :

— Dis-moi, Micheline, que feras-tu quand tu seras grande?
 — Je jouerai la comédie aux gens, je ferai de la musique et j'inventerai des pas de danse.
 — Alors tu ne feras plus de cinéma?
 — Oh mais si! j'aime le cinéma, moi!
 — Vraiment. Et pourquoi?
 — Pourquoi aimez-vous écrire, vous?
 Une telle réponse me laissa sans voix.
 Micheline rit, s'amuse comme les autres gosses; peu lui importe de tourner avec de belles robes ou des haillons, « car, dit-elle, tout ça c'est pour faire semblant ».

× Les journaux assurent que des Allemands en grand nombre se rendent à Paris et à Luxembourg, où ils assistent aux représentations de *A l'Ouest, rien de nouveau*.

D'autre part, le Pen Club d'Allemagne a vivement protesté contre l'interdiction, et l'armée du Luxembourg a été envoyée au cinéma pour voir le film.



Studio
 Cercle Artistique
 Petite Galerie
 Galerie Kodak
 Toison d'Or
 Galerie Giroux.

Parmi toutes les sucreries qui s'accrochent hebdomadairement aux murs du « Studio », rien, non rien jamais ne s'est vu d'aussi fade, d'aussi extraordinairement laid que les toiles de M. Adelin Verly. Jamais pivones, pavots, ciels bleus et prés verts ne furent plus stupidement ridiculisés. Ah! si la nature pouvait se venger des peintres! — Dans le petit salon à côté s'étale la verve honnête et boulevardière de M. James Thiriar. Les cortèges du centenaire l'ont fort ému; tant de grenadiers et de chasseurs travestis en héros, en légionnaires, en pages, devaient, cela se conçoit, fournir une excellente matière à des blagues dans le goût bruxellois, de ces bonnes blagues comme il s'en débite le samedi, au café, entre deux parties de piquet. M. Thiriar était tout désigné pour être le chantre de ces plaisanteries vestimentaires.

Le XIII^e Salon de la Société d'artistes Anciens combattants se tient au Cercle Artistique. On n'y voit rien de très frappant, à part quelques beaux paysages de Kat, quelques intéressantes aquarelles de G. Carte, quelques bons tableaux de A. Renoir, de Balenghien.

A la Petite Galerie, M. Stéphan Kolesnikoff nous montre des toiles laborieuses, consciencieuses, criardes comme des carte-postales allemandes, d'une affligeante perfection, et si profondément ennuyées que l'on en achève difficilement le tour. On s'attriste sincèrement de voir que tant de travail peut aboutir à un tel néant.

Rien à voir, au Salon de la Gravure Originale Belge, qui se tient à la Galerie Kodak. Henri Thomas, Louis Titz, Langaskens, Julien Célos sévissent dans toute leur horreur.

Mlle Yvonne Perin connaît certainement la joie de peindre. On dirait qu'après une longue contrainte, elle se livre tout entière à l'allégresse de peindre comme elle veut et ce qu'elle veut; s'exprimer librement, de se créer un langage. Il semble même qu'elle s'enivre un peu à ce jeu, qu'elle se laisse aller avec beaucoup de complaisance aux fantaisies de son étonnante palette, aux caprices d'une imagination très originale. Mais qui oserait le lui reprocher? Le domaine de la peinture est si vaste, si mystérieux, et il est si beau d'y tenter audacieusement sa chance, toutes ses chances, quand on se sent un instinct sûr et qu'on est richement doué. L'orientation, dans tout ceci, n'est peut-être pas encore très précise, mais il s'y révèle déjà une personnalité subtile, volontaire, et surtout une très grande sincérité.

Mlle Anna Boch (Galerie Giroux) est une doyenne de l'art. Elle a pris part à des luttes qui remontent à un passé déjà lointain: bataille impressionniste, Libre Esthétique, pointillisme. On imagine difficilement que l'on ait pu échanger des injures si passionnées devant ces calmes paysages baignés d'une lumière argentée, ces grèves roses, ces verdure grises, ces plages nacrées où papillote un soleil qui fut jeune et triomphant à faire hurler tous les bourgeois, et qui nous semble aujourd'hui passer, touchant. Certaines toiles ont ici plus de quarante ans et figurent aux premières manifestations d'art impressionniste. Il en est parmi celles-là qui sont fort intéressantes, et nous apportent une image curieuse et très exacte du goût de l'époque, des préjugés et des méthodes qui présidaient à la composition d'un tableau; d'autres sont toutes récentes, car, malgré son grand âge, Mlle Boch continue à peindre d'un pinceau alerte et crâne.

A. DASNOY.

Jaspar a dit...

Nous avions pris l'habitude, depuis de nombreuses années, de récriminer contre les ukases de nos Ministres. Peut-être n'y a-t-il là qu'une expression des habitudes de « rouspétance » qui caractérisent tout bon Belge, car, au fond, nous pourrions être plus mal lotis!

Voyez l'Angleterre! Voyez l'Allemagne! Néanmoins, les récentes déclarations ministérielles ont fait pousser un soupir de soulagement à tous ceux que les dépenses somptuaires et... somptueuses du Centenaire avaient inquiétés! Nous venons d'apprendre que les impôts ne seront pas augmentés... Un bon point à nos Ministres! De plus, le budget sera équilibré par une judicieuse compression des dépenses!... Bravo!...

Voilà enfin le vrai système qui doit permettre au Trésor de traverser ces temps difficiles et aider le peuple belge à faire face au marasme mondial. Beaucoup de nos industriels se sont déjà appliqués à mettre en pratique le système de compression et ont été surpris des résultats.

Le Taylorisme n'est d'ailleurs pas autre chose qu'une économie minutieuse de temps, de force, appliquée dans les moindres détails, et dont les conséquences sont si énormes que pas une industrie ne peut s'en passer, sans se voir dépasser par ses concurrents.

Le domaine de l'assurance ouvrière est l'un de ceux où les industriels peuvent réaliser de sérieuses économies.

Les Caisses Communes créées sous le contrôle du Gouvernement offrent, indépendamment d'avantages fiscaux, l'assurance ouvrière à prix coûtant, les bénéfices étant restitués aux assurés.

Signalons que la CAISSE PATRONALE, qui jouit d'une réputation méritée, vient de fêter son vingt-cinquième anniversaire, qui la trouve en plein épanouissement et en pleine progression.

Les industriels désireux d'avoir des détails concernant son perfectionnement peuvent s'adresser, sans engagement, à MARCEL LEQUIME, assureur-conseil, agent général de la Compagnie, 11, 13, rue de l'Association, à Bruxelles. — Tél. 17.42.29

Bibliothèque royale de Belgique

Exposition des
Lettres Belges
 d'expression française
 1830-1930

Prolongée jusqu'au 31 JANVIER 1931

Imprimerie A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL

M. Vauthier.



M. Vauthier tient à conserver son portefeuille. Tous les ministres tiennent à conserver leurs portefeuilles.

Bonne année. Bonne santé. Meilleurs vœux!

Les événements de Gand s'enfoncent dans une brume de plus en plus épaisse. Nuages artificiels.

Si M. Hulin de Loo veut bien ne pas être trop méchant et si les étudiants flaminguants veulent bien modérer leur ardeur vengeresse et furieuse, dans quinze jours, on n'en parlera plus.

Mais M. Hulin de Loo a l'air très fâché. Il a bien raison. Et il y a sur les bancs de l'Université de Gand quelques fous singulièrement excités.

Tout cela est bien ennuyeux. Crise plus ou moins prochaine? Dissolution? Elections sur le problème linguistique?

Tout cela, en vérité, est bien ennuyeux!



Au demeurant, à l'heure où paraîtront ces lignes, peut-être serons-nous — pauvres de nous! — sans gouvernement.

Car enfin, il y a l'ordre du jour de cette méchante

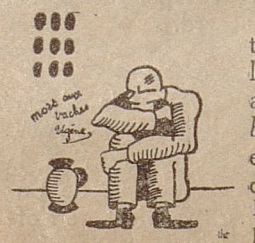
Fédération libérale de Bruxelles.

Or, cet ordre du jour confirme celui du 10 novembre 1930 et « réprovoque formellement la politique de M. le Ministre des Sciences et des Arts. » (C'est M. Vauthier. N. D. L. R.)

Et M. Max — toujours lui — et M. Devèze — enfin lui — vont interpellier le gouvernement sur cette fameuse question du cumul.

Que va-t-il se passer? Mon Dieu, que va-t-il se passer?

Au fond, au point où on en est, on se demande pourquoi il se passerait quelque chose!



Ce bon M. Vauthier a d'ailleurs sur les bras une autre affaire dont la Libre Belgique a parlé en ces termes prudents :

Il s'agit du cas d'un haut fonctionnaire sur certains actes duquel une enquête est ouverte: ces actes, si les accusations dont le fonctionnaire est l'objet, se trouvaient fondées, seraient de nature concussionnaire, et l'affaire ferait un bruit considérable.

Et ça, c'est autrement compliqué, et délicat, que l'histoire du nettoyage des vieux tableaux!

Société Générale d'Assurances et de Crédit Foncier, S. A. Belge
24, Avenue des Arts, Bruxelles

Pralines pour janvier

par André BAILLON

A trente-cinq ans, je prononçais encore pralinées. Elles étaient bien meilleures.

« L'homme est un roseau pensant. »

Roseau, oui, mais pensant.

Pensant, oui, mais roseau.

— Un petit retard, dit celui qui retarde.
— Un long retard, pense celui qui attend.

— Tout ou rien, dit cet amoureux absolu.
— Alors rien.

Et voilà l'Absolu qui transige dans le Relatif.

Docile? Rusé? Un chasseur sait attendre.

— Un pick-up...
— Qu'est-ce que c'est?
— Un amplificateur.
— Dites : un amplificateur...

Existe-t-il un rapport secret entre la boîte aux lettres qui se vide et la salle de cinéma qui se remplit? Il y a là de quoi réfléchir.

Dans ce film soviétique, une paysanne déchire sa chemise pour nettoyer un tracteur récalcitrant. Le public rit. Il a tort. On ne rit pas d'un symbole. Saint Martin déchirait son manteau pour en donner la moitié à un pauvre et c'était bien. Oui, mais un symbole peut avoir beaucoup de sens. La chemise déchirée, c'est aussi le voile, la poésie; le tracteur, la machine utilitaire, odieusement prosaïque. Alors, je pleure.

Pour tuer la guerre : ne pas parler de la guerre. Voyez comme c'est difficile. Deux fois déjà le mot : guerre... Plus une.

Certain critique s'avise d'écrire romans et nouvelles. Moins modeste que le sergent instructeur qui avait raté sa cible, il ne dit pas : « Voilà comment il ne faut pas tirer. » (Peut-être développerai-je un jour. Il ne s'agit pas d'un critique belge.)

— Mes bons souhaits.
— Vous me cachez donc les mauvais.
— Alors tous mes vœux.
— Tous! Beaucoup trop.

André BAILLON.

EDMOND PICARD

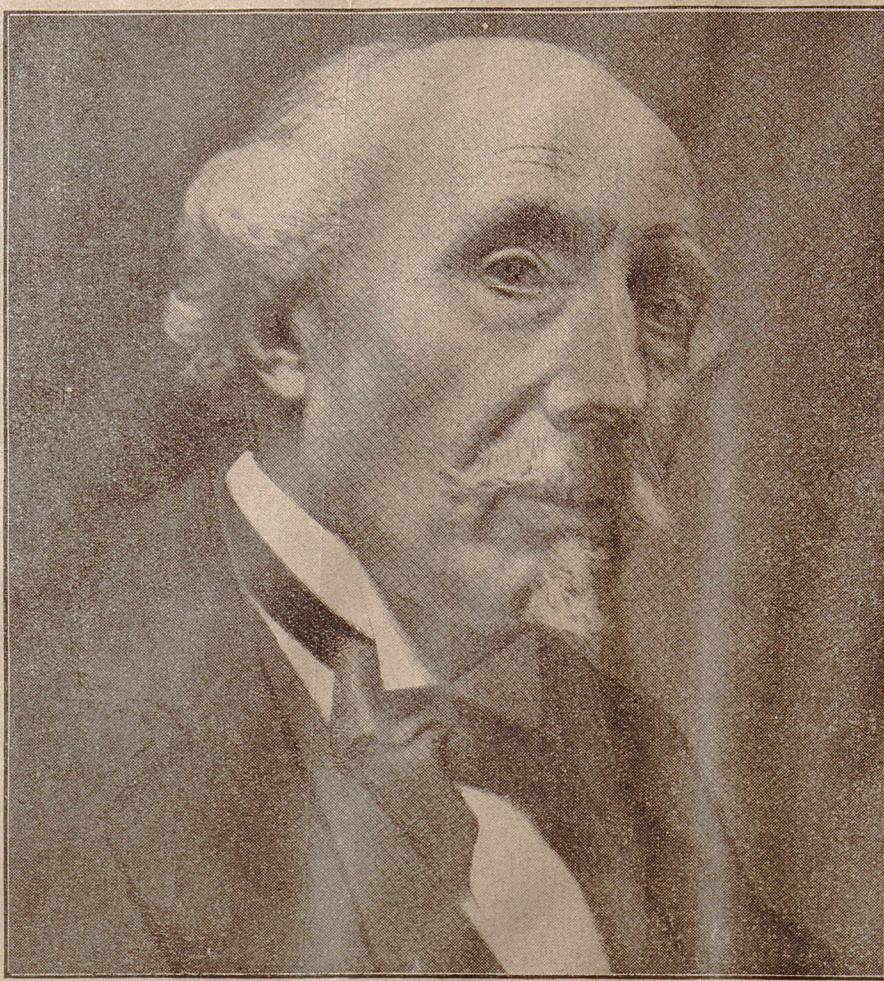
par
Alex Salkin-Massé

Quand on remonte le chemin du souvenir pour retrouver les figures disparues, bien qu'encore proches du barreau belge, on rencontre — et c'est presque un heurt — une physionomie qui domine tout. Elle est faite aux proportions d'un géant.

Voici la physionomie la plus riche peut-être, et en tous cas, la plus multiple de no-

mond Picard est mort dans la retraite. Il est mort presque seul. Il est mort quand il a voulu et comme il a voulu. Il retient cette destinée admirable de ne tenir sa grandeur que de lui-même.

La première fois que je vis Edmond Picard, j'étais adolescent. On me présentait négligemment. J'avais très peur, car le vieil-



Edmond PICARD

tre histoire. Ce qui la rend plus attachante encore c'est l'esprit de révolte qu'elle contient et la dureté des épreuves qu'elle a traversées.

Je veux, avec d'innombrables précautions et presque en m'excusant, toucher à la figure poignante d'Edmond Picard.

Celui-là, il est presque des nôtres. Aussi lui est-il permis de dominer l'avenir.

Je l'ai connu au moment le plus tragique de son existence, alors qu'il avait dû se réfugier dans la seule compagnie de quelques amis fidèles et que l'ingratitude générale poussait à l'oubli de son génie. On tentait de lui faire expier durement une impudence qu'il n'avait d'ailleurs pas commise et dont, avec cette versatilité qui caractérise les jugements de la foule, on est revenu aujourd'hui. Les sots créent volontiers pour le génie des prisons illusoire.

A ce moment, les cathédrales démolies ne possédaient pas assez de pierres pour lapider le grand vieillard. On eût dit que la guerre n'avait pas assez apporté de malheurs. Il fallait encore y ajouter le malheur de saccager la figure la plus lumineuse du temps.

En vérité, je ne voudrais pas me trouver à la place de ceux qui jetèrent les pierres d'ingratitude.

Tout cela aujourd'hui est oublié. Ed-

mond Picard se fit répéter mon nom. « J'ai fort bien connu votre grand-père, me dit-il. Il avait une écriture admirable. » J'apprenais que mon grand-père, magistrat en province, et calligraphe distingué, avait correspondu une fois dans sa vie avec lui. Edmond Picard était doué d'une mémoire prodigieuse.

Je vis Edmond Picard en action pour la dernière fois lors du procès du journal *La Belgique* où il défendait contre vents et marées, au-dessus de ses vieux camarades déchus, le pitoyable Ray Nyst.

En acceptant cette défense, Picard savait qu'il allait déclencher de nouvelles haines. Il n'écoula que son devoir d'avocat. Lui seul connaissait la pureté de son cœur. Et on put le contempler dressé à la barre de la Cour d'Assises, dressé comme une force invincible ou comme un remords, accablant les faiblesses humaines, criant à conviction isolée, empoignant « les chiens d'enfer ». Sa voix avait le son aigre et éraillé des clairons qui ont chanté toutes les victoires et toutes les défaites. Ce fut son dernier chant.

Picard s'en alla sur un défi.

La place est trop mesurée pour qu'il me soit permis d'évoquer un tel homme. Il fut un magnifique touche-à-tout : marin, homme de lettres, dramaturge, poète, critique d'art, animateur de la « Libre Esthétique », fondateur d'une académie, politicien effrayant par ses volutes-faces que provoquait sa seule sincérité, professeur, juriste, consulteur inépuisable, initiateur des *Pan-dectes Belges*, auteur de cent traités qui font loi à notre heure.

Il est l'homme multiplex. Il eût aussi d'énormes défauts : n'était-il pas pur et droit?

Mais ce qu'il fut surtout, c'est l'avocat. Il possédait le don de l'avocature. Il avait le combat dans l'âme. Son éloquence était triomphale.

Pendant quarante ans, il plaida chaque jour. Combien de grands procès n'anima-t-il pas de sa voix ardente?

Il plaida pour Camille Lemonnier devant le Tribunal correctionnel de Paris. Camille Lemonnier était poursuivi pour outrages aux mœurs à la suite de la publication dans le *Gil Blas* d'un article sur le pays wallon intitulé « l'Enfant du crapaud ».

Il plaida pour Armand et Léon Peltzer poursuivis par une impitoyable vindicte. Au cours de cette affaire, il tint tête à tous les perturbateurs. Et déjà, cette fois-là, il parla au-dessus de la mêlée.

Ses mots sont demeurés célèbres. J'en épingle deux : à un avocat général hargneux, Picard fit observer : « Ce n'est pas parce que vous avez un galon à votre casquette, monsieur l'avocat général, que votre parole vaut plus que la mienne. »

Et comme quelqu'un conseillait à Picard d'abandonner une attitude dans laquelle il avait manifestement fait erreur, il répliqua : « Quand j'ai des torts, je les aggrave. »

Voilà tout l'homme et son indispensable besoin d'égalité et de paradoxe, son mépris des choses établies, sa profonde misanthropie, qui est sans doute la meilleure source de son inépuisable amour pour le prochain.

Je m'excuse d'avoir parlé d'une telle figure comme un dictionnaire.

Peut-être était-il urgent, en ce moment où l'âme nationale est en liesse, de la rappeler au culte d'un grand Belge qui fut l'un des premiers, sinon à la découvrir, du moins à la rendre par son éloquence et par sa plume, sensible et attirante.

Pourquoi faut-il que nous ayons réservé à ce grand Belge des moments ultimes si délaissés et qui ne rachèteront jamais les hommages tardifs de la postérité?

Serait-il donc vrai que nous n'ayons jamais à offrir qu'un entresol aux géants?

Edmond Picard semble n'avoir jamais obtenu le pardon de sa grandeur.

Que ceci nous soit une leçon et rende nos cœurs plus prompts à accueillir le conia-t des grandes âmes.

Le jour où Edmond Picard, qui avait choisi d'abord la carrière du marin qui, s'il l'avait poursuivie, eût été sans doute, malgré les risques de la nature, moins ingrate pour lui que les pièges des hommes, eût décidé d'être avocat, beaucoup de gens

s'en étonnèrent et lui demandèrent : « Pourquoi? Pourquoi? »

Il répondit simplement : « Parce que, maintenant, j'ai vu des choses que vous n'avez pas vues... »

Quel encouragement contenait telle simple phrase à quitter nos horizons bornés pour en découvrir d'autres!

Avons-nous répondu à cet appel? Peut-être pas assez. Mais si nous n'avons pas le cœur d'aller voir nous-mêmes, sachons au moins faire crédit à ceux qui ont vu. Malgré nous, au-dessus de nous, c'est tout de même Edmond Picard qui avait raison.

Alex SALKIN-MASSE.

Billet

Le billet de 100 frs

Nous avons donc protesté contre le mépris où le Gouvernement tient la littérature. C'est très bien. Mais que dans l'esprit d'aucuns cette protestation ait pu être ravalée à l'injure que le mendiant lance au passant qui dédaigne son chapeau, est certes, la chose la plus méprisable.

Les uns disent : « Le Gouvernement nous donne de l'argent, alors pourquoi protesterions-nous? » Les autres vont criant partout : « Le Gouvernement ne nous donne pas d'argent, protestons! » Ainsi, dans l'esprit des gens de lettres, les rapports entre la littérature et le Gouvernement prennent immédiatement l'aspect d'une bourse, suffisante pour l'appât des uns, insuffisante pour la boulimie des autres. Mais qu'elle soit remplie d'or ou de billon, à notre avis c'est un peu pauvre comme symbole et pour des gens qui font commerce d'imagination, ils en manquent terriblement.

Les Belges ont le Gouvernement qu'ils méritent. Les écrivains belges aussi. Ce gouvernement est plat comme toutes les choses plates, les limandes, les punaises, les cancelats, aurait dit feu Christian Beck. Les écrivains belges, de la sorte dont nous parlons et qui sont la majorité, sont aussi des choses plates. Et comment pourraient-ils en vouloir à un gouvernement d'avoir laissé biffer de ses codes ce que l'empereur Théodose avait inscrit dans sien : Littérature quæ omnium virtutum maxima est, quand on voit nos littérateurs rabaisser cette vertu qui, de toutes les vertus, est la plus haute, à la sollicitation d'un petit secours!

Qu'on nous permette d'en faire ici la remarque, ce n'est pas pour cela que nous avons protesté l'autre dimanche. Nous avons protesté parce que, de très bonne foi, nous avions cru que tout le monde protestait pour les mêmes motifs que nous. Notre naïveté nous a même entraîné à dire que notre protestation n'avait pas un caractère alimentaire. Qu'on était quitte envers un chien famélique quand on lui jette un os, mais que le gouvernement d'une nation civilisée de l'Occident n'était pas quitte envers les Lettres quand il a jeté une aumône à des littérateurs qu'il traite comme des mendiants. Bref, qu'il n'avait qu'à le garder pour le donner à des estropiés, des anormaux, des tuberculeux, des syphilitiques, des mutualités, des syndicalistes, des électeurs!

Mais s'il plaît aux écrivains eux-mêmes d'être rangés parmi ces catégories? Eh bien, alors nous ferons un grief au Gouvernement de trop flatter la bassesse nationale, de ne rien faire pour élever le Belge moyen au-dessus d'une moyenne qui est en dessous de tout et de ne pas honorer la littérature malgré la carence des littérateurs.

Une petite anecdote pour finir. Nous la tenons de feu Rouvez qui nous l'a contée au moins vingt fois. Jef Casteleyn étant à l'hôpital et sur le point de mourir, Rouvez, au nom du ministre des Sciences et des Arts, qui était alors le baron Descamps David, alla lui porter un billet de cent francs. Ce billet de cent francs sorti ni de la poche du baron Descamps-David ni de celle de Rouvez, entra dans celle de Jef Casteleyn, honore les trois protagonistes de ce petit drame. Depuis, quand on parle protection des Lettres, nous pensons toujours à ce billet de cent francs.

Charles BERNARD.

1931

Nous publierons dans nos prochains numéros des nouvelles inédites d'Armand Sauvage, Gérard de Lantsheere, etc.; la suite du reportage de Thomas Nitchévo. Dans la Sarre avec les Français, reportage si documenté et vivant qu'il vient d'être signalé par la presse de France. Nos lecteurs continueront à trouver dans le Rouge et Noir les sympathiques chroniques de Charles Bernard et Léon Donnay; la critique littéraire par Léon Chenoy, P. Châtelain-Tailhade, Ed. Eybank, Jean Milo, etc.; la critique théâtrale par Frédéric Bauthier et Camille Poupeye, la critique du cinéma par Ch. Dekeukeleire, et celle des expositions, par A. Dasnoy.

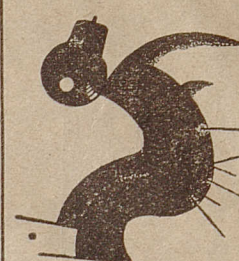
Cent-cinquante-sept auteurs ont collaboré au Rouge et Noir en 1930. Qui nierait que ce journal est le plus fidèle miroir de la vie intellectuelle belge?

Abonnez-vous!

L'ABONNEMENT pour toute l'année 1931 ne coûte que 45 francs. Un coup de téléphone... une carte postale... suffisent.

de deux choses l'une

Fausse sortie?



Nous venons d'apprendre que M. Walter Schwarzenberg s'est démis des fonctions de directeur de la Galerie Le Centaure qu'il a créée il y a de nombreuses années, en

un temps où l'on parlait moins couramment qu'aujourd'hui d'art moderne et d'art vivant. Quel amateur d'art ne se souvient du Centaure de naguère, le « petit Centaure » de la rue du Musée qui devint plus tard le « grand Centaure » de l'avenue Louise?

Le nom de Schwarzenberg est intimement lié à la découverte par beaucoup d'amateurs des grands peintres d'aujourd'hui, critiqués certes, dont quelques uns même sont sans doute critiquables. Ce n'est pas sans surprise que le monde artistique apprendra le départ de l'excellent fondateur du Centaure au goût et au jugement très sûrs. Mais le Centaure heureusement même ayant perdu son homme, n'en cesse pas moins de vivre. Nous souhaitons qu'il ne change point pour cela de formule et que nous ayant montré les « fauves » il ne s'avise point à présent d'exhiber les « pompiers » bien que l'on puisse, nous l'avons prouvé, épiloguer là-dessus.

Quant à M. Schwarzenberg, nous voulons croire qu'il n'abandonne point la cause de l'art vivant qu'il n'a cessé de si bien servir et que ce départ n'est qu'une fausse sortie nous promettant une rentrée brillante.

En ce premier numéro de notre deuxième année, au moment où nous dressons le bilan de l'activité passée de ce journal (voir pages 5 et 6) et avant que M. Vauthier ne quitte à jamais son cabinet nous tenons à signaler la « haute bienveillance » du département ministériel qui a accordé au Rouge et Noir pour l'année 1930 et à titre d'encouragement littéraire :

une subvention de 5.000 francs

ceci à défaut de tout abonnement aux bibliothèques publiques.

C'est la première fois, depuis la fondation du Rouge et Noir (21 décembre 1927) que le Gouvernement cesse d'ignorer l'existence du plus important mouvement intellectuel belge contemporain.

Le silence est d'or...

M. Coty vient de donner trois millions aux organismes de prévoyance de la Presse française. M. Coty a déjà versé 750.000 balles.

M. Coty se plaignait du silence fait autour de son nom : on a raison de dire que le silence est d'or. Trois millions, c'est gentiment payé.

M. Coty a certainement bien fait d'abandonner ces trois millions et nous l'en félicitons, mais nous comprenons mal qu'un homme aussi avisé que le brillant propriétaire de l'Ami du Peuple n'ait pas songé plus tôt à ce moyen facile d'arranger les choses.

Après inventaire.

Avez-vous fait votre bilan comme tout homme avisé le fait en décembre ou janvier?

Vous pourriez répondre avec raison que cela ne nous regarde en rien. Bien sûr! Mais si nous nous permettons de vous poser cette question, ce n'est pas sans raison.

En effet, nous pensons qu'à l'heure de l'inventaire, vous vous rendez compte, une fois de plus, de la nécessité qu'il y a de vivre avec son temps, d'user quand il le faut de nouveau matériel confortable et moderne et que pour ne point grever trop un budget toujours difficile, il est un remède supérieur : acheter à crédit. Le fait de vendre à longue échéance constitue la meilleure garantie du fournisseur. Pourquoi hésiter puisque vous êtes assuré ainsi d'acheter du bon et de le payer aisément. C'est l'Etoile bleue qui vous donne ce bon conseil jout en s'offrant à vous documenter.

Les pudibonds.

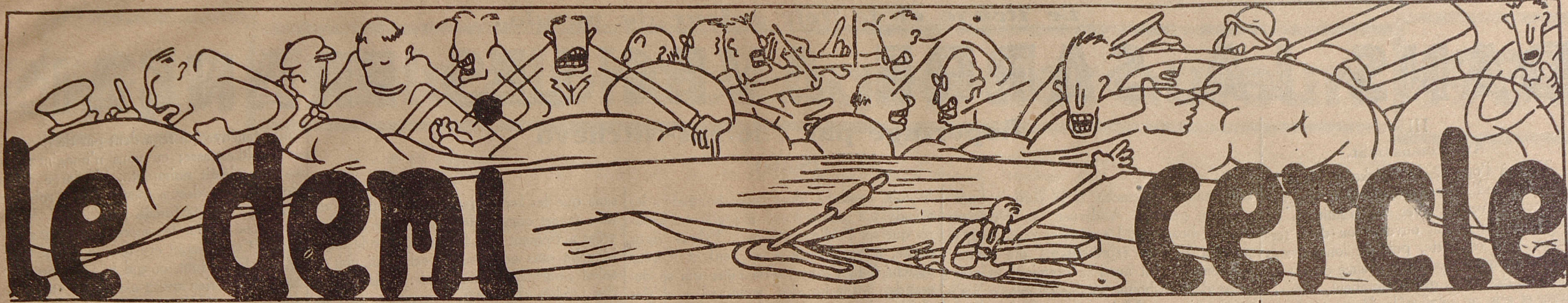
Nous adressons à nos lecteurs de Courtrai le témoignage le plus vif de notre affliction. Nous avons Wibo, mais il est inoffensif. Eux ils ont un collège échevinal d'une si totale sottise qu'ils en patissent quelquefois.

La Ville de Courtrai vient d'interdire la représentation dans ses murs de la comédie d'Alfred Savoir : « La grande-duchesse et le garçon d'étage. »

— Immoral! immoral! ont crié les édiles.

Pauvres courtraisiens, ils ne se doutaient pas aux élections qu'ils se donnaient des directeurs de conscience!

Eisette Godari, toutes les reliures 70, rue de Neufchâtel. Tél. 37.05.32



L'HOMME d'Extrême-Gauche	L'HOMME DE GAUCHE	L'HOMME DU CENTRE	L'HOMME DE DROITE	L'HOMME D'AILLEURS
... est un bon garçon! Nous en sommes encore aux présentations. L'homme, catalogué, se sent à l'étroit; il s'efforce de mériter la bonne grâce des colonnes voisines, par un assaut de politesses ou de bourrades à ce point brutales qu'elles n'apparaissent, à l'homme du centre, que comme une façon toute américaine et sportive de manifester la sympathie et lui permettent, dans ses moments d'indulgence, d'écraser ses adversaires, sans distinction, sous l'épithète « bon garçon ». L'homme d'extrême-gauche, divers et ondoyant, entend mériter aujourd'hui la louange autrement que par ses ardeurs féministes et effacer sa réputation légendaire de théoricien sectaire et d'utopiste dangereux ou simplement divertissant. L'homme d'extrême-gauche est réaliste, c'est un homme d'ordre et de bon sens. Ce n'est pas torturé par la dialectique subtile de sa voix Ernestine qu'il avoue n'être pas partisan de la dictature et avoir horreur de toute violence; cette partie de lui-même qui le domine en ce moment, qui est communiste et est toujours restée dans l'orthodoxie si étonnamment qualifiée staliniste, n'a jamais été en idéal une forme de domination sociale quelconque et n'a jamais chanté la gloire de la destruction matérielle comme moyen de gouvernement. Réaliste, l'homme d'extrême-gauche veut une organisation rationnelle de la société, mais ne la voit pas sous une forme unique, immuable; son expérience essaie de la prévoir, de la fixer dans le futur, mais il la façonne sur la matière humaine mouvante. Et c'est ici que gît le drame de l'incompréhension. Pour le commun de nos contemporains, un tel homme est nécessairement un démocrate, au sens restreint où nous l'entendons; un partisan du gouvernement par la représentation populaire, un défenseur du système parlementaire. L'homme d'extrême-gauche, penché sur la réalité, voit que le régime parlementaire est un système de gouvernement, c'est-à-dire un système de domination; il voit que ce n'est pas la domination de la grande majorité sur quelques recalcitrants associés, mais que la représentation populaire (qui n'est devenue en Belgique, celle du nombre, qu'il y a une bonne décennie), masque la véritable domination, celle de l'argent, de la grande banque et de la grande industrie. Les élections sont faites par une presse asservie, et les élus, quel que soit leur programme, doivent s'en tenir aux transformations de détail qui les empoisonnent. L'une des seules questions intéressant la vie même de la nation qui se soit posée depuis la guerre, au législateur, n'a pas été résolue par la majorité qui soutenait le cabinet Poulet-Vandervelde, mais par un ukase de la dictature économique qui nous étroit. Armé de son seul bon sens, l'homme d'extrême-gauche se refuse, malgré la puissance exceptionnelle de cette dictature, à la croire éternelle. Il essaye de comprendre l'évolution actuelle qui transformera, une nouvelle fois, la société; en un mot, il vit avec son siècle et c'est ce qui lui donne assez d'imagination pour prévoir une suite à ce feuilleton dont il faut, chaque jour, attendre le déroulement. Il croit savoir par où périra le régime capitaliste: l'accumulation, la surproduction et la lutte internationale — la paupérisation, le chômage et la guerre. N'en déplaise à sa voix Ernestine, c'est l'anarchie; et c'est l'impuissance du gouvernement parlementaire à réaliser une tâche pour laquelle il n'a pas été créé: l'organisation de la société sur la base des besoins économiques primordiaux. Et alors? L'organisation économique nouvelle, qui aura à combattre d'autant plus âprement l'organisation capitaliste qu'elle sera forte et qu'elle luttera pied à pied avec la mort. L'homme d'ordre d'extrême-gauche a pour devoir, dans cette période de souffrances indicibles, d'organiser, de dominer. Avec les forces vives, piétinées et révoltées, il établira cette dictature qu'il abhorre, et, ennemi de la violence, il se fera terroriste. Il aura soin de donner du reste, à sa domination, la forme la plus démocratique possible; et à ce point de vue, le système soviétique, tel qu'il fonctionne anormalement selon lui à l'heure actuelle, peut soutenir la comparaison avec le régime politique so-disant normal des 5/6 du globe. L'homme d'extrême-gauche croit savoir. Mais s'il se trompe? S'il se trompe, ne lui reprochez rien. Rien ne se passera de son fait. Si vous lui donniez le moyen de s'installer demain en bordure du parc de Bruxelles et de dominer le pays, il déclinerait votre offre avec un sourire amusé. Son espérance en un monde meilleur est basée sur la faillite du capitalisme, sur la révolte de l'immense majorité du prolétariat et sur la maturité d'une élite de la classe montante. Pour le moment, il travaille farouchement à cette maturation. Et s'il se trompe, l'homme d'extrême-gauche, qui joint à toutes les qualités dont il s'est déjà paré, la modestie, se contentera de constater qu'il a été le contemporain d'une des plus importantes révolutions enregistrées par l'histoire et que cette révolution a transformé à ce point la société où il vivait qu'elle a forcé le capitalisme à un recul stratégique qui n'est point négligeable. Il se consolera en pensant qu'il a compris tout cela et qu'il a vibré du triomphe de millions d'êtres humains. Il ne présentera aucun danger et sera donc un bon garçon, ce qu'il ne cessera d'être s'il ne se trompe pas. Pierre VERMEYLEN.	Et pourtant ils devront en entendre bien d'autres Il y a quelques jours, le citoyen Vandervelde a consacré un article à la question flamande. « Le seul moyen, peut-être », écrivait-il, « d'éviter le séparatisme, c'est de faire à l'autonomie une très large concession. » Remarquez la prudence de cette déclaration, car il faut le reconnaître, le temps des concessions, même très larges, est périmé. Aujourd'hui, la Flandre exige l'intégralité de ses droits. Il appartient à son peuple de les déterminer en toute indépendance, et en imposant le respect absolu. Malgré cela, l'article de M. Vandervelde a été très mal accueilli. Les uns en ont été choqués au point d'en être devenus muets. D'autres en sont devenus enragés. Mais passons. Le leader du P. O. B. a également repris l'examen de l'accord franco-belge. Bien que conclu en 1920 alors que Vandervelde était ministre il en demande aujourd'hui la résiliation certain, avoué-t-il, d'exprimer le sentiment de l'unanimité des socialistes belges. Un bravo pour le Patron. Oui, tous les socialistes belges, comme d'ailleurs beaucoup d'autres compatriotes, connaissent la valeur de certaines qualifications. Ils n'ignorent pas qu'un accord défensif en cas d'agression non provoquée est un accord tout court qui joue dans tous les cas. Pourquoi? Parce que, toujours, en cas de conflits armés entre nations, dans les deux camps, les gouvernements, également menteurs, disent à leurs peuples qu'ils sont victimes d'une attaque injuste non provoquée. M. Borginon, l'homme d'ailleurs, faisait dans cette tribune, il y a huit jours, des réflexions excellentes à propos de ce même traité. Il attirait surtout notre attention sur la possibilité de voir la Belgique entraînée dans une guerre sortie de complications entre la Pologne et l'Allemagne. On ne saurait assez faire écho aux angoisses justifiées de M. Borginon. On ne saurait assez insister sur ce caractère possible et probable de la guerre de demain. Souvenez-vous du conflit de 1914. A son origine, nous trouvons comme élément causal primordial l'alliance franco-russe. Que devait être cette alliance, d'après les promesses du début? Un simple appui mutuel en cas de légitime défense. Qu'est-il devenu de par la volonté des états-majors et de M. Poincaré? Une association étroite entre les deux impérialismes russe et français en vue de n'importe quel attentat contre les droits des autres peuples. Le citoyen Vandervelde demande donc que l'accord franco-belge, si gros de dangers, soit considéré comme caduc. Il a mille fois raison. Et toute la presse nationaliste de vitupérer, d'insulter, d'injurier. Mais que dirait-elle, au cours des mois qui vont suivre, quand, à l'occasion de la révision de son programme, le Parti examinera toute une série de problèmes encore plus épineux. Le premier: la lutte contre la guerre, pour la paix durable qui nous amènera non seulement à étudier la question militaire, mais qui soulèvera des discussions passionnées à propos du concept de la patrie et du principe de la défense ou de la non-défense nationale. Et puis viendra également le problème de la révision du Traité de Versailles, de Saint-Germain, de Trianon, etc. Mais au-dessus de tout cela, une préoccupation domine de plus en plus. C'est celle engendrée par le marasme économique universel et la crise mondiale du chômage. Des millions d'êtres humains vivent aujourd'hui dans une misère profonde ou dans l'angoisse de l'incertain lendemain. Malgré les appels de nos adversaires, dont beaucoup sont des ennemis perfides et de la pire espèce, ce n'est plus dans un esprit de collaboration de classes que cette maladie du Capitalisme doit être examinée. Et ce ne sont certes plus des palliatifs comme la participation ministérielle, qui doivent être proposés comme solution de la crise. Un vieux traditionaliste, troublé par le présent, effrayé par l'avenir, me disait être pris de vertige devant la marche des événements. La révision incessante des idées, des valeurs, éveille chez lui, à certaines heures, des poussées de mélancolie, des velléités de suicide. Ce n'est pas là un cas isolé. Ne nous étonnons donc pas de l'apreté de l'antagonisme entre les deux générations: celle d'aujourd'hui et celle de demain. Quant à moi, je trouve que nous traversons, au point de vue intensité de vie, une période intéressante, formidable. Partout autour de soi, dans tous les domaines, des poussées vers des conceptions nouvelles. Notre époque est animée d'un dynamisme intense; son potentiel d'évolution, de rénovation semble sans limites. Les idées les plus diverses naissent, se précisent sans arrêt. Demain elles se heurteront violemment. Et puis, comme on ne peut pas attendre grand-chose, surtout sur le terrain social, de la logique et de la sagesse des humains, ce sera le grand choc des classes. C'est l'appréhension de ce grand événement qui pousse bien des socialistes vers l'examen, l'étude de problèmes dont la discussion dans notre Parti suscitera bien des polémiques dans la presse. Nous nous attendons à voir notre pensée être bien des fois déformée même honteusement. Docteur A. MARTEAUX.	Réflexions mélancoliques Pauvre parti libéral! Tout le monde lui tombe dessus. Pauvre homme du centre! Tous ses adversaires, qu'ils soient de droite, de gauche, ou... d'ailleurs semblent s'être donné le mot pour lui endosser la responsabilité de leurs propres déconvenues. Ce n'est évidemment pas très « sport »; mais il faut connaître la mentalité de ces magnats de la politique que sont le parti catholique et le parti socialiste pour comprendre le dépit qu'ils éprouvent de ne pouvoir se débarrasser de ce petit concurrent insolent. Les socialistes — ces ingrats — qui ne pardonneront jamais aux libéraux d'avoir été démocrates avant eux, leur reprochent de ne pas avoir de programme social, sous prétexte qu'ils considèrent la lutte des classes, non pas comme un dogme qu'il faut respecter et encourager, mais bien comme une dangereuse réalité qu'il faut s'efforcer de faire disparaître. Le parti ouvrier — qui doit d'ailleurs regretter d'avoir adopté cette étiquette depuis qu'il essaye d'attirer les intellectuels — se garde bien d'adresser les mêmes critiques aux catholiques qui, eux, cependant n'ont jamais rien fait pour le prolétariat, si ce n'est peut-être de maintenir dans leurs rangs, par un prodige de souplesse, ces frères ennemis que sont les démocrates-chrétiens. En politique étrangère, les socialistes font grief aux libéraux de leur patriotisme et de leur clairvoyance parce qu'ils n'ont pas une confiance aveugle et naïve dans la S. D. N. et l'esprit de Locarno et que, désireux d'éviter les fatales erreurs d'avant-guerre, ils entendent assurer efficacement l'organisation défensive de notre pays. Le parti catholique, lui, se montre plus discret et plus prudent depuis que la collaboration gouvernementale avec les libéraux lui assure des avantages qu'il n'aurait jamais osé espérer, même à l'époque où il détenait le pouvoir. Des hommes comme M. Henry Jaspar, et des journaux comme la <i>Nation Belge</i> ont fort bien compris tout le parti que les catholiques pouvaient tirer de cette alliance momentanée dans laquelle le parti libéral n'a rien à gagner. Aussi évitent-ils soigneusement de raviver les querelles passées dans l'esprit que, la question scolaire étant définitivement écartée, on puisse enfin constituer ce vaste bloc conservateur, ce fameux parti d'ordre qui doit sauver la Belgique de tous les dangers qui la menacent. Mais les cléricaux bon teint, les vrais, les purs, ceux qui rêvent de reconquérir à bref délai — et sans M. Jaspar — la majorité absolue, entretiennent jalousement dans l'esprit de leurs adeptes cette légende absurde que les libéraux sont tous d'horribles sectaires, anti-religieux et « mangeurs de cures » avec lesquels aucune entente n'est possible. Heureusement pour les libéraux que tous les catholiques ne ressemblent pas à M. Jaspar et que tous les journaux de droite ne sont pas dirigés par M. Neuray. S'il en était ainsi, on pourrait supprimer dans cette page la colonne de l'Homme du Centre. Quant à l'Homme d'ailleurs, c'est lui qui se montre le plus acharné, le plus rabique, le plus haineux. Il est vrai que cet état d'esprit correspond à son physique et à son tempérament. Les frontistes — puisqu'il faut les appeler par leur nom — accusent ni plus ni moins les libéraux d'être principalement responsables du gâchis linguistique. Ils admettent — de bonne foi, peut-être — cette erreur fondamentale de croire qu'en protégeant de toutes ses forces la culture française, le parti libéral veut empêcher le développement de la culture flamande. Combien de fois faudra-t-il donc répéter qu'en dépit des obstacles et des embûches les libéraux ont entrepris de doter la Belgique d'un statut linguistique qui respecte les droits imprescriptibles de la liberté individuelle et sauvegarde l'unité du pays. Ce ne sont pas les sarcasmes de Borginon, les sourires ironiques de Hoorneart-Nasousky, ni surtout les blasphèmes compromettants de leurs amis qui nous décourageront. Mais ce qui est regrettable et affligeant, c'est de voir l'attitude qu'adoptent les deux autres grands partis politiques, dans cette question angoissante qui met en péril la prospérité et l'avenir de notre patrie. Le parti, socialiste qui considère le problème des langues comme un aspect de la lutte sociale, n'y attache qu'une importance secondaire. Le parti catholique, aveuglé par la nécessité de renforcer son unité compromise, n'y voit qu'un moyen de ramener à lui les frontistes au prix de n'importe quelle concession. Et voilà pourquoi le parti libéral se trouve isolé en face d'un problème dont tous les bons citoyens doivent se préoccuper comme d'une question vitale. Bien plus, les autres partis poussent le cynisme jusqu'à le rendre responsable de l'impossibilité de trouver une solution nationale et raisonnable de ce funeste conflit. Seul le « parti » communiste reste en dehors de ces polémiques stériles. Les bourgeois qu'ils soient libéraux, catholiques ou socialistes, lui sont également odieux. Toutefois, comme la faiblesse numérique de ce parti, en Belgique, retarde encore l'échéance du « grand soir », les hommes d'extrême-gauche se contentent de faire dans la première colonne de quotas dissertations qui ne sont lues que par des gens qu'ils ne pourront jamais convaincre. Il faut en conclure que les plus dangereux adversaires de la Belgique ne sont pas les communistes. Encore une légende qui disparaît. Charles JANSENS.	Féminisme Je profite de ce que la colonne réservée à l'homme de droite est momentanément désertée pour en prendre possession — encore que je sois étranger à la politique — et lier un bout de conversation, de ce balcon éminemment distingué, avec l'aimable locataire du rez-de-chaussée. Mme De Craene-Van Duuren qui s'intitule farouchement la femme de nulle part, souffre de se voir condamner par les usages et par les lois à demeurer, sa vie durant, la femme de quelqu'un. Appartenir à quelqu'un, dépendre de quelqu'un, être « adjointe » à son mari, « adjointe » à son enfant, un moyen, non une fin: quelle servitude! « Il faut changer tout cela. Mort aux vestiges de la barbarie ancestrale! » Voilà qui est parlé net. Je ne m'appliquerai pas à démontrer — ce qui me serait trop facile — qu'il n'y a pas d'être humain, sur notre sphère, véritablement indépendant; et je ne répéterai pas, car je hais l'élégance du temps des voitures à chevaux, que chez la femme qui a aimé, conçu et élevé des enfants, il y a plus de vrai savoir que dans nos bibliothèques. La femme du progrès se soucie peu de savoir qu'elle possède en propre le pouvoir miraculeux de racheter la sottise des penseurs en demeurant plus près que nous et plus près qu'eux, des sources de la vie d'où procède toute vérité. Ce qu'elle poursuit, c'est le nivellement, la confusion des sexes. Elle reproche aux législateurs d'ignorer en elle la nature humaine. Et je lui donne parfaitement raison. L'homme a fait la loi comme si la femme seule était sociale par nature, tandis que, individualiste en ce qui le concerne, il a fondé de toutes pièces, au service de ses intérêts, une société artificielle. Mais, est-ce un motif suffisant pour réduire la femme, sous prétexte de justice, à cet indéfendable individualisme? Si la société doit respecter les droits qui tiennent à la personne humaine de la femme — et je suis d'accord pour dire qu'elle ne le fait pas — elle ne peut ignorer ceux qui dérivent de son caractère spécifiquement féminin, dominé par l'amour et la procréation. Dès lors, sdr cmf cfm mb cmb mbmb l'apparence fautive de la développer, tout système, toute institution, toute habitude sociale, toute mesure législative qui, établissant entre les deux sexes une identité mensongère, conduisent la femme sur un chemin qui ne correspond pas à sa vocation naturelle. Tel est le principe. En fait, il y a lieu de se montrer plus large. Non seulement une série de droits, qui sont aujourd'hui refusés à la femme ou lui sont accordés avec peine, sont, quoique d'aucuns en pensent, le corollaire logique de sa vocation naturelle, tels le droit au vote, le droit à l'instruction la plus étendue, etc.; mais, je suis partisan de l'accès des femmes à toutes les professions et à toutes les fonctions publiques, même si celles-ci doivent avoir pour conséquence de les distraire de leurs devoirs normaux. C'est l'éternel problème de la thèse et de l'hypothèse. On ne peut faire abstraction des nécessités matérielles d'une époque. Et puis, il faut aussi tenir compte de ce phénomène, enregistré depuis les temps les plus reculés, qu'un certain nombre de femmes, encore qu'inscrites à l'état civil avec la mention: sexe féminin, s'apparentent de très près au sexe opposé. Frédéric BAUTHIER.	Pour savoir qui, qui, qui sera mangé... Alors c'est moi aujourd'hui qui serai « l'homme d'ailleurs »? Je veux bien, quoiqu'à m'analyser je découvre que je suis un composé assez... composite. Pour certaines questions, je me vois très bien dans la peau de « l'homme de droite », pour certaines autres, je remplacerais volontiers « l'homme de gauche » et ma foi les jours où il fait très chaud, je me sens quelque sympathie pour les méthodes de l'homme d'extrême-gauche, surtout quand, comme presque tous ceux que je connais, il est finement nabillé, porte des gants et aime les petits fours autant, qu'au dire de Luc Hommel, les aime mon ami Hoorneart. Dieu me préserve toutefois de jamais être « l'homme du milieu ». Tout ceci pour dire que je me trouve un peu à l'étroit dans le costume de « l'homme d'ailleurs ». Je sens que quand je ferai un geste, je gênerai non seulement mes voisins d'est-trade qui sont bien près de moi, mais aussi moi-même! Je sens que cela craque aux entournures des manches. Curieuse impression que j'ai à regarder mes voisins: impossible de les reconnaître avec certitude, ils sont encore masqués — ils le seront jusqu'à mercredi prochain! Ils ont l'air d'être à leur affaire, ils se démenent beaucoup pour attirer le monde à leur rayon et vanter la qualité de leurs produits ou de leurs recettes. Bien ennuyeux que je ne puisse me borner à les observer, à les regarder faire, à les écouter aussi! Il y a une chose sur laquelle ils sont d'un accord touchant: il n'y a que leur recette qui vaille quelque chose, celle du voisin est du poison, danger mortel pour qui la consomme! Ils sont tous les quatre très polis, mais on sent que chacun d'eux a envie d'avaler, d'absorber, de détruire ses trois voisins. Trois dites-vous? mais vous êtes cinq et vous, ils n'ont donc pas envie de vous manger? Tiens, c'est vrai, nous sommes cinq! Serait-il vrai aussi que mes quatre concurrents auraient envie de me manger? J'ai bien le temps de les examiner à l'aise avant de commencer à mon tour! Voyons d'abord l'homme d'extrême-gauche. Il a l'air d'en vouloir surtout aux autres: il ne parle guère de moi à ce qu'il me semble; il me laisse bien tranquille. Tiens, mais ai-je bien vu? Pas de doute, il vient de me faire un clin d'œil derrière le dos des autres! Qu'est-ce qu'il veut bien me vouloir? Est-ce qu'il serait de l'avis que les extrêmes se touchent? Il est vrai qu'à la distance où nous sommes, nous ne pouvons pas nous gêner beaucoup! Il ne raudrait cependant pas qu'il s'imagine que je suis d'accord avec lui! Je n'aime pas du tout sa doctrine, mais j'aime assez cependant qu'il en ait une et qu'il y soit fidèle. Son voisin immédiat ne peut en dire autant! Tiens, encore un clin d'œil et un petit signe d'appel amical de la main, ah non, mon bonhomme, moi je suis d'ailleurs, je reste où je suis et vous pour arriver à moi, il vous faudrait d'abord avaler les trois autres. Quand vous aurez réussi cela, il sera toujours temps de causer. Regardons l'homme de gauche maintenant! Dieu qu'il parle bien, on voit qu'il a une longue pratique. Il y a une chose qui me frappe, c'est vraiment curieux, mais il a tout à fait la tête de son voisin l'homme d'extrême-gauche, seulement en plus gras, plus replet, plus satisfait, plus bourgeois pour tout dire. Ils ont un tel air de famille! On dirait père et fils! Pourquoi pas, après tout? L'on voit bien souvent des fils qui ouvrent boutique à côté ou en face de leur « auteur » et prétendent vendre meilleur et moins cher que lui. C'est souvent amusant, parfois tragique aussi. A le bien examiner, il n'a guère l'air de vouloir me manger, l'homme de gauche. Il a un air légèrement protecteur: il semble dire vous êtes jeune et fringant, nous avons connu cela! Il prône même, à ce que je m'entends, comme tout neuf un article « l'autonomie » que nous vendons depuis longtemps. Non, il n'est pas dangereux. L'homme du milieu, lui, roule des yeux terribles, sûrement, s'il le pouvait, il m'avalerait, mais je suis sans crainte. Les yeux seuls sont terribles, les dents sont usées. C'est une ruine. S'il n'était pas encadré des deux côtés, l'homme du centre s'effondrerait; maintenant, il s'accroche désespérément d'une main à droite, de l'autre à gauche. Si j'étais son voisin immédiat, je sais bien ce que je ferais! Voyons l'homme de droite. Il crie très fort, mais il me semble que lui aussi cligne de l'œil par le trou de son masque: il a l'air de dire « Ne te frappe pas, c'est du chiqué; garde la place, j'arrive. » Oui, mais à la place où je suis, il n'y a qu'une place! Alors, il voudrait me manger, lui? Non, mon cher voisin, pas d'illusion, j'ai meilleur appétit que vous, mes dents sont plus solides, mon estomac plus jeune, si vous venez à ma place, c'est vous qui serez mangé, gentiment, proprement, mais mangé tout de même... Hein? Quoi? Ils s'arrêtent tous? La représentation est terminée? Mais je n'ai rien dit, moi! Je n'ai pas encore ouvert la bouche. Attendez, la fois prochaine j'aurai ma revanche. Edmond VAN DIENEN.

Le Rouge et le Noir autour du monde...

DANS LA SARRE AVEC LES FRANÇAIS

Reportage par Thomas-Nitchevo

(Suite)

III
Au Finansambt.

Tout à l'opposé de Spiekeren, dans la direction de l'Allemagne, un vieux quartier d'aspect anversois avec ses boutiques de 8 heures du matin, ouvertes ou déjà fermées. Une charrette, puis de longs trams blancs rompent parfois le silence du macadam ou des pavés qui se bombent, sans ratures et gris, au soleil pâle. Propreté monotone. Une auto glisse éblouissante à laquelle l'immense agent casqué de blanc de la Marktplatz imprime, sans conviction, le sens, d'un bâton crème. Le policier se tient immobile auprès d'une fontaine en fer forgé. Et moi je continue tout droit, enfilant les avenues après les avenues, plus claires à mesure; une annexe à Long-Island. Au bout des enseignes Ford ou Packard, après les parcs à la française, après le tram blanc, après Tervueren, c'est le Finansambt.

La Haute Direction des Finances de la Sarre occupe un bâtiment enclos dans la verdure basse de la Mainzerstrasse. Et aux grilles (car il y en a pour chaque service) s'accrochent des blasons aux armes de la Sarre — bleu-blanc ou rouge-bleu ou blanc (soleil)-bleu — qui évoquent la marine des chalands du Rhin.

Et soudain autre chose, en gravissant des escaliers de clinique : une odeur de vernis, un parfum de femme et le bruit léger d'un fin talon sur le lino du palier au-dessus. Ce sont les symptômes mêmes d'Aix-la-Chapelle, de la Hauptzollamt et des bâtiments alliés de toutes les villes d'occupation. Les Français ne veulent pas moisir ici.

Lorsque j'arrive au second palier maintenant solitaire, la cascade des machines à écrire et une voix d'homme franchissent d'un coup le vitrage martelé des portes en pitchpin...

Et aussitôt je me trouve devant M. Strobel d'Affingen, attaché au ministre français et ancien sous-préfet d'Alsace. Un de ces hommes de l'ancien régime, l'homme d'une conversation, d'un cigare et d'une conclusion.

Le bureau vibre presque de lumière, tendu de vert d'eau et éclairé par la baie, longue d'un mur.

M. Strobel se lève très courtois et, écartant le lourd rideau des vitres :

— ...Vous voici à l'abri des fumées du pays. Au-delà de l'avenue, c'est la région des grands céramistes qui, à côté des mines, ont tissé avec les métallurgistes et les verriers, l'industrie propre de la Sarre... Comme tout cela se ramène à peu de choses, n'est-ce pas? A une seule grande réalité : les 50.000 ouvriers qui y travaillent...

Et nous contemplons tous deux l'horizon pur que des cheminées rouges, très loin, rattachent aux nuages blancs par de petits panaches inconsistants.

Une employée entre, jeune et un peu forte, une lourde torsade de cheveux bleus ballant un rien dans la nuque. De ses yeux très bleus surgit l'étincelle d'un sourire aussitôt éteint : elle salue dignement mais en inclinant aussi le buste. Berlin est loin.

Et M. Strobel d'Affingen rit finement comme un molosse, tout le visage soudain en machicoulis. Mais bientôt sérieux et seul avec moi, il rétablit l'harmonie : ses traits sont d'un sportif au regard précis, presque sans tendresse...

— Prenez un cigare, je vous prie, et parlons de la Sarre...

Le problème se pose : un territoire enlevé à l'Allemagne par le traité de Versailles et prêt à la France en compensation de la destruction des mines de charbon dans le Nord; tout porte donc à croire que mon pays s'est jeté sur cette portion inférieure au plus petit de nos départements — 1.860 kilomètres carrés — avec une ardeur de prosélyte... Il n'en est rien.

Peut-être avez-vous entendu parler des différents gouvernements de la Sarre : aucun n'a « donné ». Et maintenant que nous allons abandonner des efforts vieux de dix ans, l'on se rend compte de l'effroyable solitude où se sont trouvés en tout temps les dirigeants français... Le gouvernement, voyez-vous, n'a su que se laver les mains de la faiblesse de l'un et applaudir aux exactions militaires de l'autre...

— Aussi vous rapporterai-je, M. d'Affingen, les curieuses paroles d'un Allemand, ces jours derniers : « La France nous paraît se désaisir des intérêts de la Sarre et vouloir se débarrasser au plus tôt d'une obsession. »

— ...Paroles très vraies et dont je n'eusse pas osé faire courir le bruit. Les apparences

Allo 17.55.10! Prenez rendez-vous chez le portraiture S. Polak, 48, chauss. d'Haecht, Bruxelles.

CHAQUE SAMEDI
à 2 heures précises

grande vente publique par huisserie de mobiliers de tous genres, riches et beaux, salles à manger, chambres à coucher, salon velours et clubs, fumoirs, installations de bureau, pianos, pianolas, phonos, meubles dépareillés, armoires, bibliothèques, meubles anciens, tapis de Tournay, persans, chinois, vases, potiches, porcelaines Chine, Japon, Sèvres, Delft, colonnes marbre, services à dîner et à déjeuner Limoges et autres, cristaux, argenterie, bijoux, tableaux, etc.

Hôtel des Ventes Elisabeth
324, rue Royale (Arrêt Eglise Sainte-Marie)
BRUXELLES

sont malheureusement là et jusqu'à l'arrivée du général Andlauer, les Prussiens avaient beau jeu. Le général Andlauer, le premier de nos représentants qui connaît l'Allemand, fut aussi le premier à s'introduire dans la bonne société sarroise et à s'y faire estimer... Mais on eut tôt fait de le rappeler...

M. Strobel d'Affingen en parle avec calme, une sorte de sourire aux lèvres, ce sourire du sceptique racé qui connaît l'Histoire. Et il ajoute parfois aussi quelques notes au crayon sur un bout de papier car la seule note blanche parmi trois livres richement reliés, les garnitures de marbre noir et le vert de l'écritoire. Puis il se lève et ouvre une minuscule bibliothèque :

— ...Ce livre, continue-t-il en me tendant un fort volume broché d'édition récente, recèle les dernières statistiques du commerce sarrois. En gros, vous y verriez que la Sarre, entr'autres transactions, a acheté jusqu'ici à la France pour plus de deux milliards par an... Et quand je parle de la France, il conviendrait de ne mentionner que la seule Alsace-Lorraine, devenue, pour ainsi dire, la raison sociale de la Sarre... J'assume ici la besogne française des statistiques : vous pouvez m'en croire...

— Cependant M. Wilson au début ne redoutait-il pas de créer une nouvelle Alsace-Lorraine?

— Bien sûr et c'était d'un ridicule outré; il ne s'agit pas, en effet, d'envisager une conquête et une rééducation. L'intérêt économique ici aplatisse tout... Notez que la Sarre et la Lorraine sont intimement liées par leurs besoins mutuels : la première détient le charbon et la seconde produit la minette... la minette lorraine. Toute la question sarroise en est là.

— Et que penser, M. Strobel, des prétentions allemandes?

— Je pense qu'elles sont injustifiées — la Sarre, dès avant 1815, appartenant à la France et en conservant certain esprit comme certains styles — mais que les pangermanistes n'ont pas tort d'exploiter à leur profit le cœur des petites gens qui ne songent qu'à leur travail et n'ont jamais entendu parler de la France...

— Mais leur intérêt même ne les guide-t-il pas vers la France?

— Ce n'est plus leur intérêt, monsieur, qui les guide, mais bien la main des magnats de la Mine et de l'Industrie. Savez-vous qu'ils se montrent heureux actuellement d'un projet allemand sur les assurances sociales?... Ah! ils savent bien, ces Prussiens, par où les prendre...

— Un mot encore, M. Strobel, des autres industries...

L'attaché français, qui s'était levé, s'arrêta :

— Eh! bien, voici : la métallurgie est tout naturellement sortie de la richesse en charbon; elle a de nombreux débouchés, tant ferroviaires que fluviaux, et je ne saurais assez admirer M. Lambert, votre compatriote, pour la haute compétence qu'il a montrée dans cette question épineuse des chemins de fer. Maintenant tout marche à merveille. Et quant à la céramique, je n'en dirai qu'un bien (car elle est si appréciée à l'extérieur qu'elle se passe de commentaires) c'est qu'elle ait été implantée en Sarre par la famille belge des Goffontaine. Ce nom vous dit peut-être plus qu'à moi... Mais décidément votre pays est partout

Et M. Strobel d'Affingen, s'inclinant à la hildago, me congédia.

Cela m'a valu vers les 11 heures, de prêter une attention toute neuve à la ville. Les premiers dineurs y déambulent et il est rare d'y rencontrer des exotiques ou des flâneurs, car il n'y a pas d'Université et les femmes s'y prostituent simplement ou sont honnêtes. Beaucoup d'employés, de pelisses et de parfums rapides et l'on dirait vraiment, aux douze coups de midi, qu'il n'y a plus que des Sarrois intègres, préoccupés de problèmes européens, au grand dam de leur dîner.

IV

Le beau dimanche
ou les pied-à-terre de Germania.

Johann est un grand jeune homme aux yeux noirs, aux vêtements noirs, d'une allure souple et cassée à la fois. Il aurait l'air tout à fait mélancolique s'il ne souriait le plus souvent avec un faisceau de drapeaux alliés derrière lui et lorsque des Françaises l'enveloppent, au cours des promenades, d'un regard semé d'étoiles comme la place de la Concorde ou le jardin du Luxembourg. Sa mère est pangermaniste; une silhouette énorme et dure qui dit « och » du fond de la poitrine et sans faire tomber son lorgnon et cordonnet noir. Johann ne l'aime pas et c'est pourquoi il ne la voit qu'à quelques heures des repas; il n'a plus jamais aimé son père, le feldwebel prussien qui cambre son effigie au mur de la salle à manger et sur tous les buffets, deux rangs de lauriers au-dessus du front. Quand on lui en parle, Johann insinue que ce doit être son père qui aimait la guerre et n'a pas voulu en revenir, mais que lui était trop jeune au début de la tourmente pour s'attacher à un guerrier.

Car Johann n'a que 18 ans et quoique

Sarrois employé dans une banque allemande, n'a jamais porté de jugements séparés que sur l'Allemagne ou la France. Sans doute, à Sarrebrück, c'est l'enfant le plus attaché à la France, c'est l'être qui se demande, à l'instar des jeunes filles et des vieilles dames sentimentales d'ici en quoi les Belges peuvent bien n'être pas Français. Mais il y a aussi en Johann une lourde responsabilité : aimant l'art et les poètes de tous les pays, il a accepté, contre sa race, la primauté du Spirituel. Et c'est par amour de Henri Heine, de Schuman et des grands inspirés germaniques, que Johann juge maintenant l'Allemagne guerrière devant cette France aux mille bras latins qui enserre peu à peu le monde à l'exclusion d'un îlot de fer...

* *

...Puisque nous nous rencontrons, Johann et moi, devant la *Librairie Française de la Sarre*, par ce beau dimanche ensoleillé, à l'affût de la même actualité, cherchant d'instinct les mêmes poètes et les mêmes vers, nous ferions ensemble un bout de chemin. Johann est toujours vêtu de noir, gants et cravate. Il sourit encore avec mélancolie et penche un peu la tête pour me répondre... Nous déambulons dans la clarté de dix mille cigarettes sous des chapeaux clairs à visage roses. Comme l'on sent bien ici, aux environs de la gare, qu'il existe une rive droite où se reposent et jouent au bridge la diplomatie de passage et les vieilles familles sarroises ou simplement allemandes, industrielles ou de fonctionnaires!

Avant de passer de l'autre côté, sur cette rive gauche de la Sarre, fertile me dit-on en dessous allemands, Johann me propose une halte au *Locarno* où l'on sert sans allusion politique un excellent café opaque. En entrant, Johann a salué à la ronde, s'inclinant comme pour une présentation :

— Cette mode m'ennuie, m'assure-t-il en s'asseyant; ah! que vous êtes heureux dans votre beau pays... A Paris, je ne saurais jamais les étrangers. Entrer dans un café était alors un plaisir et y demeurer anonyme, en face du jour inconnu, une volupté... Veuillez donc prendre de ce sucre...

Johann parle le français le plus poétique sans le moindre soupçon d'accent.

— C'est un plaisir, dis-je, auquel M. Streseman lui-même n'était pas insensible, lorsqu'il parcourait nos boulevards...

Johann paraît très content et heureux de vivre :

— M. Streseman fut un grand Européen, mais il était de culture germanique! Nous lampions nos cafés opaques.

— La Sarre, ajoute-t-il, est bien cette contrée neutre qui vend avec satisfaction le charbon et l'acier à la France...; mais venez voir s'il n'y reste rien de l'Allemagne... Et nous sortimes.

* *

Par un hasard extraordinaire défile ce matin une société de gymnastique comme il en existe certainement beaucoup du côté de Berlin.

Depuis longtemps l'aigreur des fifres nous obsédait et lorsque nous eûmes passé le pont et abordé la rive gauche, Johann dit, les entendant plus aigus à mesure ainsi que des rues entières qui s'emboîtent : — « ...Autrefois, ils accompagnaient le tambour, le vieux rituel de l'armée allemande nous revient déjà... » Un immense bus blanc passa et je me souvins avoir entendu dire que ces mastodontes incommodes n'étaient conservés qu'en prévision de la guerre. Transport de troupes? Ambulances? A quoi sont-ils destinés? L'un glisse et l'autre le suit et toute la circulation s'en trouve arrêtée...

Johann crie soudain : « Les voilà! » Lui, gueittait les gymnastes.

Cela tient de la théorie antique, de l'armée anglaise et surtout de l'armée allemande. Les Anglais, en décembre 1929, quittèrent la Sarre au pas de parade; toutes les jambes gauches s'élevèrent jusqu'à l'horizontale et ne se posent, rigides, que pour permettre aux droites de se tendre, elles aussi, au ralenti. Et là-dessus les fifres hululent, les fifres sifflent à petits coups, les tambours grondent des flons-flons. Il y a en tête quelques moustachus de 40 ans qui dévorent l'air tiède droit devant eux, sans dévier d'un regard. Puis viennent les éphèbes, de jeunes Fritz blonds et bronzés qui, eux, sourient aux spectateurs. Et alors enfin surgissent des femmes de tout âge, en nombre double, triple de celui des hommes. C'est la plus curieuse des attractions, celle qui nous révèle le mieux l'amour qu'elles mettront à enfanter. Des maillots jaunes, des maillots bleus; d'autres que le soleil déteint au loin; et chaque couleur formant un peloton. La grasse et courte dactylo de seize ans; Edwige, un fourreau de soie bleu — des yeux noirs — qui de ses vingt ans offrait pudiquement des cravates dans l'Eisenbahnstrasse; et jusqu'à la longue et maigre doctoresse de la rive droite, la mère d'un petit Fritz qui est en tête; toutes sont là. Et elles ont des visages blancs et larges comme les rescapés de la noyade; les plus grasses ont aussi deux plis de chair qui tombent du haut des cuisses,

sans que les larges jambes des culottes de toile étirées comme des vertugadins les couvrent autrement qu'à la dérobee. De la chair blanche sans consistance, celle qui voit le soleil pour la première fois; mais surtout des jambes cagneuses, aux cuisses mal séparées et mal équilibrées, où l'on devine l'enrobage des jupes étroites ou le long refolement de la pudeur. Toutes ces femmes avancent librement à la lumière, les yeux allumés d'une flamme mystique; et elles sont dix, et elles sont cent, trois cents peut-être, toutes de la meilleure société, que l'on n'eût pas osé accoster hier, et que des yeux sarrois, français et belges, devètent aujourd'hui sans les faire rougir.

Mais là-dessus les fifres hululent, les fifres sifflent à petits coups, les tambours grondent des flons-flons...

Johann murmure : « C'est la plus forte école de nationalisme. Ces sociétés existent partout en Allemagne et se produisent aux grands anniversaires.

Je me souviens alors seulement qu'ils fêtent aujourd'hui la date du 30 juin. Un vieux *Matin* traîne dans ma poche; eh bien! oui, toute la Ruhr est évacuée. Celle-ci, selon le graphique du journal parisien, englobe même la Sarre dans sa troisième zone.

Voudrait-on donner tort à M. Briand d'avoir affirmé que ce territoire échappait aux conventions de La Haye?

* *

La fête continue... Et c'est au tour, je crois, des institutions allemandes, d'une vieille respectabilité, comme les maisons de prostitution et les sombres banquettes des pipes en commun.

Johann m'a d'ailleurs rappelé qu'il y a, dans la Moltkestrasse, à côté de cinq ou six petites « boîtes » à maquignons et de la caserne Foch d'aspect pluvieux, au moins un café de tendances politiques. C'est le café Moltke. Le cauchemar des soldats français et belges a toujours été cette façade postérieure d'un établissement consigné, dont ils aperçoivent tant de fenêtres troublantes et parfois une jeune femme à la croisée, lorsqu'ils descendent en ville. Ils en rêvent le soir jusqu'à l'extinction des feux et, après neuf heures et demie, les refrains populaires de l'accordéon et du piano viennent toujours les envelopper de feuillages allemands où l'on dirait qu'il a plu, tant ceux-ci sont odorants. « O dona Clara!... »

C'est presque l'automne et, à chaque feuille qui tombe dans le silence des cours nocturnes, s'attache une note de la chanson sentimentale, défilante et triste. Et il y a en Sarre, comme en Allemagne, des paquets de romances semblables où l'on pleure le regret d'amours titaniques ou de saisons enfuies, avec le désir plein la gorge d'une plus grande Allemagne. Heureusement nos soldats — ceux qui portent le bonnet de police à floche et les autres, au bonnet tout court; celui de Clémenceau — secouent leur nostalgie dans le spectacle des fins de nuit. Hier encore, c'était une espèce de nain bossu que des gendarmes, à la solde de la S. D. N., poursuivaient sans grand enthousiasme. Quand ils l'eurent rattrapé trois fois de suite, lui s'échappa encore, refusant de décliner son identité... Et les bons gendarmes, au bruit ferraille de leur grand sabre, s'en sont allés les bras au ciel pour enfin téléphoner à la police sarroise. Les pandores bleus n'y vont pas de main morte : une raffle; et aujourd'hui matin, la plus belle des prostituées a été emmenée en automobile pour Dieu sait quelle destination; mais on la ramena à l'heure de midi...

Dirai-je que le café Moltke est vraiment un café politique. Peut-être...

Il n'y a bien que ce haut portrait du fameux général qui, avec un profil de cardinal soucieux, regarde la porte d'accès aux chambres d'amour; cela se passe au-dessus d'un comptoir, pas plus large qu'une table de jeu, où un gros Allemand placide sert de l'authentique « München ».

Mais ne sortons pas trop vite. Ces conversations sont trop calmes. (Tout à l'heure, on lancera les verres au mur; des jeunes gens très distingués coucheront les languereuses et fines pensionnaires sur leurs genoux; et cela c'est très normal); les gros monsieurs, et les dames que l'on dirait échappées aux buanderies, parlent trop dans les coins. La Sarre, le retour au Reich, quand nous serons libres : voilà ce que l'on entend au début de l'après-midi. Seuls débris sans doute de discussions qui furent véhémentes au « Moltke », jusqu'au jour où la Commission de Gouvernement mit un frein à l'idéalisme.

Nous regagnons, Johann et moi, les seuils mêmes de la rive gauche et, en cours de route, le fils de la pangermaniste poursuit :

— Avez-vous vu, au Moltke, la petite Elsa, celle qui a les lèvres si rouges, les dents si blanches que l'on dirait qu'elle va mourir? Vingt-deux ans, et elle se donne en pâture depuis l'hiver dernier... C'est une intellectuelle, oui, oui, ne riez pas... C'est affreux! Un jour, elle m'a emmené dans sa chambre. Vous savez, une de ces minuscules

fenêtres qui regardent par derrière sur la Moltkestrasse; eu vous n'imaginez pas ce que c'était poignant... Un large divan de cuir. Au-dessus pendent ses robes et ses manteaux parfumés. Plus loin, à droite, la psyché et tous les accessoires de maquillage... On se serait cru dans une loge d'actrice... Et surtout, ce qui m'a le plus ému, trois livres, rien que trois sur la table du fond : des *Œuvres Choisies* de Heine, *Liliane* et *Paul* par Heinrich Mann, et *Les Croix de Bois*... Oui, oui, je vous assure, les *Croix de Bois*...

— Elle a des lettres, opinai-je d'un ton sec, mais vous a-t-elle dit aussi qu'elle est payée par Berlin pour attirer dans son antre les jeunes soldats français et belges et leur transmettre ce qui ne se voit que trop dans ses yeux bouleversés?...

Johann baissa la tête avec accablement et ne répondit rien. Peut-être ai-je été dur! Ce sont ses frères quand même...

* *

Irons-nous maintenant jusqu'à la *Bécasse française* qui, à deux pas de l'aristocratie nive droite, plante ses deux vitrines de campagne où sèchent trois petits pains?

Ce dimanche soir — pourraient épiloquer les têtes rases et les Mina qui nous croisent — fut entièrement consacré au Sport et à l'Amour. Certes, il y a loin jusqu'à l'*Amor* et *Dolor*... plus loin même que de Tipperary à Berlin, malgré les congrès navals. Fin de dimanche semblable aux autres, mais où l'on fut un peu plus triste, parce qu'on le sait le meilleur d'un été pluvieux et qu'à l'annonce de l'automne se joint celle d'un changement de régime. Il y a, malgré tout, de bons promeneurs qui redoutent les complications. Ce sont les « Famille » qui rentrent à nuitée dans la poussière et les fleurs. Cependant que les autobus, toujours les bus blancs, portent des rumeurs, des chants qui s'étouffent aux gueules des rues...

— Venez-vous? m'a demandé Johann. Et c'est ainsi que je suis allé à la *Bécasse française* aux environs de 18 heures.

Je ne m'attarderai pas sur les agapes que tiennent précisément, ce soir, quelque trente invertis notoires dont on me dit qu'ils sont, pour la plupart, d'anciens officiers. Leurs cris, dans la salle à côté, ne diffèrent guère de ceux que l'on entend aux banquets d'administration. Il me paraît plus intéressant de vous dire comment un grand diable de communiste est venu me trouver au cours du repas.

— Monsieur, prenos un verre!

Cette voix m'étonne et l'offre est assez anormale pour croire à un ivrogne et refuser net.

Mais il insiste. Johann aussi, car l'homme parle français avec l'accent opiniâtre et plus lent de certains Bordelais...

Et nous avons passé toute une soirée à discuter de l'humanité et de ses destinées. Un de mes meilleurs souvenirs de Sarrebrück.

L'homme — dont j'ignorai toujours le nom — avait fait la guerre dans l'armée française. C'était un grand gaillard, au dos un peu voûté, dont le visage entièrement glabre, douloureux et ironique, abritait des yeux sombres plus qu'expressifs. Son érudition était prodigieuse non moins que sa conversation. Longtemps je crus voir, à l'autre bout de la nappe à carreaux rouges, le légendaire Henri Béraud, avec ses poings décisifs et sa voix littéraire. Et je n'ai su que beaucoup plus tard que j'avais rencontré un agitateur payé par Moscou à raison de six mille francs par mois. Il portait une large casquette à carreaux, un foulard et des vêtements amples sans un pli.

— N'est-ce pas qu'il parlait bien! m'a dit Johann en me ramenant. Et pour le tranquilliser, j'ai laissé tomber : « Beaucoup de Français sont ainsi! »

Johann parla à nouveau de Henri Heine, puis de Verlaine.

La nuit était obscure.

Et je songeais à toute cette flore inexploree, à tous ces éphèbes voués à la Poésie, que les Français n'ont pas utilisés et dont on dira — traduisant la mention d'un diplôme de Johann — qu'ils méritent beaucoup de félicitations pour la peine qu'ils prirent à apprendre le français.

(A suivre.)

Maurice THOMAS-NITCHEVO.

AUX

100.000 Assiettes

Faïences, Verreries, Porcelaines de toutes marques

188*, Rue Blaes, Bruxelles

Téléphone 198.05

Expédition franco dans toute la Belgique

GROS, DÉTAIL



Capilos assure la repousse des cheveux et en arrête la chute.

Dans toutes les Pharmacies et chez M. VAN DER BORCHT, 114 rue Delcour, Tél. 37.14.02

1930

Table alphabétique des auteurs

1930

ADAM, Georges.

Nouvelle: *Bâtir sur le sable*, n. 21.
Critique: *Romancières anglaises*, n. 17. — *Poésie à babord*, n. 26. — *Le Contrepoint*, d'A. Huxley, n. 29.

AUGIS, Marc.

Nouvelles: *Rolla n'était pas mort*, n. 2. — *La Vierge polychromée*, n. 9.
Choses vues: *Akarova*, n. 1. — *Le Congrès des cabots*, n. 4. — *Poupées de cire*, n. 5. — *A la Cour d'Angleterre*, n. 8. — *A propos de l'Exposition*, n. 12. — *A l'ombre de Vénus*, n. 14. — *Lettre anglaise*, n. 14. — *Salle d'attente*, n. 22. — *Associations-nous*, n. 24. — *A la Lanterne Sourde*, n. 27.

AVERMAETE, Roger.

Nouvelles: *La coupe de cristal*, n. 6. — *La descendance de William Brown*, n. 25.
Chroniques: *Découverte de l'Amérique*, n. 7. — *Faune anversoise*, n. 18.
Polémiques: *Si nous parlions de la Presse?* n. 24. — *Mise au point* (réponse à Milly, de la Gazette), n. 29.

AYGUESPARSE, A.-C.

Page politique, n. 35.

BAILLON, André.

Nouvelles: *La classe en plein air*, n. 4. — *Eve et Kiki*, n. 16 et 17.
Bonnes pages: *Le neveu de Mademoiselle Autorité*, n. 11.
Chroniques: *C'est du moins mon avis*, n. 5, 6, 7 et 24. — *Avez-vous remarqué?* n. 8 et 18. — *Sachons élever bébé*, n. 9. — *Ragots de Marly*, n. 10. — *Grotesques*, n. 22.
Polémique: *Je demande la parole* (réponse à Roger Avermaete, sur la Presse), n. 25.

BAUTHIER, Frédéric.

Critique théâtrale: *Métamorphoses*, n. 1. — *Mariage*, n. 3. — *Réalisme*, n. 4. — *Mirage*, n. 5. — *Ouverture de la saison*, n. 24. — *Carine*, n. 27. — *Réouverture du Théâtre du Marais*, n. 29. — *Bernard Shaw*, au théâtre du Marais, n. 31. — *Stève Passeur*, au théâtre du Marais, n. 34. — *L'Anglais tel qu'on le mange*, n. 36.

BEAUDUIN, Théo.

José Gers (Prix Verhaeren), n. 10.

BEBRONNE, Robert.

Choses vues: *Maraudages bruxellois*, n. 3, 5, 7, 8, 9, 11, 13. — *Notre affaire Dreyfus* (L'affaire Joris), n. 19. — *Ratillon*, n. 27.
Reportage: *Comment je suis devenu interprète*, n. 18, 20 et 21.
Interview: *George Carnir, chef électricien et romancier*, n. 13. — *Pierre Daye en vacances*, n. 26.

BERGER, Liane.

Prix Goncourt 1930, n. 36.

BERNARD, Charles.

Billets, n. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 25, 28, 30, 31, 33.

BERNIER, Armand.

Parabole moderne, n. 21.

BISSCHOPS, Fernand.

Critique littéraire: *La porte de l'amour et de la mort*, de Raph. Petrucci, n. 21. — *Le Feu*, de d'Annunzio, n. 35.
Une science nouvelle: *le Spiritisme*, n. 26.

BLANDIN, André.

Nouvelle: *Une histoire de Saint-Nicolas* (texte et dessins), n. 32.

BOHY, Georges.

Pages politiques, n. 32 et 36.

BORGINON, Henri.

Pages politiques, n. 32, 34 et 36.

BOUCKAERT, Albert.

Documentation littéraire: *Théophraste Renaudot n'est pas l'inventeur du journalisme*, n. 2. — *La jeunesse de Camille Lemonnier*, n. 3. — *Souvenirs littéraires sur Waterloo*, n. 9. — *Autour de la mort de Conan Doyle*, n. 12. — *Autour de la mort d'Emile Verhaeren*, n. 31.
Documentation artistique: *Simplex rapprochements* (les plagats au Salon de la Mine souriante), n. 5.
Anniversaires, n. 5, 6, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36.

BOURGOIS, Pierre.

Polémiques: *Les poètes bruxellois au panier* (réponse à l'interview de Pierre Daye par Robert Bebronne), n. 27. — *Sus à Georges Eckhoud!*, n. 28. — *Réponse à Léopold Rosy*, n. 31.
Art dramatique: *Ratillon*, n. 28.

BRAVIDA (commandant).

Le « Scientiste » malgré lui, n. 22.

BURNIAUX, Constant.

Croquis bretons, n. 19.

CHARLES, Géo.

Reportage: *Brésil 1930*, n. 27, 28 et 29.
Interview: *Quelques instants avec Daniel-Rops*, n. 31.
Notices bibliographiques, n. 30.

CHATELAIN-TAILHADE, Pierre.

Parade d'humour (critique du Salon de la Mine Souriante), n. 5.
Critique littéraire: *Palmes et chardons*, n. 9. — *A pleine auge!* n. 11. — *L'art d'André Bailion*, n. 11. — *Un laboureur: Francis André*, n. 13. — *Sans courtoisie*, n. 15. — *Cœurs en vacances*, n. 17. — *Parole d'homme*, n. 27. — *L'autre Francis André*, n. 31.Histoire littéraire: *Laurent Tailhade à la Santé* (documents inédits), en collaboration avec Mme M.-L. Laurent Tailhade, n. 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 24. — *Le pendu de la rue de la Vieille Lanterne* (Gérard de Nerval), n. 21. — *Un après-midi chez Murger*, n. 26. — *Traité confidentiel de journalisme*, n. 29, 34 (à suivre).

CHEF DE RAYON (Le).

Aux Quatre Saisons, n. 3, 5, 7, 12.

CHENOY, Léon.

Du nouveau sur Wagner, n. 3.
Critique littéraire: *Aux lieux du brasier*, de Lucien Christophe, n. 32. — *Les filles du désir*, de Franz Hellens, n. 35. — *Rosa*, de Knut Hamsun, n. 36. — *Nouvelles comédies du Ghetto*, de Israël Zangwill, n. 36.
Notices bibliographiques, n. 10 et 30.

CISELET, Georgette.

Pages politiques, n. 32 et 34.

CLOSSON, Herman.

A travers chants, n. 3 et 33. — *Céphale et Procris*, n. 7.

CONRARDY, Charles.

Nouvelle: *Je suis Charlie Chaplin*, n. 16.
Portraits: *Edward Embank*, ou le Bavard magnétique, n. 3. — *Georges Ramackers*, n. 5. — *Max Deauville* ou le Médecin malgré lui, n. 8. — *Pierre Daye*, ou l'Errant non juif, n. 10. — *Georges Linze*, n. 11. — *Van Offel*, n. 27.

COUSSON, Henri.

Chats et critiques, n. 13.

CROCKAERT, Jacques.

Page politique, n. 32.

DASNOY, A.

Critique d'art: *Les Expositions*, n. 26, 27, 29, 30, 31, 33, 35.
L'Art nègre, n. 34.

DAYE, Pierre.

Nouvelle: *Pas comme les autres*, n. 1.
Polémique: *Les poètes bruxellois au panier* (réponse à Pierre Bourgeois), n. 28.

DEAUVILLE, Max.

Nouvelles: *Aristide Mourmelon*, n. 2. — *La Femme en caoutchouc*, n. 6. — *L'enterrement systématique*, n. 26.
Livres de Guerre, n. 4.
Après le Congrès du Pen-Club, n. 15.
Notices bibliographiques, n. 30, 31, 32, 33, 35.

de BERGEN, K.

Eugenio d'Ors, n. 32.

Sur la découverte de Bruxelles, d'Albert Guislain, n. 34.

DE CRAENE-VAN DUUREN, L.-H.

Page politique, n. 36.

DEHAYE, Marcel.

Une soirée aux Deux-Roses, n. 36.

de KERCHOVE, Arnold.

Nouvelle: *Le fonctionnaire*, n. 35.

DEKEUKELEIRE, Charles.

Le cinéma: *Un nouveau film de Pabst*, n. 8. — *Regard sur le film français*, n. 9. — *Pour un film de durée*, n. 13. — *La portée d'impudence*, n. 13. — *Les mangeurs d'hommes*, n. 15. — *Erik le Mystérieux*, n. 17. — *L'arche de Noé*, n. 20. — *Où reste le film belge?* n. 22. — *A l'Ouest rien de nouveau*, n. 25. — *Avant le Congrès international du Cinéma indépendant*, n. 31. — *Le 2^e Congrès international du Cinéma indépendant*, n. 33, 34 et 35.

de LANTSHEERE, Gérard.

Un spécialiste de l'évasion, n. 21.

Polémique: *Eclaircissement* (réponse à Roger Avermaete, sur la Presse), n. 30.

de la VALLEE-POUSSIN, Et.

Page politique, n. 33.

de LAVELEYE, Victor.

Page politique, n. 35.

DEL DONGO, Fabrizio.

Sur les pics de Montparnasse, n. 13 et 22.

DELEN, A.-J.-J.

L'Exposition d'Art flamand d'Anvers, n. 14.

DÉRYCKE, Gaston.

Ne jugez pas, n. 25.

DE SOETE, P.

La journée des contrastes, n. 13.

DESONAY, Fernand.

Promenades apennines, n. 23.

D'HARVE, G.-O.

Flamands et Wallons, n. 17 et 18.

DILLEN, Jef.

La leçon de l'Exposition d'Art flamand, n. 15.

DON AMINADO.

Bruxelles jugée par un écrivain russe, n. 5.

DONNAY, Léon.

La Petite Semaine, n. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30.

Page politique, n. 33.

DOUX, A.-G.

Trois poètes français, n. 19.

DUCHATTO, Michel.

Théâtres wallons, n. 35 (à suivre).

DULONGE, Georges.

Images congolaises: *Alice Kateketa*, n. 28. — *Le clerc Fauxcol*, n. 31. — *Grain de café*, n. 34.

DUVALLON, Henri.

Propos sur les critiques, n. 17. — *A propos de biographies*, n. 20. — *Paradoxe du désordre*, n. 26.Critique: *Promenade au Pays des fées* (Le vagabond sentimental, de t'Stevens), n. 27. — *Notices bibliographiques*, n. 31 et 33.

ENFANTS TERRIBLES (Les).

Epilogues sages, n. 2, 4, 6.

ENGLEBERT, Omer (Abbé).

Nouvelle: *Minouche blasphème*, n. 15.

ENSOR, James.

Fautes et pompiers, n. 2.

ERNESTAN.

Page politique, n. 36.

EWBANK, Edward.

Bavardages littéraires: *M. le Maire, grand favori*, n. 1. — *Physique et métaphysique conjugales*, n. 3. — *Vingt-neuf mois d'exil* (Léon Daudet), n. 5. — *Cothurnes et Corsels étroits*, n. 7. — *L'œuvre préméditée de Paul Morand*, n. 9. — *Deux livres belges*, n. 11. — *Un romancier catholique* (Mauriac), n. 13. — *L'Humanité, l'Amérique et M. Duhamel*, n. 15. — *Les lieux littéraires des Pyrénées occidentales*, n. 17. — *Les jeux de Maurice Maeterlinck*, n. 19. — *Corsaires*, n. 21. — *Du côté des guérisseurs*, n. 24, 25 et 26. — *Un breilan de Belges*, n. 32. — *La vie de Benjamin Constant* (L. Dumont-Wilden), n. 34.
Notices bibliographiques, n. 30.

FIBREMOLLE, Jehan.

Chroniques: *Restaurant parisien*, n. 1. — *Premier Mai*, n. 2. — *Le peuple bouge* (réponse au journal *Le Peuple*), n. 3. — *Good Night!* n. 5. — *Au soleil*, n. 6. — *Où est-il?* n. 7. — *Décret*, n. 8. — *Harmonie conjugale*, n. 10.
Poèmes: *Ballade Wibo*, n. 9. — *Ballade Clément Vautel*, n. 23. — *Ballade Verboom-Torquemada*, n. 36.

FLAMENT, Julien.

Nouvelle: *La Robe de Notre-Dame*, n. 20.

FONTAINE, Pierre.

Chroniques: *Sur Bruxelles*, n. 2. — *Sensation nouvelle*, n. 16. — *Parade*, n. 26. — *Il y a six mois*, n. 27.
Théâtre: *Fait-divers* (1 acte), n. 4.
Critique théâtrale: *Pan, aux Deux-Roses*, n. 24. — *L'Oiseau bleu*, au Palais des Beaux-Arts, n. 30.
Divers: *L'éditeur A.-A.-M. Stols*, n. 22. — *La page politique* (présentation), n. 32.

FRANÇOIS, Lucien.

Nouvelle: *Madame Hortense*, n. 28.

GAILLARD, Jean-Jacques.

L'or pour tous, n. 2. — *Achetons de la peinture aux vivants*, n. 7.

GERVER, Frans.

Nouvelle: *Déresse*, n. 14.

GIBET, J.-B.

Nouvelles: *Sous la flamme noire de la Révolution*, n. 10. — *Blanc-Blanc*, n. 16. — *L'étonnante jeunesse de Sidonie Tronche*, n. 30.
Poèmes: *Ballade des plaisirs qui se paient*, n. 8. — *Ballade du point de vue personnel*, n. 9. — *De la ville où Michel...*, n. 16.

GODDEFROY (le Détective).

Chantage, n. 11, 12, 13. — *Crolleke et ses larots*, n. 21. — *L'employé voleur*, n. 32.

GORIELY, Benjamin.

Page politique, n. 34.

GUERY, André.

Histoire littéraire: *La vie de Guido Gezelle*, n. 3. — *Joseph Castelyn*, n. 19.
Critique littéraire: *La Boue des Flandres*, de Max Deauville, n. 15.
Notice bibliographique, n. 16.
Divers: *Les grands barbares*, n. 4. — *Amédée Lynen*, *L'euphorique*, n. 4. — *Les Vikings*, n. 15.

GUISLAIN, Albert.

Bonnes pages: *Découverte de Bruxelles*, avec des photos de Willy Kessels, n. 34.
Page politique, n. 34.

H... Sam.

Y a-t-il deux arts? n. 29.

HAMAIDE, Robert.

Choses vues: *Prise d'habit au Carmel*, n. 22. — *Entr'acte*, n. 29.

HELLENS, Franz.

Nouvelles: *L'armoire*, n. 36.Polémique: *Avons-nous des critiques?* (Lettre à Georges Rency), n. 35.

HERBERT, Michel.

Reportage: *Ciel bleu, chemises noires!* n. 31, 32, 33, 34, 35.

HIXE (du Peuple).

Lettre ouverte à Jehan Fibremolle (réponse à la chronique: *Le peuple bouge*), n. 4.

HOMMEL, Luc.

Page politique, n. 34.

HOORNAERT-NASOUSKY.

Page politique, n. 33.

HOTON, Edmond.

Nouvelle: *La plus belle fille du monde*, n. 33.
Films et livres de guerre, n. 28.

HUBERMONT, Pierre.

Bonnes pages: *Treize hommes dans la mine*, n. 28.

JACOBS, Léon-P.

Page politique, n. 35.

JANSSENS, Charles.

Page politique, n. 32.

JASPAR, Marcel-H.

Page politique, n. 33.

KOCHNITZKY, Léon.

Le poète au rocher (V. Hugo), n. 16. — *Loin des pics de Montparnasse*, n. 28.

KRAINS, Hubert, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises.

Nouvelle: *Pages mutilées*, n. 5.

LACAUDALE.

Mirages d'Outre-Atlantique, n. 6.

LAMBLIN, Henri.

Décadence du roman français, n. 13. — *Décadence de la critique*, n. 29.

LAPONDER, A.-A.

Vers grossissants, n. 8. — *Avis, avis, avis!* n. 10.

LATAUGE.

Le procès Creten-Gazette, n. 27.

LELEUR.

Comment fut décidée la campagne de Russie, n. 7.

LYNEN, Amédée.

Nouvelle: *Emouvants épisodes de la vie du capitaine La Brette* (texte et dessins), n. 8.

MABILLE, de PONCHEVILLE, A.

Un beau poète: *Louis Boumal*, n. 32.

MAHIEUX, Suzanne.

Nouvelles: *Son bon plaisir*, n. 9. — *Rosine et ses flirts*, n. 17.

MARLIER, Georges.

Le remaniement du Musée ancien, n. 20.

MARTEAUX, A. (Docteur).

Page politique, n. 33.

MERAL, Paul.

Notes sur l'acte gratuit, n. 32.

MICLOTTE, A.

Notice bibliographique, n. 33.

MILO, Jean.

Lettres à Tobie, n. 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, 16, 22.
Autre critique littéraire: *Sido*, de Colette, n. 27.
Le vertu par le chant, n. 31. — *Thraso Castanakis*, n. 34. — *Deux livres, deux esprits*, n. 35.
Notices bibliographiques, n. 5, 10.
Notices sur livres d'art, n. 1, 27, 28, 30, 31, 32.
Polémique, n. 3.
Lettre ouverte à Marc Augis, n. 18.

MOUREAUX, Charles.

Page politique, n. 36.

NEUHUYS, Paul.

Nouvelles: *La Portugaise*, n. 5. — *Le portefeuille oublié*, n. 14.
Poème: *1930*, n. 29.

NITCHEVO, Thomas.

Reportage: *Dans la Sarre avec les Français*, n. 36 (à suivre).

NOC.

Pierre Charles a bien joué, n. 7.
Faux tableaux, n. 8, 9, 10, 11, 12, 13.

NOE.

Critique théâtrale:

1930

Table systématique

1930

Amérique.

AVERMAETE, Roger.
Découverte de l'Amérique, n. 7.
CHARLES, Géo.
Brésil 1930, n. 27, 28, 29.
EWBANK, Ed.
L'œuvre préméditée de Paul Morand, n. 9. —
L'Humanité, l'Amérique et M. Duhamel, n. 15.
GUERY, André.
Les grands barbares, n. 4.
LA CAUDALE.
Mirages d'Outre-Atlantique, n. 6.
WALEFFE.
Notes sur New-York, n. 11, 20.

Anniversaires.

BOUCKAERT, Albert.
Anniversaires, n. 5, 6, 7, 9 à 13, 15 à 24, 26, 27, 29 à 36.

Art dramatique.

BAUTHIER, Frédéric.
Métamorphoses, n. 1.
Mariage, n. 3.
Réalisme, n. 4.
Mirage, n. 5.
Ouverture de la saison, n. 24.
Carine, n. 27.
Réouverture du Marais, n. 28.
L'Ennemie, au Parc, n. 29.
Bernard Shaw, au Marais, n. 31.
Stève Passeur, au Marais, n. 34.
L'anglais tel qu'on le mange, n. 36.
BEBRONNE, Robert.
Ratillon, n. 27.
BOURGEOIS, Pierre.
Ratillon, n. 28.
DUCHATTO, Michel.
Théâtres wallons, n. 35 (à suivre).
FONTAINE, Pierre.
Pan, aux Deux-Roses, n. 24.
L'Oiseau Bleu, aux Beaux-Arts, n. 30.
H... Sam.
Y a-t-il deux Arts? n. 29.
NOE.
1830, n. 5.
POUPEYE, Camille.
Le théâtre japonais, n. 6.
Où il est question de snobisme, n. 32.
Parlons un peu du théâtre en Russie, n. 34.
Salomé, d'Oscar Wilde, n. 36.
THEVENET, Jean.
Josephine Baker (Grandeur et décadence de), n. 6.
DEHAYE, Marcel.
Une soirée aux Deux-Roses, n. 36.
VENDELMANS, Elza.
Le Cloître, au Théâtre Royal Flamand, n. 24.
Au « Nieuwe Volkstoneel », n. 25.

Art nègre.

DASNOY, A.
L'Art nègre, n. 34.
PERIER, G.-D.
Exotisme nègre, n. 9.

Banquets.

Banquet BAILLON.
Compte-rendu, n. 12.
La journée des contrastes, par P. De Soete, n. 13.
Banquet de PROTESTATION contre l'indifférence du Gouvernement et des Pouvoirs publics à l'égard des Lettres belges.
Annonce du banquet, n. 32.
Comité de patronage, n. 33.
Compte-rendu du banquet, n. 34.
Les réfractaires (leurs motifs), n. 35.
Polémique: Le Pourquoi Pas? et les petits moineaux, n. 36.

Choses vues.

AUGIS, Marc.
Akaroa, n. 1.
Congrès des cabots, n. 4.
Poupées de cire, n. 5.
Cour d'Angleterre, n. 8.
A propos de l'Exposition, n. 12.
A l'ombre de Vénus, n. 14.
Salle d'attente, n. 22.
Associations-nous, n. 24.
A la Lanterne Soudre, n. 27.
BEBRONNE, Robert.
Marquages bruxellois, n. 3, 5, 7, 8, 9, 11, 13.
Notre Affaire Dreyfus, n. 19.
HAMAIDE, Robert.
Prise d'habit au Carmel, n. 22.
Enracte, n. 29.
NOC.
Pierre Charles à bien joué, n. 7.
SAINT-CHRONIQUE.
En compagnie de l'agent de change marron, n. 1 à 4.
Concours hippique, n. 5.
« Trispistophte », n. 21.
Archange ou « Tonnelier », n. 22.
STEEMAN, St.-A.
Balle les coqs, n. 19.
THEVENET, Jean.
Championnats de lutte, n. 4.
Cirque, n. 36. ...
WERRIE, Paul.
Ce soir, boxe, n. 26.

Art et histoire.

Léon CHENOY.
Du nouveau sur Wagner, n. 3.

Contes et nouvelles.

ADAM, Georges.
Bâtir sur le sable, n. 21.
AUGIS, Marc.
Rolla n'était pas mort, n. 2.
La Vierge polychromée, n. 9.
AVERMAETE, Roger.
La coupe de cristal, n. 6.
La descendance de William Brown, n. 25.
BAILLON, André.
La classe en plein air, n. 4.
Eye et Kiki, n. 16 et 17.
BLANDIN, André.
Une histoire de Saint-Nicolas, n. 32.
CONRARDY, Charles.
Je suis Charlie Chaplin, n. 16.
DAYE, Pierre.
Pas comme les autres, n. 1.
DEAUVILLE, Max.
Aristide Mourmelon, n. 2.
La Femme en caoutchouc, n. 6.
L'enterrement systématique, n. 26.
de KERCHOVE, Arnold.
Le fonctionnaire, n. 35.
ENGLEBERT, Omer (Abbé).
Minouche éblouissante, n. 15.
FLAMENT, Julien.
La robe de Notre-Dame, n. 20.
FRANÇOIS, Lucien.
Madame Hortense, n. 28.
CERVER, Frans.
Détrase, n. 14.
GIBET, J.-B.
Sous la flamme noire de la Révolution, n. 10.
Blanc-Blanc, n. 16.
L'étonnante jeunesse de Sidonie Tronche, n. 30.

HELLENS, Franz.
L'armoire, n. 36.
HOTTON, Edmond.
La plus belle fille du monde, n. 33.
KRAINS, Hubert.
Pages multilées, n. 5.
LYNEN, Amédée.
Émouvants épisodes de la vie du capitaine La Brette, n. 8.
MAHIEUX, Suzanne.
Son bon plaisir, n. 9.
Rosine et ses flirts, n. 17.
NEUHUYS, Paul.
La Portugaise, n. 5.
Le Portefeuille oublié, n. 14.
PERIER, G.-D.
Le fonctionnaire futile fût-il? n. 28.
SAUVAGE, Armand.
L'étranger, n. 12.
Par hygiène, n. 18.
Le deuil de M. Savres, n. 31.
SIMONET, Jos.
Bombardement fantastique, n. 21.
TOUSSEUL, Jean.
Dans les dunes, n. 23.
VANDERBORGHT, Paul.
On enterre un gueur, n. 33.
VIVIER, Robert.
Pictje, n. 8.
Armistice, n. 30.
WENNEKERS, Louis.
L'aventure, n. 3.

Contre la guerre.

11 novembre 1930. Quatre dessins de DAUMIER.
Auteurs cités: MONTESQUIEU, LAMARTINE, FLAUBERT, E. de GIRARDIN, Ernest RENAN, Anatole FRANCE, Octave MIRBEAU, Guy de MAUPASSANT, Romain ROLLAND, Georges EEKHOU, Max DEAUVILLE, n. 29.

Critique littéraire.

ADAM, Georges.
Romancières anglaises, n. 17.
Poésie à babord, n. 26.
A. Huxley, Le Contrepoint, n. 29.
BEAUDUIN, Théo.
José Gers (Prix Verhaeren), n. 10.
BERGER, Liane.
Prix Goncourt 1930, n. 36.
BISSCHOPS, Fernand.
Raph. Petrucci (La porte de l'amour et de la mort), n. 21.
d'Annunzio (Le Feu), n. 35.
CHATELAIN-TAILHADE, Pierre.
Palme et Chardons, n. 9.
A pleine auge, n. 11.
André Baillon (l'art d'), n. 11.
Francis André, le poète laboureur, n. 13.
Sans courtoisie, n. 15.
Cœurs en vacances, n. 17.
René Meurant (Parole d'homme), n. 27.
Francis André (L'autre), n. 31.
CHENOY, Léon.
Lucien Christophe (Aux lieux du brasier), n. 32.
Franz Hellens (Les filles du désir), n. 35.
Knut Hamsun (Rosa), n. 36.
Israël Zangwill (Nouvelles Comédies du Ghetto), n. 36.
COUSSON, Henri.
Chats et critiques, n. 13.
DEAUVILLE, Max.
Livres de guerre, n. 4.
de BERGEN, K.
Albert Guislain (Découverte de Bruxelles), n. 34.
DERYCKE, Gaston.
Ne jugez pas!, n. 25.
DOUX, A.-G.
Trois poètes français, n. 19.
DUVALLON, Henri.
Propos sur les critiques, n. 17.
A propos de biographie, n. 20.
I. Sersteuens (Le Vagabond sentimental), n. 27.
EWBANK, Edw.
M. le Maire, grand favori, n. 1.
Physique et métaphysique conjugales, n. 3.
Léon Daudet (Vingt-neuf mois d'exil), n. 5.
Citharistes et corsels étroits, n. 7.
Paul Morand (L'œuvre préméditée de), n. 9.
Duhamel (L'humanité, l'Amérique et), n. 15.
Maeterlinck (Les jeux de Maurice), n. 19.
Corsaires, n. 21.
Maurice (Un romancier catholique), n. 13.
Deux livres belges, n. 11.
Un brelan de Belges, n. 32.
L. Dumont-Wilden (La vie de Benjamin Constant), n. 34.
GUERY, André.
Max Deauville (La boue des Flandres), n. 15.
HELLENS, Franz.
Avons-nous des critiques? (Lettre à Georges Rency), n. 35.
LAMBLIN, Henri.
Décadence du roman français, n. 13.
Décadence de la critique, n. 29.
MABILLE de PONCHEVILLE, A.
Louis Boumal (Un beau poète), n. 32.
MILO, Jean.
Tobie (Lettres à), n. 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, 16, 22.
Colette (Sido), n. 27.
La vertu par le chant, n. 31.
Castanakis, n. 34.
Deux livres, deux esprits, n. 35.
RADELET, Robert.
Poésie, n. 32.
ROMAIN, Lucien.
Le mystère poétique, n. 29.
Crise, n. 30.
SPAACK, Claude.
Mary Webb (Sarn), n. 28.
TOUSSEUL, Jean.
Mariano Azule (Ceux d'en bas), n. 22.
VAN LOOY, Gom.
Psychologie du poème, n. 1.
D'Octave Pirmez à Léon Cheno, n. 8.
Jean Milo, poète sans poussière, n. 10.
VERBOOM, René.
José Gers (Le bateau radoubé), n. 9.
VIVIER, Robert.
Livres de guerre, n. 19.
Diverses notices bibliographiques, par: Géo CHARLES, n. 30.
Léon CHENOY, n. 10 et 30.
Max DEAUVILLE, n. 30, 31, 32, 33, 35.
Henri DUVALLON, n. 31 et 33.
Edw. EWBANK, n. 30.
André GUERY, n. 16.
A. MICLOTTE, n. 33.
J. MILO, n. 5 et 10.
Robert RADELET, n. 9, 11, 12, 30, 33, 35, 36.
St. A. STEEMAN, n. 15.
Jos. VAN ROY, n. 10, 13, 16, 18, 28, 29, 32.
Notices sur livres d'art, par: Jean MILO, n. 1, 27, 28, 30, 31, 32.

Ecrivains.

Par Ch. CONRARDY:
Edw. Ewbank, ou le Bavard magnétique, n. 3.
Georges Ramackers, n. 5.
Max Deauville, ou le Médecin malgré lui, n. 8.
Pierre Daye, ou l'Errant non juif, n. 10.
Horace Van Offel, n. 27.
Georges Linze, n. 11.

Par K. de BERGER:
Eugenio d'Ors, n. 32.
Par Armand SAUVAGE:
Raymond Limbosch, n. 7.
René Verboom (Message à), n. 19.
Par Jean TOUSSEUL:
Hubert Krains, précurseur du populisme, n. 27.

Education sexuelle.

VACHET, Pierre (Docteur).
Le problème de l'éducation sexuelle, n. 1, 2, 3, 5 à 10.
Nudisme, n. 11 à 13.
La réforme sexuelle, n. 30.

Election d'un prince des poètes.

X...
On demande un prince! n. 18.
Polémiques, n. 19.
MILO, Jean.
Lettre ouverte à Marc Augis, n. 18.
STEEMAN, C.-H.
A propos du Prince, n. 22.

Enquête sur l'art d'aujourd'hui.

Préliminaires, n. 8.
Réponses:
N. 11, Jules DESTREE, Amédée LYNEN, Jean BRUSSELMANS, Waldemar GEORGES.
N. 12, Jean DELVILLE, Paul GUILLAUME, Franz HELLENS.
N. 13, Sébastien GASCH, Victor SERVANCKX, André GUERY, etc.
N. 14, Léonce ROSENBERG, L. DUMONT-WILDEN.
N. 15, Paul FIERENS, Floris JESPEERS, etc.
N. 16, Roger AVERMAETE, Wassily KANDINSKY, etc.
N. 17, Divers.
N. 18, Henri VANDEPUTTE, divers.
N. 20, Joseph DELTEIL, Jean CASSOU, G. CHARENSOL, etc.

Films.

DEKEUKELEIRE, Charles.
Un nouveau film de Pabst, n. 8.
Regard sur le film français, n. 9.
Pour un film de durée, n. 13.
La portée d'impudence, n. 13.
Les mangeurs d'hommes, n. 15.
Erik le Mystérieux, n. 17.
L'arche de Noé, n. 20.
Où reste le film belge? n. 22.
A l'Ouest rien de nouveau, n. 25.
Avant le Congrès international du Cinéma indépendant, n. 31.
Le 2^e Congrès du Cinéma indépendant, n. 33, 34, 35.
HOTON, Edm.
Films et livres de guerre, n. 28.
SAINT-CHRONIQUE.
Film parlant d'il y a dix ans, n. 25.
WERRIE, Paul.
En tournant avec Dekeukeleire, n. 13.

Grotesques (Prix des)

Préliminaires, n. 18, X...
Article 1, n. 20, JOURNAL D'ANVERS.
2, n. 21, L'EVENTAIL.
3, n. 22, SOIR et LIBRE BELGIQUE.
4, n. 23, MESSAGEUR de la PAIX, Mons.
5, n. 24, LE JOURNAL, Paris.
6, n. 25, LES SPORTS.
7, n. 26, DERNIERE HEURE.
8, n. 27, LE SALUT, Saint-Malo.
9, n. 28, SPECTACLES.
10, n. 30, LE JOUR, Verviers.
11, 31, L'ETOILE BELGE.
12, n. 34, NEPTUNE, d'Anvers.
13, n. 36, L'INTRANSIGEANT et le SOIR.

Histoire littéraire.

BOUCKAERT, Albert.
Théophraste Renaudot n'est pas l'inventeur du journalisme, n. 2.
La jeunesse de Camille Lemonnier, n. 3.
Waterloo (Souvenirs littéraires sur), n. 9.
Conan Doyle (Autour de la mort de), n. 12.
Emile Verhaeren (Autour de la mort de), n. 31.
BOURGEOIS, Pierre.
Georges Eekhoud (Sus à), n. 28.
ROSY, Léopold.
Réponse au précédent, n. 30.
BOURGEOIS, Pierre.
Réponse à Léopold Rosy, n. 31.
CHATELAIN-TAILHADE, P., en collaboration avec Mme Laurent TAILHADE.
Laurent Tailhade à la Santé (documents inédits), n. 13 à 22 et 24.
CHATELAIN-TAILHADE, P.
Gérard de Nerval: Le pendu de la rue de la Vieille-Lanterne, n. 21.
Un après-midi chez Murger, n. 26.
EWBANK, Edw.
Les lieux littéraires des Pyrénées occidentales, n. 17.
GUERY, André.
Guido Gezelle (La vie de), n. 3.
Joseph Casteleyn, n. 19.
KOCHNITZKY, Léon.
Le poète au rocher (Victor Hugo), n. 16.
RAMAEKERS, Georges.
Jef Casteleyn (Le génie de), n. 20.
Les leçons du Café du Globe, n. 31.
VAN LOOY, Gom.
Guido Gezelle, n. 3.
VENDELMANS, Elza.
Albrecht Rodenbach, n. 10.

Interviews.

Par Robert BEBRONNE.
George Garnir, chef électricien et romancier, n. 13.
Pierre Daye, en vacances, n. 26.
Par Géo CHARLES:
Daniel Rops (quelques instants avec), n. 31.
Par Pierre FONTAINE:
A.-A.-M. Stols (l'éditeur), n. 22.
Par Robert RADELET.
G. Ribemont-Dessaignes (Un instant du monde avec), n. 4.
Max Deauville (De la guerre à la paix avec), n. 7.
André Baillon (Aspects et paroles d'), n. 15.
Jean Tousseul (De l'homme et des hommes), n. 20.
Franz Hellens (Quelques opinions de), n. 31.
Hubert Krains (De 1880 à 1930 avec), n. 34.
Par TEUGELS, Jean:
Louis Piérard (En rencontrant), n. 13.
Camille Poupeye (En rencontrant), n. 16.
Kochnitzky (En rencontrant Léon), n. 20.
Paul Fierens (En rencontrant), n. 27.
Frédéric Balthier (En rencontrant), n. 29.
Par VANDENDRIES, Pierre.
Georges Melchior (Un mauvais quart d'heure avec), n. 16.
Par SAUVAGE, Armand.
Jean Capart (Battions-nous le record de Khéops?), n. 8.

Mouvement littéraire.

BOURGEOIS, Pierre.
Les poètes bruxellois au panier (réponse à l'interview de Pierre Daye par R. Bebronne), n. 27.

DAYE, Pierre.
Les poètes bruxellois au panier (réponse à Pierre Bourgeois), n. 28.
DEAUVILLE, Max.
Pen Club (Après le Congrès du), n. 15.
FONTAINE, Pierre.
Il y a six mois, n. 27.
PIERARD, Louis.
La grande pitié des Lettres belges, n. 22.
RADELET, Robert.
Le Courrier des Lettres et des Arts, n. 1, 3 à 12, 14 à 18, 20 à 26, 28 à 33, 35, 36.
RENCY, Georges.
L'Association des Ecrivains belges, n. 14.
TEUGELS, Jean.
Pour la défense de l'esprit en Belgique, n. 10.
VANWELKENHUYSEN, Gustave.
Nos écrivains en France, n. 9.
VERBOOM, René.
Contrepoint, n. 4.
La grande misère des Lettres belges, n. 35.

X...
Les Nouvelles Littéraires et la Littérature belge, n. 3.
PULLINGS, Gaston.
Réponse au précédent, n. 6.

X...
Les auteurs belges et la France, n. 15.
La littérature dans l'enseignement, n. 15.
La France et nous, n. 17.
Quand on nous juge en France, n. 26.
Un bulletin littéraire, n. 36.
Le Banquet de protestation contre l'indifférence du Gouvernement à l'égard des Lettres belges, n. 32, 33, 34, 35.
Le Pourquoi Pas? et les petits moineaux, n. 36.
(Voir aussi la rubrique: Semaine du livre belge.)

Musique.

CLOSSON, Herman.
A travers chants, n. 3 et 33.
Céphale et Procris, n. 7.

Notes de voyages.

BURNIAUX, Constant.
Croquis bretons, n. 19.
DESONAY, Fernand.
Promenades apennines, n. 23.
Don AMINADO.
Bruxelles par un écrivain russe, n. 5.
DULONGE, Georges.
Images congolaises, n. 28, 31, 34.
KOCHNITZKY, Léon.
Loin des pics de Montparnasse, n. 28.
SAINT-CHRONIQUE.
Sûtes de guerre, n. 6.
VIVIER, Robert.
Le temps et l'espace sur les alpages du Valais, n. 21.

Page politique.

FONTAINE, Pierre (présentation de la page politique), n. 32.
AYGUESPARSE, A.-C., n. 35.
BOHY, Georges, n. 32, 36.
BORGINON, Henri, n. 32, 34, 36.
CISELET, Georgette, n. 32, 34.
BOUCKAERT, Jacques, n. 32.
DE CRAENE-VAN DUUREN, L.-H., n. 36.
de la VALLEE-POUSSIN, Et., n. 33.
de LAVELEYE, Victor, n. 35.
DONNAY, Léon, n. 33.
ERNESTAN, n. 36.
GORIELY, Benjamin, n. 34.
GUISLAIN, Albert, n. 34.
HOMMEL, Luc, n. 34.
HOORNAERT-NASOUSKY, n. 33.
JACOBS, Léon-P., n. 35.
JANSSENS, Charles, n. 32.
MARTEAUX, A. (Docteur), n. 33.
MOUREAUX, Charles, n. 36.
PLISNIER, Charles, n. 32, 33.
SPAACK, P.-H., n. 35.
STRUYE, Paul, n. 35.
VAN LEYNSEELE, Henry, n. 34.

Peinture.

A. DASNOY.
Critique des Expositions, n. 26, 27, 29, 30, 31, 33, 35.
DELEN, J.-J.
L'Exposition d'Art flamand d'Anvers, n. 14.
DILLEN, Jef.
La leçon de l'Exposition d'Art flamand d'Anvers, n. 15.
ENSOR, James.
Fauves et Pompiers, n. 2.
van HECKE, P.-C.
Fauves et Pompiers, n. 2.
GAILLARD, Jean-Jacques.
Achetez de la peinture aux vivants, n. 7.
MARLIEZ, Georges.
Le remaniement du Musée ancien, n. 20.
NOC.
Faux tableaux, n. 8, 9, 10, 11, 12, 13.
CHATELAIN-TAILHADE, P.
Parade d'humour (Le Salon de la « Mine Souriante »), n. 5.
BOUCKAERT, Albert.
Simple rapprochement (Les plagiat au Salon de la « Mine souriante »), n. 5.
(Voir aussi la rubrique Enquête sur l'Art d'aujourd'hui.)

Peintres.

Par André GUERY.
Amédée Lynen, L'Euphorique, n. 4.
Par Georges RAMAEKERS.
Souvenirs sur Henry De Groux, n. 33.
Par SAUVAGE, Armand.
Servanckx, n. 1.
Jean Gallet, n. 12.
Massonnet, n. 16.
Par SCHAUNARD.
Les peintres d'Ostende, n. 24.
Par TEUGELS, Jean.
James Ensor (Le jour de gloire de), n. 8.
Par VANGINDERTAELE, R.
Pascin et Ensor, n. 16.

Poèmes.

GIBET, J.-B.
De la ville où Michel, n. 16.
NEUHUYS, Paul.
1930, n. 29.
VANDEPUTTE, Henri.
Un poème, n. 20.
VANDERBORGHT, Paul.
Village des carriers, n. 36.
VAN LOOY, Gom.
Adieux, n. 26.

Poèmes satiriques.

FIBREMOLLE, Jehan.
Ballade pour préserver la pudeur du Docteur Wibo de la crise de nudisme, n. 9.
Ballade Cadet-Vautel, n. 23.
Ballade pour congratuler Verboom-Torquemada sur sa prochaine intervention dans les choses littéraires, n. 36.
GIBET, J.-B.
Ballade des plaisirs qui se paient, n. 8.
Ballade du point de vue personnel, n. 9.

Polémiques.

La grande presse (voir rubrique Presse).
Georges Eekhoud (voir rubrique Histoire Littéraire).
Les poètes bruxellois au panier (voir rubrique Mouvement littéraire).
FIBREMOLLE, Jehan.
Premier Mai, Le peuple bouge, n. 2 et 3.
HIXE (du Peuple).
Lettre ouverte à J. Fibremolle (Réponse aux précédentes), n. 4.
HELLENS, Franz.
Avons-nous des critiques? (Lettre à Georges Rency), n. 35.
L'Association des Ecrivains belges (voir rubrique Mouvement Littéraire).
VACHET, Pierre (Docteur).
Nudisme (réponse au Docteur Wibo), n. 11.
VERBOOM, René.
Contrepoint, n. 4.
X...
Balle les coqs, n. 21.
Le Pourquoi Pas? et les petits moineaux, n. 36.

Presse.

AVERMAETE, Roger.
Si nous parlions de la Presse? n. 24.
Mise au point (Réponse à Milly, de la Gazette), n. 29.
BAILLON, André.
Un bulletin littéraire (Réponse à AVERMAETE), n. 25.
VAES, René.
Le procès de la grande presse (Réponse à AVERMAETE), n. 28.
de LANTSHEERE, Gérard.
Eclaircissement (Réponse à AVERMAETE), n. 30.
GUERY, André.
Les Vikings, n. 15.
CHATELAIN-TAILHADE, P.
Traité confidentiel de journalisme, n. 29, 34 (à suivre).

Prix.

BEAUDUIN, Théo.
José Gers (Prix Verhaeren), n. 10.
PIERARD, Louis.
Les Prix du Hainaut, n. 27.
ROULEAU, Raymond.
Prix Loumaye, n. 2.
X...
Poète, prends ton luth (Concours littéraire national et concours du Brabant), n. 20.
Un prix de 150.000 francs français, n. 24.
Le prix du roman d'aventures, n. 29.
Trois prix (Triennal, Encouragement à l'Art wallon et Prix dramatique), n. 35.

Procès.

LATAUGE.
Le procès Creten-Gazette, n. 27.
Le peintre Creten gagne son procès, n. 31.
SOUAMAGNE, Henry.
La justice selon Cléophas, n. 2.

Questions linguistiques.

D'HARVE, G.-O.
Flamands et Wallons, n. 17 et 18.
X...
Dixmude (Les incidents de), n. 20.
Pour une langue internationale, n. 27.

Reportages.

BEBRONNE, Robert.
Comment je suis devenu interprète, n. 18, 20, 21.
CHARLES, Géo.
Brésil 1930, n. 27, 28, 29.
GUISLAIN, Albert.
Découverte de Bruxelles (bonnes pages), n. 34.
HERBERT, Michel.
Ciel bleu, chemises noires!, n. 31 à 35.
NITCHEVO, Thomas.
Dans la Sarre avec les Français, n. 36 (à suivre).
SAINT-CHRONIQUE.
Comment on « fait » une naissance, n. 20.

Revue et périodiques.

EWBANK, Edw.
Du côté des guérisseurs, n. 24 à 26.
VANDERCAMMEN, E.
La revue « Prospections », n. 31.
WENNEKERS, Louis.
Du côté des revues, n. 5, 7, 9, 12, 15, 19, 20, 22, 25, 28, 31, 34, 36.

Sculpteur.

Par SAUVAGE, Armand.
War Van Asten, n. 4.

Semaine du Livre belge.

RENCY, Georges.
La deuxième semaine du Livre belge, n. 27.
RADELET, R.
Notre enquête, n. 29.
X...

Théâtre.

FONTAINE, Pierre.
Fait-divers (1 acte), n. 4.
POLYATCHEK, Sam.
La victime (1 acte), n. 18.
ROULEAU, Raymond.
L'admirable visite (une scène de), n. 2.
SOUAMAGNE, Henry.
Hiérarchie (1 acte), n. 7.
Le busle de cire (1 acte), n. 12.
SPAACK, Charles.
Balthazar ou la Vie conjugale (3 actes), n. 23 à 25.
STEEMAN, St.-A.
Spiritisme (1 scène), n. 9...

Tribune libre.

Le retour au Forum n. 1, Léo POLDES.
Les plagiaires, n. 7, X...
Comptes-rendus des débats.
Fauves et Pompiers, n. 2.
Qu'est-ce qu'un musée? n. 3.
Végétariens ou carnivores? n. 4.
Que faut-il croire du fétichisme? n. 5.
Programme de réouverture, n. 26.
Le procès des fêtes du Centenaire, n. 30.
Le Théâtre, n. 32.
Dictature ou démocratie? n. 33.
Amour et mariage, n. 34.
L'Europe d'hier et celle d'aujourd'hui, n. 35.

Tribune libre de Gand.

Comptes-rendus des débats, n. 7, 10, 28.
Articles divers non signés.
André Baillon et la publicité, n. 8. — La critique, n. 12. — A Anvers-Exposition, n. 16. — Les comités et la presse, n. 21. — Le bon et le mauvais, n. 22. — Encore de jolis vers, n. 22. — Une représentation des Fleurs, n. 25. — Le sabotage du Monument au Travail, n. 26. — Les Grotesques, n. 26. — Au Journal des Beaux-Arts, n. 26, 31. — M. Gauchez parle..., n. 27. — D'une centenaire à l'autre, n. 30. — Le monument Rupert Brooke, 30. — Un bulletin littéraire, n. 36.

Pour tous autres articles, s'en rapporter à la table alphabétique des auteurs.

Contes et Nouvelles

L'ESTACADE

Nouvelle inédite de Robert Vivier

L'estacade est vieille et lasse, et les flots n'ont jamais fini de venir donner sur elle. Ils descendent du pays des brumes, des contrées que nul ne connaît, — pressés, sournois, et se jettent l'un après l'autre, en dressant leurs crinières blanches.

Depuis les temps qu'on l'a bâtie (les vieux n'en ont plus souvenir), l'estacade n'a jamais rien fait que de subir l'attaque immense. Elle indique, un peu tortueuse, d'un doigt tremblant et noir, le large gris, vide et mouvant.

Ils étaient partis contents, les trois gas, Pierre, Jacques et Jean. Le père, du bout de l'estacade, le visage brun comme bois, secouait son mouchoir rouge.

De toute la flotte des pêcheurs, ils avaient la plus haute voile. La barque montait sur les vagues, qui glissaient le long de la coque en grondant leurs folles histoires. Le vent soufflait sec sur la mer, et lui faisait montrer ses griffes. Il y avait un tel tumulte qu'aucun chant n'y aurait tenu.

Les trois gas rirent ensemble en faisant la manœuvre, puis se turent pour regarder la croupe noire de la mer se soulever et basculer suivant la houle contre le ciel creux et blafard.

Toutes les voiles étaient tendues comme de larges tabliers bruns. Le soleil fou guetta sous les nuées. Du rouge dansa sur les vagues. Le vent sauta, souffla de la côte. L'instant d'après, la flotte fut un vol de papillons gris éparpillés sur la mer sombre. De longues rouges couvaient à l'horizon... La toile crissait, la bonne coque grimait sur le dos noir des vagues. Les gas tenaient leurs faces brunes tournées vers la leur de sang. (Pierre était large et grand comme un rocher; Jacques avait l'œil net et clair comme le chardon bleu des sables; Jean, le plus jeune, un long visage que rongeaient deux prunelles sombres.) Ils ne se dirent pas un mot. Aucun ne jeta les filets. Aucun ne vit mourir, derrière, le faible feu vert du port.

Longtemps, la rougeur dura, pour les trois penchés à l'avant. Plus un bateau n'était en vue. Ils étaient seuls, la mer à eux.

Le vent piaula. La mer fut de fer sous la lune, qui dansait sa danse blanche en cognant les nuages noirs... La voile se coucha sur les vagues, se leva, se coucha encore et fila enfin, lâchée, selon le galop du vent.

La mer courut pendant trois jours. On ne voyait que les deux vagues les plus proches, leur gueule immense et lourde et leurs yeux blancs. Mais la barque était fière, et les gas avaient tant navigué contre. Ils se demandaient avec joie en quel coin fou de la terre les pousserait le grain. Le genévire du vent leur avait tourné la tête. Quelqu'un riait aux éclats dans l'étendue, et leurs trois cœurs lui répondaient.

Le troisième jour, le vent s'arrêta, et la

mer, désorientée, dansait sur place. Des troupeaux d'écume passaient. Il s'en pendait aux cordages, il en tremblait aux suroits luisants des trois frères, qui regardaient, en se passant la langue sur leurs lèvres salées, venir à eux une côte incon nue.

La barque s'échoua entre deux rochers. De flaque en flaque, les marins gagnèrent la grève. Du varech pourrissait, en guirlandes noires. Une falaise sombre montait tout droit jusqu'au ciel.

Les galets roulaient et criaient sous leurs bottes. C'était la plainte de la contrée.

Ils erraient, fouillant les rochers, n'osant s'écarter l'un de l'autre. Par instants, ils levaient un œil vers le haut de la falaise, qui se perdait dans des embruns. Les pierres étaient noires et luisantes. La mer s'était retirée là-bas, blafarde, aplatie, rancunière.

Une mouette cria. Ils frissonnèrent.

Pas une âme chrétienne, bien sûr, à rencontrer. Soudain, Jean appela. En tournant une roche, il avait vu une femme nue, allongée sur une pierre plate, une cuisse levée, très blanche, ainsi qu'un ciurge.

Jacques et Pierre accoururent. Une forme mince et claire fuyait entre les rochers. Ils lui donnèrent la chasse, lourde et rude. Craignant que ce ne fut une créature marine, ils lui coupaient le chemin vers l'eau. A la fin, Jacques l'atteignit d'un caillou. Elle cria, tomba à genoux. Pierre arrivait, la rame haute, et la frappa. Elle s'étendit en gémissant. Ils lui lièrent les mains et les jambes avec leurs ceinturons. Elle sentait l'algue. Elle était blanche, un peu verdâtre et portait, en place d'ongles, des écailles aux mains et aux pieds.

Comme elle était nue, une fois qu'ils l'eurent allongée sur les galets, ils l'embrassèrent toute d'un regard avide, puis du même mouvement, détournèrent les yeux et se turent, embarrassés.

C'est alors que la barque, là-bas, saisie par la marée montante, se mit à se débattre parmi les roches et se brisa en pièces. Ils s'en aperçurent à peine. Quelque chose d'immense et d'inconnu leur serrait le cœur. Il n'y avait pas moyen de bouger; les pieds étaient encastrés dans le sol. A la dérobée, ils regardaient, dans le soir noirâtre, la femme prise, qui les fixait de ses prunelles claires et vides, et que secouaient des tremblements.

Ils s'étaient accroupis autour d'elle. Elle les éclairait, longue flamme pâle aux contours vagues. Ses cheveux presque blancs accrochaient les dernières lueurs.

Elle ne ressemblait à aucune fiancée, ni à Notre-Dame de la Mer. Pourquoi n'avait-elle pas de robe? Jean dut ôter son suroît et l'en couvrir, d'un geste gauche.

Les trois frères ne songeaient pas à se regarder les uns les autres. Autour d'eux, les roches noires se dressaient, curieuses de ce qu'ils allaient faire.

Le vent chassa les heures. L'air froid séchait les vêtements cirés. La marée vint regarder de près, puis s'en alla, crachant sur les rochers. Les étoiles glacées apparurent très haut, et la lune se dressa dans le ciel, aussi blanche que la femme allongée à terre.

Ils ne détachaient pas les yeux d'elle. Son menton levé brillait doucement. Un sein, blanc comme une coquille de la mer, sortait au bord du vêtement obscur. Aucun des trois n'eût pu prendre la toile pour recouvrir ce sein.

Le temps passa. Le sommeil oscillait devant eux, mais chacun se refusait le repos, craignant que les autres n'emportassent la belle proie.

Quand la lune fut près de se coucher, ils se regardèrent tout à coup, et se virent, Jacques cassa le silence :

— C'est moi qui l'ai touchée le premier.

— Je l'ai frappée, dit Pierre.

— C'est moi qui l'ai vue, cria Jean.

Un silence suivit, qui sembla émaner d'elle.

Les poings des gas se crispaient sur leurs genoux.

— Il fait encore clair, proposa Jacques. Jouons-la aux dés.

Il fouillait déjà dans sa poche. Ils jouèrent sur une pierre plate. Trois faces sombres se crispaient sur les dés. Il était malaisé de lire les chiffres. Après chaque coup, ils jetaient un coup d'œil de côté, sur la femme. Jacques gagna.

Ils revinrent s'asseoir en silence. Pierre, avec fureur, arracha le suroît qui la couvrait... A la voir nue, il perdit courage. Jean grelottait, mais il n'eût pu pour rien au monde endosser son suroît qui l'avait touchée.

La nuit fut sans fond. Les dernières heures rampèrent. La mer agonisait, très éloignée. Les étoiles chavirèrent, à la fin. Le monde n'exista plus, et ils furent tout à fait seuls, au centre du vide infini...

Les formes des roches réapparurent. Le ciel pâlisait. La mer se dévoila, grise et

luisante.

La femme dormait. Son souffle soulevait son ventre et ses seins durs. Elle gémit, leva les paupières, voulut se dresser. Ses yeux sans fond — étaient-ils éveillés? — virent d'un homme à l'autre. Elle se tortilla sur les galets, comme un poisson, puis resta immobile.

Jacques se jeta sur elle, l'empoigna par la cuisse, — se rassit, serrant les dents, les bras autour des genoux. Il rit. Il avait peur. Pierre le fixait durement.

Une bande de mouettes se laissa dériver avec des cris plaintifs. La faim bondit au ventre des trois hommes.

— Faudrait bien essayer d'en attraper une, dit Pierre.

Les deux autres se taisaient.

— J'y vais, dit Jean tout à coup.

Il sauta sur ses pieds, regarda la femme, glauque et rosée dans l'aube, puis haussa les épaules :

— Elle est tout de même à toi, Jacques: tu l'as gagnée.

Il se coula dans les rochers, et pourchassa les mouettes à coups de galets.

Quand il revint, tenant par les pattes deux oiseaux, mous et gris, qui perdaient des gouttes de sang, il trouva Pierre qui sifflait, debout, les mains au dos, l'air mauvais, devant la femme.

A trois pas, Jacques, couché sur le côté, tournait le dos. Le manche d'un couteau, cloué de trois rivets, lui sortait des épaules.

— Ah! fit Jean.

Ils ramassèrent des morceaux de planches de la barque, les fendirent, battirent le briquet, mangèrent. Ensuite Pierre prit la femme sur l'épaule et ils s'approchèrent du rivage.

La mer montait, contrariée par le vent. Elle était verte et blanche contre les roches noires. Des tourbillons de mouettes se levèrent à leur approche et les entourèrent de cris. Mais sur la mer venait une voile rouge, plus haute que toutes celles qu'on voit aux barques. La coque était noire, de forme ancienne.

Bien que la manœuvre fut faite comme il le faut, la barque était vide. Jean et Pierre y montèrent, hissant la femme, qu'ils lièrent au mât. Et la barque appareilla, sans qu'ils eussent touché le moindre filin.

Le ciel était noir et rond, la mer hérissée et claire, les câbles grinçaient sous l'effort du vent. Les deux frères étaient assis face au mât. La femme, silencieuse, les avait pris dans ses yeux monotones.

Par moments, Pierre se levait comme un fou et allait baiser les longues jambes froides. Jean restait à sa place, les mains serrées contre ses côtes, et ne détournait pas un instant les yeux.

L'après-midi, il plut. La femme luisait comme un aimant. Ses yeux étaient couleur d'orange. Jean monta tout droit sur le rebord et se jeta dans l'eau, la bouche ouverte. Il semblait rire...

L'estacade est lasse et vieille. De son doigt crochu et noir, elle montre le large gris et mouvants. Les vagues viennent des pays sans nom, l'une après l'autre, sournoises et lasses, sous leurs lourdes crinières blanches...

Ce fut une heure étrange, quand les gens rassemblés aperçurent, descendant de cette barque à la voile haute et rouge, le grand gas Pierre qu'on croyait perdu depuis six jours avec ses frères, et pour lequel monsieur le curé avait dit une messe. Mais les hommes et les femmes restèrent éberlués quand ils le virent prendre dans la barque et déposer à terre une grande femme nue et très blanche. Elle avait les doigts et les ongles couverts d'écailles, et, pour le reste, elle ressemblait à une chrétienne, comme on en fit bien souvent la remarque plus tard.

La captive était couchée en demi-cercle, au milieu d'eux. Les femmes, joignant les mains, se penchaient sur l'épaule des hommes, et les hommes ne savaient que dire. Ils regardaient, raidis, se retirant un peu pour n'être pas touchés par cette créature singulière.

Pierre, debout à côté d'elle, la considérait aussi, comme s'il ne l'eût jamais vue.

Puis, des questions rauques :

— Hé! Pierre, où l'as-tu trouvée?

— C'est-à-dire une femme?

— Est-elle baptisée?

— Faudrait peut-être chercher le curé...

— On y est allé, dit une femme.

Deux vieux avaient fendu la presse. Ils se tenaient devant Pierre. Enfin, la femme d'une voix cassée :

— Te voilà, mon Pierre. Où sont les deux gas?

Pierre ne répondit pas. Mais les gens s'écartèrent : le curé venait. Il se pencha, fit le signe de la croix :

— Au nom du Père...

Plus de femme. Des commères crièrent. Un serpent écaillé avait ondulé entre tous les pieds et se coulait dans l'eau. On le vit sauter et briller parmi les vagues, à l'entrée du port, contre l'estacade.

Pierre eut un cri. Il porta le poing à son front et sauta dans le bateau. La voile rouge se tendit toute seule.

— Hé! Pierre, où vas-tu?

— Reste ici, Pierre, notre gas...

— Reviens, fils! cria le curé.

La barque dansait sur la mer.

Robert VIVIER.

L'ÉGOÏSTE

Nouvelle inédite de Willy Koninckx

— Malade? Eh bien! oui, je suis malade. Je suis un anormal. Je n'ai qu'un poumon. Je crache du sang. Je n'ai pas d'appétit. Je suis nerveux. Je suis méchant. Je suis mauvais. Et puis après? N'est-ce pas mon droit? N'ai-je pas le droit d'être malade? Et vous autres, vous parlez pour vous. Moi, je parle pour moi. Où est le mal? Je me défends. Pourquoi pas?

— Réfléchis. Nous ne te reprochons rien. Nous te demandons seulement de te soigner, de penser à ceux qui t'entourent, de songer au souvenir qu'on gardera de toi.

— J'ai réfléchi. Quand on n'a qu'un poumon et que l'on crache du sang, on réfléchit pour celui qui vit et pour celui qui est mort. J'ai pensé à tout. Je sais tout. Et voulez-vous que je vous le dise? Il est inutile de me donner des conseils. Je ne les suivrai pas. A quoi bon? Je sais, moi, que je ne guérirai jamais. Jamais, entendez-vous? Je le sais par expérience et par science. J'ai étudié mon cas. J'ai lu des livres. J'ai questionné les médecins. J'ai calculé que je vivrai encore deux ou trois ans. Puis, ce sera fini. Fini. Tout à fait fini, que je me soigne ou que je ne le fasse pas. Alors? A quoi bon me soigner? C'est du temps perdu. C'est de l'argent gaspillé. C'est du plaisir qui m'échappe. C'est idiot.

— Mais les autres?

— Vraiment? Je ne les force pas à vivre autour de moi. Qu'ils s'en aillent!

— Tu es égoïste.

— Eh oui, je suis égoïste. Je répète que j'ai le droit d'être tout ce que je veux, même assassin. Et qui pourra me le reprocher? Vous? La société? La religion? Assassins... Mais je ne le serai pas. Ne craignez rien. C'est trop d'ennui. On chercherait à m'enfermer. Je perdrais ma liberté. Ce serait trop bête. Alors, je me contente de rire.

— Tu ne ris pas. Tu ricanes.

— Non, je ris. Je ris de bon cœur. Ainsi, le matin, quand me saisit l'air frais de la nuit, je vous assure que c'est avec un magnifique plaisir que je crache dans mon mouchoir, sur les trottoirs, dans les trams, partout. Et je crache quand je veux. Je ne me gêne pas. N'est-ce pas mon droit et mon devoir? Dois-je cracher ou avaler mes petits déchets? Si je les avalais, je n'aurais pas, comme vous dites, le souci de ma santé. Cela me peinerait. Alors, je crache. Et cela me fait plaisir. Cela me donne de la joie. La joie d'avoir évacué des gêneurs. C'est comme une liquidation de dettes, un grand nettoyage. Comprenez-vous? Et j'ai quantité d'occasions de m'amuser. Ainsi, quand le médecin me dit, avec un petit sourire commisèreux : « Patience, cher ami, vous guérirez », je ris. Je ne ris pas de sa bonté, de sa charité. Ce sont des sentiments fort respectables. Je ris de sa stupidité. Je m'amuse de voir que cet homme, qui est sensé connaître son patient, ne connaît ni mon caractère, ni mon cerveau et ne sait pas que je suis aussi bien que lui que je ne guérirai pas. Patience, cher ami... Ah! cher imbécile. Et vous êtes tous des imbéciles. Si vous n'étiez pas ridicules, je rirais moins. Je pleurerais peut-être. Mais vous êtes des menteurs. Vous êtes fous. Moi, je suis franc. Je suis formidablement logique. Je sais ce qui est. Je sais ce qui sera. Je sais ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour précipiter ou retarder mon arrivée au but, ce but que je connais comme si je l'avais atteint cent fois. Vous, vous êtes dans l'indécis. Vous ne savez pas ce qui vous attend. Vous ne savez pas si vous n'aurez pas, un jour, comme moi, le plaisir de n'avoir plus qu'un seul poumon et si vous ne pourriez pas comme moi fixer à peu près la manière dont votre histoire se terminera. Et cette incertitude vous pèse. Vous êtes agacés et agaçants. Vous vous faites des illusions. Vous vous dites : « Moi? Je me porte très bien. J'ai un petit bobo. Cela passera. Je n'ai aucune envie de mourir. Et je suis très gai. Je suis de bonne humeur. » Et vous paraissez, en effet, de bonne humeur. Mais que se passe-t-il derrière votre visage béat? Que se passe-t-il dans votre poitrine bombée? Que se passe-t-il dans votre cerveau? Vous avez l'air heureux, mais vous êtes tristes. Vous n'avez pas de science. Vous êtes des imbéciles. Vous êtes des condamnés qui espèrent un recours en grâce. Moi, je suis un condamné condamné. Je sais tout. Je n'ai plus aucune illusion. Je n'ai plus de temps à perdre en méditations sur ce qui peut advenir ou ne pas advenir. Je n'ai plus de doutes. Je sais ce qui est. Et je me trouve heureux sans faiblesse. Je suis entièrement heureux. Je n'ai pas de honte à accepter ce que la vie me donne. Je prends tout ce que je peux prendre. Je mange, je bois, je danse, j'aime, je hais avec sincérité. Je ne cache rien. Je ne ménage rien. Je ne crains personne. Tout ce qu'on peut faire, c'est me tuer. Mais à quoi bon?

— Et qu'est-ce qui t'amuse?

— Tout. La pluie, le soleil, les nuages,

les animaux, les hommes. Surtout les hommes. Moi, je n'ai plus besoin d'aller au cirque. Le cirque vient à moi. Je n'ai qu'à regarder. C'est très amusant. Vous pouvez tenter l'expérience. Prenez le premier de vos amis et suivez-le, dans sa course, depuis le moment où il se lève jusqu'à la minute où il s'endort. Ne vous arrêtez pas aux signes extérieurs de son activité. Tâchez à lire sa pensée. Epiez ses réflexes. Traquez son tempérament et ne le lâchez qu'après épuisement. Surveillez même son sommeil. Vous me direz que c'est drôle. Pensez, par exemple, à votre patron. Un homme qui frise la cinquantaine. Imaginez-le en chemise de nuit devant sa table de toilette. Voyez-le nu devant sa glace. Voyez-le rincer ses dents, nettoyer ses oreilles, nouer sa cravate. Non, ne riez pas. Ce n'est pas le moment. Et puis, imaginez-le dans son moindre geste de la journée. Enfin, la nuit. Une nuit d'amour. Voyez-le nu à côté de sa femme nue. Une femme de cinquante ans, poilue et couverte de plis, avec des taches de naissance sur les cuisses. Imaginez-le, bête et impuissant, et garde cette physiognomie dans les yeux quand vous le revoyez, le lendemain, derrière son bureau, arrogant et parfumé, prêt à mordre, puissant et dangereux, respecté et téméraire. Moi, si j'étais patron, je songerais toujours à celui qui me déshabille. Si j'étais beau et intelligent, je me coucherais à l'aise et je supporterais sans colère le regard de mes subordonnés. Mais si j'étais laid...

— Calme-toi. Tu as tort. Tu n'as pas le droit de rendre le mal pour le bien. Tu n'as pas le droit d'agir comme tu fais. Tu n'es pas seul au monde. Tu vis au milieu d'hommes et de femmes qui ne sont pas tous antipathiques. Tu dois vivre avec eux. Tu dois leur faciliter la vie, comme ils doivent faciliter la tienne. Il ne faut pas faire d'injures.

— Oui, je connais cette théorie. Elle est délicate. C'est la meilleure recette pour faire des hommes pieux. Mais j'ai le temps d'être pieux. J'ai le temps jusqu'à la dernière minute. Et puis, avec un peu d'argent, j'obtiendrais bien, quand il faudra, remise de tous mes péchés. Je redeviendrai pur...

— Tu es révoltant.

— Mais non. Un peu bizarre. Malade, enfin, anormal. Pas comme vous. Donnez-moi un verre de champagne, voulez-vous? Et laissez moi. Je veux dormir.

Willy KONINCKX.

Ce soir!

vous irez à la Tribune libre entendre le débat sur la

Jonction Nord-Midi

Voyez le programme détaillé en page 8

E. GODDEFROY
DÉTECTIVE

EX-OFFICIER JUDICIAIRE
près les parquets d'Anvers et Bruxelles

RECHERCHES

ENQUÊTES

FILATURES

8, Rue Michel Zwaab
BRUXELLES

Tél. 26,03,78

Adr. Télégr. : Godetecog-Bruxelles

Le bas élégant en toute circonstance

Lorys

BRUXELLES : 35, boulevard Adolphe Max ;
46, avenue Louise ; 50, Marché-aux-Herbes ;
49, rue du Pont-Neuf ; 77, chaussée d'Ixelles ;
ANVERS : 70, Rempart Ste-Catherine ;
115, place de Meir.

■ C'est maintenant qu'il

faut vous abonner au journal

Le Rouge et le Noir qui

n'a pas d'équivalent en Bel-

gique. Voici l'an nouveau,

l'occasion de choisir entre les

publications celles que vous

lisez toujours avec intérêt.

C'est au Rouge et Noir qu'il

faut donner votre appui : un

abonnement ce n'est guère et

pourtant c'est utile. Le prix

n'en est pas prohibitif :

45

francs

jusqu'à fin 1931

Congo et France . . 60 frs

Autres pays 75 frs

Compte chèques postaux :

■ Le Rouge et le Noir ■

Bruxelles N° 2883,74 ■

Les livres et la critique

Romans

A propos de Franz Hellens et des " Filles du désir "

Le désir ne cherche que lui-même — et non l'assouvissement; — les grands saints ne désirent que désirer Dieu, et non l'êtreindre. La communion sous les espèces de l'hostie — invention d'une subtilité psychologique aussi grande que celle de la confession — laissant les croyants sur leur faim, permet le renouvellement perpétuel de l'inquiétude et écarte le cauchemar du ciel définitif — déception promise ou souhait réalisée.

Cette violence d'appel de certains objets — idées, femmes ou hommes — ne dépend que de l'inachèvement auquel, consciemment ou inconsciemment — nous vouons notre destin; et la limite reculée dans le temps semble nous accorder une liberté complète dans l'espace.

Disposer de tout sans le posséder et ne rien réaliser que dans les abîmes de soi-même. Tout est acquis avant d'être possédé et la possession effective ne sera jamais qu'un témoignage — parfois nécessaire — de l'acquisition.

L'espèce de joie souterraine, âpre que Hellens a mis dans les *Filles du désir*, provient de ce sentiment. La richesse intérieure est telle que rien ne peut changer son coefficient et c'est pour ainsi dire avec volupté qu'il sent les choses désirées lui échapper.

Livre étonnant de lucidité, d'indécence naturelle, d'amoralité et de compréhension humaine. Cet homme extraordinaire vit de plein-pied avec lui-même et une miraculeuse naïveté lui donne une bizarre limpidité dans le trouble et une générosité sans borne dans ses revendications les plus égoïstes.

Pas de modification confidentielle et cependant la confession la plus nue se déroule sur le ton le plus tragiquement simple et le dévergondage le plus vertigineux prend une allure de sérénité hallucinée. Car tel est bien le caractère spécial de ces quatre nouvelles : l'hallucination à l'état normal; hallucination non voulue mais exprimée à cause de la sincérité même.

Un homme a marché durant deux heures à travers les rues d'une ville et rentre chez lui. Il est sorti de sa maison libre et gai, il y revient abattu. Que s'est-il passé? Il a vécu durant deux heures de façon hallucinée, rien ne s'est passé, et le monde est changé — lui-même a été absent et l'effort pour reconstituer sa promenade lui est interdit. Hellens, lui, sort avec lui-même et assiste à ce remplissage continu de lui-même si bien qu'il peut faire sur lui le rapport le plus détaillé et le plus complet. Et il a ses points de repère; il connaît son passé et le retrouve pour la facilité de ses explications, il n'oublie rien :

« Un jour, au cinéma, je fus pris d'un

frisson, j'ignore pourquoi, à la vue d'une certaine feuille qui bougeait sur un arbre et à l'instant toutes les autres qui l'entouraient, disparaurent. Ainsi se montra une seconde cette forme émouvante avant que ma pensée se souvint de Richard. » (p.27.)

Sa délicatesse physique se refuse aux attachements trop précis quand il ne peut les gonfler à sa fantaisie : « Il n'est qu'une chose dont j'eusse été incapable, c'était de boire sans dégoût au même verre que lui ». (1).

En vérité, il n'obéit qu'à son caprice : « Lorsqu'après une longue marche devant la mer, j'arrivai à la gare, il me sembla vraiment que je m'étais délivré d'une lourde charge inutile. Cette amitié compliquée qu'une femme m'avait offerte qu'en avais-je besoin, moi qui allais chercher un ami » (2), et cette instabilité le mène tout droit à l'audace. « Je ne suis jamais revenu sur certaines décisions dangereuses » (3).

Partout ces perpétuels mouvements, ces perpétuels désirs, ces perpétuels retours ne semblent pas être les formes successives d'un amour des choses. C'est bien la fuite sans fin à l'intérieur de soi-même, née d'un nihilisme insurmontable. La nature elle-même, admirablement connue, est traitée sans illusions, comme une personne dont les rouages actifs ont été appréciés de façon critique : « Il n'admettra jamais que le meilleur de ce pays, c'est soi-même » (4). « L'été vient apporter dans tout cela son équilibre » (5).

Emouvant égoïsme qui pousse l'homme à faire de lui sa propre victime, devenant un instrument de torture entre ses propres mains, faisant de soi-même un terrain d'expériences douloureuses, et qui le laisse sans la force de maudire ni les dieux ni les autres, ni soi-même.

Rarement on a exprimé comme Hellens l'a fait cette incapacité de l'homme à juger, cette impossibilité de délimiter le réel et d'assigner des frontières individuelles aux êtres et de donner au monde une autre valeur que le hasard, et son œuvre, par ses racines profondes, va rejoindre les plus belles qu'on ait réalisées durant les trente premières années de ce siècle.

Paul MERAL.

× × ×

Georges RENS. — *Aux flots de la vie*. (Renaissance du Livre, Bruxelles.)

Alban Doirème, un jeune intellectuel, a choisi sans trouble entre les courants d'idées en vers 1900; au sortir de la guerre, il se retrempe dans les formes nouvelles et bien peu conformistes. Marthe Castel est une enfant d'une sensibilité extrême, les déceptions et les souffrances lui rendent l'équilibre.

- (1) Page 170.
- (2) Page 142.
- (3) Page 151.
- (4) Page 88.
- (5) Page 185.

M. Georges Rens a repris l'histoire de ses héros, qui, pourtant, se rencontrent très tardivement, à leur enfance, avec leurs penchants, tant il est vrai que les influences premières, foncières, dirigent les recherches d'un individu et lui apportent sa révélation. Il nous amène ainsi, petit à petit, à des conclusions larges qui ne se dérobent pas aux lois de la fatalité la plus obscure.

Le roman peut paraître touffu à un examen superficiel, mais on sent que l'auteur n'a voulu négliger aucune de ces influences ou de ces conclusions, qui font partie d'un cycle dont il a su condenser l'histoire en un gros volume avec une rare vigueur. Toutes les anecdotes qui lèvent un voile sur les « flots de la vie, indifféremment hostiles ou propices à l'enchaînement des êtres » sont utiles, elles expliqueront telles réactions.

Marthe Castel épouse Gustave Raveschot; mais les jeunes gens « associaient inséparablement, dans leur esprit, les deux notions amour et génération... Marthe et Gustave attendaient vainement la promesse d'une naissance. » Gustave, déçu, aigri, devient brutal et jeteur; il maltraite sa jeune femme qui accepte une existence résignée, héroïque. Elle rencontre Alban Doirème. Dérobades. Pas à pas, un instinct profond la pousse dans les bras de cet homme. L'amour en camarades.

M. Georges Rens a brossé joliment le tableau des mœurs libres. Ce chapitre pouvait être l'écueil. Mais les désirs sont francs, la vie est en jeu, la joie, saine. Quelles craintes? Les aspirations de la vitalité ne doivent point choquer; elles ne choquent point.

Mais Marthe a eu l'exemple de la tante Clara, infirmière durant plusieurs années. « Ses enfants sont d'un autre homme, lui a dit un jour Raveschot, acerbé. Peut-être te faudrait-il le même remède! » Le malheureux...

Marthe est enceinte. Son mari l'apprend... avec quelle surprise aussi avec joie. N'y avait-il qu'un malentendu? Ils croyaient leur vie gâchée. Ils oublièrent les erreurs. « On dit : gens placides, sans désirs, sans passions... En vérité, l'incartade, le coup de folie, le drame sont de partout, parce que tant d'entraves blessent les humains. Il s'agit de découvrir, sous les apparences de l'être, la destinée secrète qu'il accomplit. De telles découvertes peuvent augmenter notre connaissance de l'humain; et la n'est-il point le but de nos efforts les meilleurs? »

Écrit sans hâte par un intellectuel curieux de tout, un psychologue qui pénètre profondément la vie intellectuelle et sentimentale de ses personnages, écrit aussi dans le style le plus personnel, ennemi systématique de la banalité, cet ouvrage nous achève vers des pensées vives, nourries de beautés, d'espoirs, d'amour. C'est assez rare aujourd'hui. Ce nouveau roman de M. Georges Rens est une œuvre étoffée, solide, dont la grandeur dégage toute l'intensité d'une vie que tant de malheureux s'acharnent à détruire, précisément par leur non-connaissance de l'humain.

R. R.

Histoire

MAURICE LAPORTE. — *Le Bouge de la Mère Andrelli*. (Editions de la Revue Française, Paris.)

« Prononcer le nom de Bela Kun, c'est évoquer la conspiration, le coup de force révolutionnaire, la revanche d'Israël, l'Aventure... »

M. Laporte a romancé l'histoire du bolchévisme en Hongrie; ce mot appelle, quand il s'agit d'un tel sujet, des restrictions; ajoutons que l'auteur écrit en partisan, adversaire aujourd'hui du bolchévisme. Il raconte dans ce volume l'aventure extraordinaire de Bela Kun, le Dictateur qui imposa « 133 jours d'épouvante » aux Magyars; comme Lénine, un Kun était marqué pour une destinée, et elle fut peu banale celle de cet homme qui sut contraindre le pouvoir bourgeois à passer par ses exigences, alors même qu'il en était le prisonnier.

Quantité d'événements tragiques sont consignés dans ce récit passionnant où une grande idée est dégagée : « Israël se jetait dans la lutte avec tout le poids de son génie. » Coup heureux, assure-t-on, de la finance israélite.

R. R.

Livres d'art

Le dessin et la gravure modernes en France, par Adolphe Basler et Charles Kuntzler. Editions G. Crès et Cie, Paris.

Quel vaste sujet. Mais n'aurait-il pas dû être traité d'une façon tout à fait libre ou tout à fait scientifique. Le genre mêlé choisi par les deux auteurs me déçoit un peu.

Eh ouï! nous sommes tout à fait d'accord quand M. Basler dit :

« Le néant de la littérature d'art apparaît manifestement dès qu'on lui oppose quelques gloses substantielles de Gauguin. »

Nous le suivons également quand il affirme : « Au fond, c'est contre son ennemi de toujours, contre la routine de l'Ecole, qu'a cherché à affirmer l'art authentique des temps modernes. »

Ce qu'il faudrait à M. Basler, c'est plus de sain enthousiasme et moins de méchanceté. Mais en dehors du texte, il y a les illustrations. Quelle joie nous procure toujours un livre d'art édité par Crès. Il y a à la base du principe qui guide cette maison d'éditions la volonté de faire un beau livre, un bon document, même si le prix de vente doit être peu élevé.

Il y aurait eu moyen de trouver de meilleurs Boudard et Modigliani à reproduire, mais le choix de photos a été fait probablement par les auteurs. Ce très beau livre, abondamment illustré, doit trouver place dans la bibliothèque de tous les amateurs d'art.

× × ×

Dürer, par Alfred Neumeier. Collections « Maîtres d'autrefois ». Editions Crès et Cie, Paris.

Voici, au contraire, une étude qui prend franchement, dès les premières lignes, un caractère scientifique; opposant Dürer et Holbein, M. Neumeier fait ressortir combien le premier est resté spécifiquement attaché au terroir. Tous deux ont cependant une renommée universelle.

La place me manque pour analyser en détail cette prodigieuse étude.

Citons ces quelques lignes dont le sens général peut s'appliquer à toute vraie peinture, à la vraie peinture de toutes les époques :

« Car vraiment l'art est dans la nature; on le possède quand on sait l'en dégager. »

« L'étude remarquablement pénétrante de Pansky nous a appris que l'« art », pour Dürer, s'oppose au « savoir faire », c'est-à-dire au métier, qu'il est synonyme de savoir théorique. La théorie est donc dans la nature et on la possède quand on sait l'en dégager. »

Ce merveilleux volume est illustré de 101 reproductions de tableaux, gravures et dessins et comprend le catalogue de la bibliographie de Dürer.

On ne peut imaginer ouvrage mieux fait.

S. M.

Prix du Brabant 1930

La province du Brabant a décerné 25,000 francs de prix et subsides.

Le prix littéraire du Brabant pour la littérature d'expression française (5.000 francs) a été attribué à notre collaborateur M. Armand Sauvage, pour un manuscrit intitulé « La Tête et la Bête ».

Le prix pour la littérature d'expression wallonne (2.000 francs), a été attribué à M. Franz Dewandelaer, auteur de « Bouquet tout fait ».

Le prix pour la littérature d'expression flamande n'a pas été distribué.

Des primes ont été décernées aux littérateurs suivants, d'expression française :

M. D.-J. d'Orbaix (1.500 francs) pour un recueil de vers « La Glèbe et l'Azur »; MM. Eric de Hauville, Henry-Jacques Proumen, Constant Burniaux et Commaire Van Looy (quatre primes de 750 francs); aux littérateurs wallons : MM. Goche et Georges (750 fr.), S. Edouard (500 fr.); et huit primes de 750 francs aux littérateurs flamands : MM. Matthys, Roghe, Zielens, Vandewert, Hans, Auweleer, Van Haverbege et Jean Mélis.

Enfin, quelques subventions ont été attribuées aux revues littéraires : *Le Thyse* (750 fr.); *La Nouvelle Equipe* (750 fr.); *La Revue Sincère* (750 francs); *Kunst* (1.000 fr.); *De Kunst der Nederlanden* (1.000 fr.).

Le jury était constitué par MM. Charles Gheude, président; Coenen, Labbé, Vermeylen, Teirlinck, Delattre, Valère Gilie, Georges Marlow, Maurits Sabbe, Paul Collet et Van Cutsem.

Une nouvelle revue littéraire

Une nouvelle revue littéraire a paru le 1^{er} janvier sous la direction de Henry Poulaille : *Nouvel Age*.

Nouvel Age veut être une revue neuve. Elle veut coordonner les diverses manifestations culturelles nouvelles qui permettront avant peu d'imposer l'art et la littérature de l'homme qui crée, destinés à remplacer les arts et littératures conformistes et de distraction. Elle veut être la revue de l'homme qui travaille.

S'abstenant de faire de la politique *Nouvel Age* veut être une manière de laboratoire de recherches et d'expérimentation. Aussi, sans dédaigner l'actualité immédiate, ne la retiendra-t-elle que pour autant qu'elle sera susceptible de durer. Les numéros à paraître constitueront peu à peu une sorte d'encyclopédie de la culture vivante. (Valois, éditeur. — Le numéro : France, 10 fr.; étranger, 12 fr.)

LE LIBRAIRE 10^{Boulevard du Régent} BRUXELLES
TÉLÉPHONE : 11 74 73 DELHEID

VOUS TROUVEREZ AU COMPLET LES PRINCIPALES COLLECTIONS ARTISTIQUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES : LES MAÎTRES DE L'ART, LES CAHIERS D'AUJOURD'HUI, LES ARTISTES NOUVEAUX, PEINTRES ET SCULPTEURS NOUVEAUX, LES CAHIERS DE SÉLECTION, JUNGE KUNST, NIEUWE KUNST, VALORI PLASTICI, ARTE MODERNA ITALIANA, ETC.

Courrier des Lettres et des Arts

Les Lettres

× Trois causeries littéraires, suivies de lectures, seront organisées par le Théâtre des Deux-Roses, les vendredis 9, 16 et 23 janvier, à la salle du Cygne, 9, Grand-Place, à 20 h. 30.

× Un nouveau fascicule du *Dictionnaire des Écrivains Belges*, que publie M. Eugène De Seyn, vient de paraître. On y rencontre les noms de Ernest Discaillies, Dodoens dit Dodoneus, d'Omalus, Doutrepoint, W. Driessens dit Valère André, L. Dumont-Wilden, etc. L'ouvrage sera complet en 20 fascicules de 64 pages.

× Parlant du « retour à l'aventure », M. René Jolivet dit dans *l'Européen* : « ...Il s'agit surtout de romans où l'aventure met en valeur les réactions psychologiques des personnages. Après l'évasion dans le rêve, voici l'évasion dans l'espace. Pour échapper à leur inquiétude, à leurs dégoûts, à leur impuissance, les nouveaux aventuriers fuient... »

Le romancier place l'homme en face des civilisations ou de la nature. ... Quand l'aventure est un prétexte à des symboles et à la confrontation des sentiments, elle offre à l'écrivain un moyen précieux d'analyse... Une foule de noms fournirait la preuve de la naissance d'une véritable école qui utilise, en la renouvelant, le procédé classique qui a fait les beaux jours du roman pendant tout le dix-neuvième siècle. »

× M. Valentin Bresle vient de publier aux éditions du Mercure de Flandre, à Lille, un essai d'esthétique littéraire : *Le Charme poétique*, qui est une curieuse étude sur la sensualité créatrice. Cette tendance nouvelle de l'essai, qui paraît marquer dans l'histoire de notre temps, est ici développée par un esprit critique particulièrement clairvoyant.

× Le *Mail* publie un texte de M. André Maurois : « Comment on écrit un roman. » Nous y lisons ces réflexions : « Un véritable artiste ne reproduit jamais une vie, fût-ce la sienne, sans la transformer. C'est pour cela qu'il est toujours naïf et faux de chercher à reconstituer la vie et les sentiments d'un grand écrivain d'après son œuvre... Très souvent, d'ailleurs, le romancier se sert de son caractère non pas pour faire un personnage, mais plusieurs... »

× Un professeur de littérature américain vient de publier une liste des soixante romans qu'il pense être les meilleurs du monde. Ces œuvres, dit *l'Intran*, appartiennent à l'Angleterre, aux États-Unis, à la France, à l'Allemagne, à l'Irlande, à la Russie, à la Norvège et à la Grèce. Douze œuvres sont mentionnées pour la France :

Hugo : *Notre-Dame* et *Les Misérables*; Stendhal : *Le Rouge et le Noir*; Dumas : *Les Trois Mousquetaires*; Balzac : *Cousine Bette* et *Le Père Goriot*; Flaubert : *Salambô* et *Mme Bovary*; Zola : *Nana*; France : *Le Crime de Sylvestre Bonnard*; Romain Rolland : *Jean Christophe*; Marcel Proust : *Du côté de chez Swann*.

× On vient d'établir à Moscou dit *Comedia*, une nouvelle forme de contrôle littéraire et artistique : les écrivains russes sont tenus de soumettre leurs œuvres à un Comité d'examen composé d'ouvriers. Et on rappelle, à cette occasion que Pouchkine devait soumettre, lui aussi, toutes ses œuvres à la censure de Nicolas 1^{er}. Décidément...

(Suite à la page 10.)

Éditions de l'Eglantine

20, Rue de Lengentier - BRUXELLES

Nègreries

C'est le titre d'un beau volume illustré que vient de publier M. Gaston-Denys Périer. Le problème noir y est examiné sous des aspects attrayants. Ceux-ci ne sont pas moins instructifs, attendu que sous l'angle de la littérature et de l'art, l'auteur nous montre l'apport des Nègres à la civilisation contemporaine.

Signalons la très curieuse couverture exécutée au pochoir d'après une aquarelle du peintre Cakongo Lubaky.

Prix : 15 Frs. - Franco 16 Frs.

Aux éditions de L'ÉGLANTINE

Voici enfin un livre sur Bruxelles

D
é
c
o
u
v
e
r
t
e
l
e
s
de

par Albert Guislain

avec 23 photos originales de Willy Kessels en héliogravure.

2,000 exemplaires sur beau papier — 14 x 21 1/2 — 248 pages, avec une couverture et 23 hors-texte en héliogravure, d'après les photos de Willy Kessels. Le vol. fr. 35; franco fr. 36. 50 exemplaires sur Arches. Le vol. fr. 250. 50 exemplaires sur Lorraine. Le vol. fr. 150.

En souscription aux Ed. de l'Eglantine, 20, rue Lengentier, Bruxelles, cpte ch. post. n° 990,93

Tous les livres dont il est question dans cette page sont en vente chez le libraire Delheid, boulevard du Régent, 10, Bruxelles.

Tous les mois à partir du 1^{er} janvier 1931. la revue de la littérature nouvelle.

nouvel âge

revue mensuelle de littérature et de culture

Rédacteur en chef : Henry POULAILLE.
Comité de rédaction : Eugène DABIT, Lucien GACHON, Jean GIONO, Lucien JACQUES, Edouard PEISSON, Tristan REMY.

Au sommaire du numéro un :

Jean GIONO : *Seigneur, je suis nu*.
Lucien JACQUES : *Deux complaintes*.
J. Diaz FERNANDEZ : *La montre*.
Tristan REMY : *Nuque (nouvelle)*.
C. F. RAMUZ : *L'ouvrier*.
Upton SINCLAIR : *John dos Passos*.
Georges CHENNEVIERE : *Charles Louis Philippe*.
Henri POULAILLE : *Jules Vallès*.
Andréas LATZKO : *Sept jours (roman)*.
Emile GUILLAUMIN : *Baptiste Bonnet*.
André SAVANIER : *Monseigneur Pierre Benoît*.
et des textes, notes, chroniques de Georges PILLEMENT, V. MATIAKOVSKI, PEISSON, DABIT, GACHON, GUILLLOUX, SAVANIER, POULAILLE, etc... etc...

Nouvel âge publiera en 1931 :

UNE FOURMI OUVRIÈRE, par Neel Doff.
UNE FEMME, roman d'Edouard Peisson.
MAX HAVELAAR, roman de Multatuli.
L'ÉTALON, par Johan Bojer.
ÉCRIVAINS D'ARGENT, par Upton Sinclair, etc...

Bulletin d'Abonnement à "Nouvel Age" à retourner à la Librairie Valois, 7, pl. du Panthéon, Paris, V^e

Nom	Belgique et Luxembourg (en argent français)
Adresse	
Veuillez m'inscrire pour un abonnement de : UN AN SIX MOIS	
☐ Abonnement payé globalement par mandat	UN AN 118 frs, SIX MOIS 60 frs.
de fr. ☐ de fr. ☐ de fr.	Facilité de règlement aux abonnés d'un an
☐ Je m'engage à payer cet abonnement en quatre versements mensuels.	QUATRE MENSUALITÉS DE 30 frs.
Ci-joint mon premier versement en un mandat de fr. ☐ de fr. ☐ de fr.	

Compte chèques postaux : Librairie VALOIS, Paris 31.55

Les abonnés d'un an à 118 fr. donnent droit à l'envoi franco de cinquante francs de livres à choisir dans notre catalogue.

L'art nègre moderne

Aura-t-on bientôt fini de nous servir, comme une découverte, les admirables fétiches anciens du Congo? Mais, bien oui, c'est entendu depuis vingt-cinq ans, à côté de l'ethnographie, il y a l'art. Après Apollinaire, Messieurs les savants viennent de le reconnaître, mais ce n'est pas une raison pour les écarter. L'art ancien, c'est très bon pour les musées et nous serions tout à fait d'accord avec eux s'ils transportaient, à présent, les trésors artistiques du passé congolais dans le milieu, où leur rayonnement aurait à coup sûr d'excellents résultats éducatifs.

On nous dit, il n'y a plus d'art au Centre de l'Afrique et on nous montre aussitôt près de huit cents pièces de choix, sauf les fétiches à clous, qui n'ont certainement rien à voir parmi les chefs-d'œuvre de la plastique nègre.

Et ces huit cents pièces choisies, ne proviennent-elles pas du continent noir?

— Ah, oui, vous comprenez mal! Jadis, il y avait un art nègre, dont témoignent ces sculptures cubistes (le savant est à la page), mais vous oubliez que la Civilisation...

— Non, nous ne comprenons pas une civilisation qui ne tient pas compte des arts d'un peuple. Quelques temples en ruines, cette pyramide ou ce poêle nu qui ressemble à quelque Apollon de bronze pour le tombeau de Rupert Brook, et c'est toute la Grèce et Rome et l'Égypte, les civilisations éternelles! Les grandes puissances mécaniques d'aujourd'hui délèguent, à frais considérables, des missions pour en inventorier les vestiges, les sauver. En plein désert du Sahara, l'Amérique envoie une expédition pour sauvegarder l'âme d'autres pierres, pour inventer peut-être d'autres exemples de poésie dont les hommes perfectionnés ne peuvent plus se passer... Mais n'allez pas nous faire croire que le Congo ne parle à l'esprit que par son archéologie! Qu'il n'y a plus d'artistes noirs, parmi ce monde révéillé par le rythme! Mais il suffit de lire les notes que Dulong tape sur sa machine de voyage, tandis qu'il traverse la brousse congolaise, pour s'émerveiller d'une négrière singulièrement moderne, illustrée par des peintres comme Lubaki et Dilatendo, que les ethnologues découvriront dans vingt-cinq ans. Voilà le Congo artistique, dont nous avons hâte de mieux connaître les possibilités et les imagiers vivants, car les hommes vivants aiment les vivants, laissant les morts aux morts!

Gaston-Denys PERIER.

A la Tribune libre

Vous trouverez en 10^e page le programme détaillé du débat de ce soir, sur la Jonction Nord-Midi.

Nous rappelons que les séances ont lieu tous les mercredis, à 21 heures, à la Grande-Harmonie, 81, rue de la Madeleine. Entrée générale : 5 francs. (Entrée pour les abonnés : 5, rue de l'Empereur.)

Les abonnements donnant accès à toutes les séances, dans l'enceinte réservée, sont au prix de 75 francs pour le premier abonnement et de 60 francs pour les suivants (famille). Il suffit de verser la somme au compte chèques postaux n. 1713.61 (Fontaine). On peut également s'abonner à la Grande Harmonie, pendant chaque séance.

Abonnez-vous ! Abonnez-vous !

IMAGES CONGOLAISES

La chasse au léopard

Le soir, j'aimais entendre le soldat Pitain raconter des histoires; dans l'obscurité on ne voyait que le blanc de ses yeux et puis parfois ses dents s'ouvraient pour montrer un cri de bête. C'était le soir, un soir bleu, étrange.

Le père du soldat avait engendré de nombreux négres; c'était à Kisangani, dans un village de meules de foin que les enfants approchaient de très près la nuit, sifflant « hi, hi, hi ». Alors les chèvres barbus bêlaient et l'on chuchotait dans les ténèbres, tandis que les nouveaux-nés criaient.

Pitain racontait des chasses aux singes; ils s'en allaient le soir dans la brousse puis regardaient tout en haut des palmiers pour voir s'il n'y avait pas de singe qui se promenait mangeant des noix palmistes, pour lui lancer une flèche. Alors on entendait « tupu, tupu, tupu », le singe dégringolait de l'arbre et arrivait; on lui envoyait une lance; on entendait « ho, ho, ho »; la lance avait raté; le singe prenait alors sa queue à deux mains et frappait la figure du nègre ou lui mangeait les doigts et « tupu, tupu, tupu », disparaissait. Parfois, l'un des deux hommes des bois mourait en faisant « ho, ho, ho » et en grinçant des dents, tristement, dans la nuit. Alors on le rôtiissait le matin; c'était rempli d'huile qui chantait et le ventre était tout blanc.

Le père de Pitain plaçait aussi des pièges pour l'hippo près des champs où jaunissent les carottes de maïs que l'hippo venait manger; on pendait une lance empoisonnée à un arbre, ou bien c'étaient ces oiseaux, porteurs des plumes que les dames mettent à leur chapeau, que l'on mangeait.

Mais il y avait surtout les léopards qui sentaient la lune blanche et qui cherchaient des chiens. Les léopards ne mangeaient jamais la tête des chiens. Et Pitain avait eu son frère mangé par un léopard.

Le léopard était arrivé flairant près de la hutte dans la nuit mystérieuse; il avait poussé la porte de paille puis avait sauté, les deux pattes sur le cou du nègre, comme un chat sur une souris, coupant la tête, qu'on retrouva seule, plus loin, et emportant le corps la nuit, pas très loin, sur une termitière, où il lui mangeait les bras et les pieds.

Alors Pitain nommait le nègre qui avait trouvé la tête; puis qui cherchait et qui apercevait le restant là-bas en haut sur la termitière, et qui approchait et le léopard qui faisait « booo » comme dans un verre de lampe à pétrole, et le nègre qui filait aussi « hi, hi, hi », puis revenait reprendre les restes.

Georges DULONGE.

James Ensor

Notre ami Ricardo Aznar Casanova est allé donner à Ostende, avec le concours de Mlle Huybrechts et de M. Devaux une conférence consacrée à la musique et à la chanson espagnole. Le maître Ensor s'en trouva tout à coup l'âme ensorcelée.

Il évoqua le souvenir de son ami Dario de Regoyos qui habita longtemps la Belgique, au temps d'Albeniz.

Et à deux heures du matin, Ensor, après avoir joué des castagnettes — ô baron — se mit au piano et, pour quelques intimes, interpréta sa *Gamme d'amour*.

Puis, en hommage à Regoyos, il lui consacra un coin de son atelier, y réunissant quelques œuvres du disparu et plusieurs de ses propres pages rappelant le défunt.



(Le Kasbek de Paris)

La formule a plu...

TOUS LES JOURS

les thés-dansants (de 16 à 19 h.) voient affluer le monde chic, qui vient entendre une sélection d'artistes de grand talent et le maître-journaliste

COCOSCH

Pour les gourmets: des pâtisseries russes, des sandwiches, des boissons multiples, le tout à volonté, pour CINQ BELGAS.

Dans la soirée et après le théâtre, un programme renouvelé: on soupe et on danse Champagne dès 175 fr.

31, boulevard Bisschoffsheim

Retenir sa table

TELEPHONE

17.05.75

Amitiés Belgo-Lithuaniennes

EN BELGIQUE

(Association sans but lucratif)

sous le haut patronage de Leurs Excellences les Ministres plénipotentiaires de Lithuanie en Belgique et de Belgique en Lithuanie, et sous la Présidence d'honneur des Consuls de Lithuanie en Belgique et de Belgique en Lithuanie.

Mardi 13 janvier à 20 h. préc.

AU

Palais des Beaux-Arts

Dom Miguel Mahara

par S. E. M. de MILOSZ.

Ministre résident de Lithuanie à Paris

interprété par les

Compagnons de Saint-Lambert

de Liège

Les cartes sont en vente:

Au Palais des Beaux-Arts;
Chez le Dr Imantoff, président des Amitiés Belgo-Lithuaniennes, 33, rue de Toulouse;
Chez M^{re} Struye, avocat à la Cour, vice-président des A. B. L., 27, rue de la Vallée;
Chez le Prof. Van Langenhove, secrétaire général des A. B. L., 16, rue Crespel;
Chez M^{re} Vanerveeren, trésorier des A. B. L., 4, rue des Commerçants.

Théâtres wallons

(Suite.)

II

La concurrence des deux théâtres wallons a fait naître à Liège, avons-nous dit dans notre précédent article, une généreuse émulation parmi les auteurs dramatiques. C'est là, du point de vue purement littéraire, le résultat le plus tangible qu'on a produit les scènes rivales. Certes, l'abondante production de ces dernières années ne fut pas toujours irréprochable et certaines œuvres primées cependant au « concours littéraire du Trianon » sortaient à peine de la médiocrité, mais, cependant, c'est de la période d'après-guerre que datent les pièces les plus nombreuses qui resteront au répertoire.

Si au « Trocadéro » se sont confirmés le talent des Hurard, Déom, Peilers, Boyv, Maubeuge, celui des Mignolet, Lekeu, Trokart, Launay s'y affirma et s'y développa puissamment. Nouveau venu, le « Trianon » recueillit les œuvres solides de Jean Lejeune, Radoux, A. Legrand, en révélant les Radoux-Couturier, les Médard et permettant à des « tout jeunes » de faire leurs premiers pas. C'est de ces toutes dernières années que le théâtre lyrique wallon est véritablement né.

A part les deux opérettes Cusin Bébé et Li Marli, de Duysense, qu'y avait-il avant 1914 dans ce genre? Rien presque. Avec Marcel Batia, Florent Bastin, Rose Ronette, le wallon pénétra dans le domaine musical et y connut un succès inespéré. N'est-ce pas d'ailleurs cette brillante réussite qui a incité le maître Eugène Ysaÿe à écrire son opéra Li grève des hoveux, dont la création prochaine — paraît-il — est attendue avec impatience et curiosité?

Enfin, sortant des frontières forcément étroites de la littérature dialectale, le « Trianon » n'apporta-t-il pas un encouragement précieux aux Lettres belges d'expression française par l'établissement d'un prix annuel de 10.000 francs destiné à récompenser un auteur, né en Wallonie. Si, comme l'a déjà fait le Rouge et Noir, il faut regretter que les membres de l'Académie Royale française aient cru devoir, jusqu'à présent, se décerner le prix entre eux, l'initiative du « Trianon » devait, néanmoins, être rappelée ici.

Ainsi tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes, si les auteurs wallons n'étaient — hélas! — divisés.

Nous avons marqué le pourquoi de la fondation du « Trianon ». Elle devait logiquement entraîner une scission au sein de l'Association des Auteurs et Chansonniers wallons qui, jusqu'en 1926, était la seule société s'occupant de la défense des droits professionnels des écrivains du terroir.

Pour des raisons personnelles qui aboutirent à un désaccord complet entre l'Association susdite et les membres délinquants, certains d'entre eux, les décisions de cet organisme qui se dressait contre le système des « contrats » inaugurés par M. Roos, au « Trocadéro », furent exclus ou quittèrent le groupement dominé par M. Steenebruggen. Celui-ci créant, peu après, le « Trianon » avec ses collaborateurs Van Aerschoot, Closset, Halleux, les frères De-frécheux et d'autres établissait un clan nouveau. Les auteurs furent dès cet instant Trocadéristes ou Trianonnistes!... Alors que les derniers se réfugiaient franchement sous le pli du drapeau de la vieille « Association », les autres se groupaient en une Amicale qui ne fut jamais bien agissante et dont les résultats pratiques, du point de vue professionnel, furent bellement nuls. Chacun cependant s'obstinait à coucher sur ses positions.

Lorsque M. Maurice Roos abandonna la direction du « Trocadéro », M. Charles

Steenebruggen qui pontifiait encore au « Trianon », perdit une occasion unique de rallier, sous son drapeau, les auteurs — minorité — qui alimentaient le théâtre concurrent de leur production. Mais M. Steenebruggen manqua ou de clairvoyance ou de diplomatie et la situation resta inchangée.

Une scission — Liège est la ville des scissions! — se produisit alors au sein de l'incolor « Amicale ».

La majorité de ses membres fonda un syndicat qui s'affilia à la puissante Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques de Paris.

Nous verrons, dans notre prochain article, ce qu'il en arriva...

(A suivre.) Michel DUCHATTO.

Souvenirs sur Charles Morice

Parmi les exilés volontaires à Bruxelles, il faut citer Charles Morice.

Charles Morice était, pour ses admiratrices, « le Poète Lyonnais ». Très haut de taille et beau parleur, exquise parole aussi parfois, il portait une tête à cheveux longs, « aussi solennellement qu'un évêque d'Avignon ». C'est dire que la modestie excessive n'était point son fait. Mais il avait des aperçus profonds, ou ironiques, ou primeautiers, et vraiment typiques sur les hommes et les choses de chez nous. N'est-il pas écrit ce curieux petit livre: L'esprit belge?

Il nous y qualifie: Race d'accomplisseurs, « et ça n'est pas si mal », pas vrai?

Il devait publier avec Cugnin Noa-Noa. Mais il fut le survivant du peintre de Thait et ses commentaires poétiques parurent seuls.

A Bruxelles, Morice était un introuvable et très curieux petit journal qu'il intitulait L'Action humaine, simplement. On y trouvait de tout. Or, la rédaction, le secrétariat et la collaboration étaient l'œuvre personnelle et exclusive de Morice. Peut-être bien que pour l'envoi de cet étrange et délicieux périodique, le beau-frère du poète l'aidait... quelques fois... quelque peu.

C'était le marquis de Saint-Maur.

Ah! « pas ordinaire », le marquis! Et quel bagou... avant les libérations! Car il avait le vin hostile à l'éloquence. Charles Morice l'accompagnait parfois dans ses étapes bacchiques à travers Bruxelles, et la nuit les ramenait en de lointains logis (car Morice avait le talent de se choisir des appartements dans des quartiers populaires ou de banlieue lugubre, à Etterbeek (rue Gray) ou près de Boendale!)

Mais le trajet de retour était long. Charles Morice et M^{re} de Saint-Maur s'ingéniaient à « tuer le temps ». Or, leurs passe-temps n'étaient point sans dangers. Ils éteignaient les lampes du « dernier tram » et s'y donnaient le rôle de « Sioux en défile ». Tant et si bien que le waltman arrêtait en route, entre deux stations, croyant à quelque crime ou attentat dans l'ombre. Profitant de cet arrêt, nos deux joyeux drilles, le poète et le marquis sautaient de la voiture et admirant — de loin — d'une encoignure de porte aux ténèbres complies, la scène vaudevillesque de quelques dames blêmes discutant à perte de vue avec un waltman, ahuri, et un « receveur » indigné! Ils pouvaient fort bien, à distance, s'imaginer le dialogue: « Qui ça est qui a éteint les lampes? » « Qui ça est qui a crié comme ça? » Hélas! nul ne le pouvait préciser.

Nous avons vu deux grands types qui hurlaient, déclaraient la dame encore effarée.

Et c'est ceux-là qui ont éteint les lampes, vous savez, éteignant une ampoule verte, que l'indignation suffoquait et qui se libéraient enfin dans cette accusation très vague.

Charles Morice était rien encore! Il fallait voir Morice éprouvant le marquis en ses tous derniers moments. C'est ce jeu d'échecs des lettres et des bâtiments! C'est ce jeu d'arabesques qu'il avait dénommé le saut du jaguar. Or, les cris qu'il émettait devant les fenêtres des petits bourgeois de la banlieue de Bruxelles, réveillés en sursaut, ressemblaient en effet, à des clameurs félines. La descente de Morice jusque sur le trottoir était parfois ultra-rapide. Il avait tout à coup l'impression que le gros bourgeois, vite réveillé et qui avait aperçu sa haute silhouette au clair de lune, devant les fenêtres du balcon, sur les planches point ajustées, se disposait « à lui envoyer des pruneaux ». Ce jeu n'était pas sans risques! Mais le contraste restait énorme et savoureux entre un Morice, mondain, solennel et guindé, dans les réunions chez Maus et Picard, chez la baronne van Brussel et dans telle légation de l'Amérique du Sud et le Morice débridé, fantasque, halluciné de drôleries, celui des nuits de « zwanze et de ripaille », ainsi qu'il disait au réveil! Depuis lors, Morice s'assagissait. Il se soucia de la mort et des valeurs éternelles de la vie. Il se convertit au Catholicisme et la guerre en fit un commentateur écœuré. Quantum mutatus.

G. RAMAEKERS.

PROUST EXPLIQUÉ

(Ed. Rieder, Paris)

Certains livres, comme certaines œuvres musicales, s'emparent de nous, dès les premiers instants de la lecture ou de l'audition. Leur matière même se révèle, dirait-on, dès le début, si riche et si originale que ces premiers instants contiennent déjà en puissance toute la beauté, toute l'intensité à venir. Le pressentiment d'aborder une création de valeur nous possède alors. Et certes, il arrive qu'il ne se vérifie pas. Comme il arrive aussi qu'un début obscur ou embarrassé conduise à des merveilles.

Cependant, une telle sorte de révélation existe. Je viens de l'éprouver, une fois de plus, en abordant le « Proust » de M. Pierre Abraham. L'existence, la personnalité et l'œuvre de Proust ont passionné qui conquiert se pique de curiosité ou de culture littéraires. Pour ou contre. Mais peu d'indifférents, et le débat n'est pas clos. Il y a un problème proustien, comme il y a un « cas » Proust. Ce qui est publié à leur sujet mérite toujours d'attirer l'attention.

Mais, que peut-on dire sur Proust et son œuvre, en quatre-vingts pages — les quatre-vingts pages du livre de M. Abraham? Je n'hésite pas à répondre: tout. En effet, la sorte de synthèse que je viens de lire constitue bien une substantielle, une profonde « explication » de Proust. C'est à ce titre que je voudrais la signaler un peu longuement et aussi, dans la limite du possible, en souligner l'unité.

M. Abraham, et il l'annonce avec fran-

chise, conduit son analyse sans ménagement hypocrite. Mais, dès le début, en recourant à la musique pour suggérer les lois selon lesquelles s'annonce, s'organise et se développe ce formidable ouvrage en volumes que constitue *A la recherche du temps perdu*, il montre une qualité d'esprit et une netteté de vue qui en font de ce genre de parallèles. M. Abraham connaît certes le Proust, mais aussi la grande efficacité, lorsqu'ils sont conduits avec sincérité autant qu'avec clairvoyance. Le sien est convaincant.

Après avoir esquissé la vie physique de Marcel Proust, cloîtré par l'asthme, dès la trentaine, dans une chambre hermétiquement close où il s'essayera à repenser sa jeunesse, M. Abraham entreprend de caractériser le Proust moral. Et aussitôt il se montre sévère. Il ne déguise, ne cache rien de ce qu'il découvre. D'abord, Proust mondain, favorisé par la fortune, les relations; Proust gâté par la certitude du « privilège » qui lui ouvre toutes les portes et lui donne tous les droits.

Avec Proust comme guide, dit M. Abraham, vous perdez l'usage d'une partie de vous-même; votre perspicacité, votre subtilité y gagnent; votre humanité s'y atrophia. Comme c'est juste! Et combien d'entre nous ont regretté, dans Proust, ces théâtres, salons, conventions, manèges mondains, et surtout cette pénible attitude née de l'argent, dispensateur de puissance so-

cial. Et je cite encore M. Abraham: Rien de plus triste, tout au long du Temps perdu, que le développement de cette conception marchande des rapports humains.

Bien entendu, ceci ne doit pas faire déprécier la valeur psychologique des œuvres de Proust, encore que cette valeur, comme M. Abraham le démontre plus loin, n'atteint son degré le plus haut, le plus émouvant, que lorsque Proust reste ou parvient à être surtout le psychologue de lui-même. Il y eut deux vies en Proust: l'existence d'enregistrement et l'existence de reproduction. Proust fut mondain par plaisir, et la maladie seule lui révéla que sa destinée était d'écrire — en l'entourant de ce qu'il avait vu — ce qu'il avait vécu sans arrière-pensée d'utilisation littéraire. Mais il n'y parvint pas sans peine.

Il y aurait à montrer ici combien M. Abraham voit juste quand il dit que la solitude dans laquelle Proust entreprit de « remettre en scène » sa vie passée, déformait sa vision, eut pour résultat que ses croquis devinrent caricatures. Parfois inconscientes, parfois voulues, comme lorsque l'auteur du Temps perdu assemble des traits empruntés à différents personnages, pour composer un hybride, un monstre complexe pareil à ceux que créaient les gothiques ou les orientaux.

Mais il n'est pas possible de citer, dans un article, toutes les remarques pénétrantes, tous les coups de sonde décisifs de M. Abraham. Ils appelleraient des commentaires qui dépasseraient en longueur les quatre-vingts pages du livre. Disons simplement qu'avec le volume de M. Léon

Pierre-Quint, l'étude dont il est question ici constitue ce qu'on a écrit de plus pénétrant sur Proust.

Il y a toutefois une autre question que pose M. Abraham. A la recherche du temps perdu, est-ce un immense roman? Sont-ce des mémoires? Ce pourraient être évidemment des mémoires romancés. Mais la façon proustienne d'inventer, plutôt que de reproduire, les personnages et les décors de leur vie, s'oppose à cette définition. Et, à ce propos, on a évoqué les Mémoires de Saint-Simon. Cela ne satisfait pas encore M. Abraham, qui trouve bien plus de ressemblances, et de très profondes, avec le Montaigne des Essais et le Rousseau des Confessions. Il finit par conclure que les quinze volumes du Temps perdu sont, plus que tout autre chose, un journal intime.

Et cela aussi est d'une profonde compréhension. Car il est fort logique d'admettre, avec M. Abraham, que si Proust a donné ce journal sous les apparences d'un roman, c'est par souci avoué de toucher avec plus de certitude le public.

Et ici intervient un aspect curieux de la psychologie proustienne, sur lequel on ne saurait trop insister, dès qu'on s'intéresse à son « écriture » d'une façon plus que superficielle. Il avait une mémoire étonnante, qui lui restituait, avec une foule de détails, en même temps que ses souvenirs personnels, des souvenirs de personnages et d'événements « dont chacun exige d'être placé ». Bien plus, par comparaison avec un autre cas qu'il a observé, M. Abraham explique aussi comment le souvenir de la vie intérieure de Proust ne lui revient, expressif et juste, que s'il le mêle à tous les menus faits

qui accompagnèrent l'état dont il se souvient. L'application de cette découverte au style même de Proust est si naturelle que je n'y insiste pas.

Somme toute, comme Montaigne et comme Rousseau, Proust fut l'homme qui se cherche longuement, à travers ses joies et ses amertumes passées, et qui s'aide de leur évocation pour se découvrir peu à peu. Chez Proust, la recherche fut longue. Elle dura quinze ans. Et ce n'est qu'après être passé par toutes ces étapes méditatives qui forment la chaîne du Temps perdu que Proust en arrive à se posséder lui-même, à s'exprimer avec le tardif et brûlant dépouillement de cette œuvre de libération qu'il intitule: Le Temps retrouvé.

M. Abraham le constate, en d'émouvantes pages qui couronnent son étude, A la recherche du Temps perdu signifiée: à la poursuite de la création. Avec un inlassable acharnement, Proust « martyr de l'explication », approche, volume par volume, de sa réalisation propre. Ce labeur patient, haletant, forcené, dans l'isolement et sous la menace de la mort, c'est la tragédie proustienne.

Un mot encore, pour dire l'intérêt des soixante planches en héliogravure qui se trouvent à la fin du volume: portraits de Proust, dessins, paysages, vues de son appartement, pages de manuscrits et d'épreuves, admirablement photographiées — c'est une autre vie qui se déroule, de Balbec à Combray, à Guermantes, à Paris.

Ce livre est publié par les Editions Rieder, dans la nouvelle série « Maîtres des Littératures ».

Léon CHENOY.